

LE COMPERE MATTHIEU,

OU

LES BIGARRURES

DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui eſt au-deſſus de l'intelligence du Vulgaire, eſt à ſes yeux, ou ſacré, ou profane, ou abominable.

Tome II. page 7.

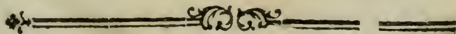
NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME.



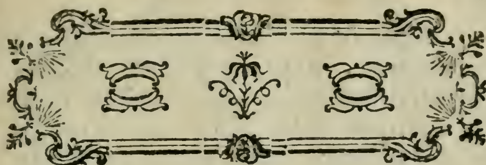
A LONDRES,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.



MDCCLXXVII.


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO



LE COMPERE MATTHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Continuation de notre Route.

Lorsque nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenoit, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays. Ensuite nous tirâmes à travers une plaine sabloneuse droit à une chaîne de montagnes, qui paroissoient à deux ou trois lieues de nous.

Lorſque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étoient inhabitées. C'eſt pourquoi nous entreprîmes de les paſſer, & en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté. Alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui ſortoit d'un rocher, & nous fîmes nos diſpoſitions pour paſſer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir qu'à réfléchir & raiſonner ſur ce que nous venions de voir. Le *Compere* honteux d'avoir été la dupe de ſes fauſſes conjectures, perſiſtoit toujours à vouloir être aſſommé; le *Révérend* alloit enfin le ſatisfaire, mais *Vitulos* vint à bout de leur faire entendre raiſon.

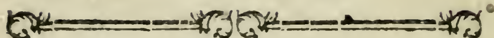
Lorſque le jour fut venu, nous tînmes conſeil ſur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut réſolu que nous tirerions droit au Midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du *Mogol*, & paſſer de-là à *Surate*, & de *Surate* en *Europe*.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenſes, parſemés de quelques bocages, & entrecoupés de ruiſſeaux. Au bout de ce tems-là nous rencontrâmes une *Horde*

Nous étions résolus de séjourner au moins un an dans cette Ville, lorsqu'un soir le *Révérendissime* ayant goûté d'un pot de confitures qu'on lui avoit envoyé, se trouva attaqué tout-à-coup d'une colique affreuse. Il ne douta point que les Médecins de *Labor*, jaloux de ses succès, ne l'eussent fait empoisonner ; il eut recours à tous les remedes imaginables en cette occasion, & grace à l'effet de ces remedes, à la force de son tempérament, il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lendemain. *Pere Jean* avoit, non-seulement le même régal à craindre pour l'avenir, mais aussi les assassins, que Messieurs de la Médecine n'auroient point manqué de lui susciter, au défaut de tout autre moyen de se défaire de lui.

A la sortie de *Labor*, nous passâmes par *Nicodar*, par *Syrina*, & nous arrivâmes à *Delhy*, où la science du *Révérend Pere* doubla notre capital. De *Delhy* nous fûmes à *Agra*, où il gagna encore quelque chose. Enfin d'*Agra* nous vînmes en droite ligne à *Surate*, où nous trouvâmes un Vaisseau qui nous transporta à *Goa*, & dans cette derniere Ville, un autre Vaisseau qui partoit dans la quinzaine pour *Lisbonne*.



CHAPITRE II.

Naufrage, & ce qui s'ensuivit.

IL ne nous étoit rien arrivé de remarquable dans notre traversée de *Goa* en *Europe.* Mais lorsque nous fûmes à environ trente lieues de *Lisbonne*, un orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, & nous poussa jusques vers la pointe du *Cap de S. Vincent*, où notre Vaisseau fut brisé en mille pieces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage : la crainte où j'étois plongé pendant qu'il dura, m'avoit ôté l'usage entier de mes sens : je ne les recouvrai, lorsque je me trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai sous ma main.

Lorsque le jour fut venu je regardai de toutes parts, je ne découvris que le Ciel & la mer qui s'étoit calmée. Toutes les horreurs d'une mort prochaine se présenterent à mon esprit, je pleurois, je me lamentois, j'appellois tous les Saints du Paradis à mon se-

de trois à quatre cent *Tartares*, qui nous régalerent d'abord de quelques pintes de lait, & qui finirent par nous voler nos armes & tout ce que nous avions, malgré la résistance de *Pere Jean*, les reproches du *Compere*, les représentations de *Vitulos*, les cris de *Diego* & mes pleurs.

Lorsque nous eûmes quitté ces *Tartares*, nous poursuivimes notre route; mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir : notre seule ressource ne consistoit plus que dans les herbes & les racines : heureusement que nous découvrîmes parmi ces dernieres une espece de raifort, qui étoit d'assez bon goût & très-nourrissant.

De tems en tems nous rencontrions encore quelques *Tartares*, qui nous régaloient comme les autres, & qui nous auroient volé de même, si nous eussions eu encore quelque chose à voler. Enfin au bout de trois mois de fatigues & de périls de toutes especes, nous arrivâmes dans le *Mogol*.

Il s'agissoit de traverser ce vaste Empire & de vivre un peu plus à notre aise que nous n'avions fait jusqu'alors; mais nous n'avions pas le sou. *Pere*

Jean, qui avoit été notre protecteur, notre appui, notre reconfort en mille occasions, le fut encore dans celle-ci. Il connoissoit parfaitement les simples, il se mit à en chercher de propres contre différentes maladies, & s'annonça pour Médecin dans la premiere Ville que nous rencontrâmes. Mais le délabrement de son habit fut la cause que l'on ne se fia point d'abord à ce qu'il s'efforçoit de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fievre maligne, & un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, & les présents lui tomberent de toutes parts.

Au bout de quelque séjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de Ville en Ville, & nous arrivâmes à *Labor*, où la Renommée avoit deja dévancé notre nouvel *Esculape*.

A peine fûmes-nous dans cette Ville, que les Principaux de l'endroit voulurent voir sa *Révérence* : c'étoit à qui le feteroit, à qui l'employeroit dans les circonstances où son ministere étoit nécessaire. Enfin au bout de trois mois nous avions pour plus de deux mille écus de bien, tant en argent, qu'en bijoux & étoffes, &c.

cours : enfin le déſeſpoir le plus affreux alloit me ſaiſir, quand j'apperçus un Vaiſſeau *Anglois* qui voguoit à toutes voiles vers moi.

Lorſque ce Vaiſſeau fut à portée, l'Equipage m'apperçut, & le Capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point ſi-tôt dans cette chaloupe que je demandai aux matelots s'ils n'avoient point ramaſſé quelques autres malheureux qui avoient fait naufrage avec moi. Ils me répondirent que non : à ce mot je ne doutai plus que le *Compere*, le *Révérend*, *Vitulos* & *Diego* ne fuſſent péris. Ce qui faillit de me faire évanouir de douleur & de triſteſſe.

Le Capitaine de ce Vaiſſeau prit tous les ſoins poſſibles de moi : il me donna deux chemiſes, un chapeau & quelques autres nippes dont j'avois beſoin. Comme ſon Vaiſſeau étoit deſtiné pour *Gibraltar*, il fit faire une quête à ſon arrivée en cette Ville ; & au bout de deux jours je me trouvai au moins vingt-cinq à trente guinées dans la poche. Cette ſomme ſuffiſoit pour me reconduire en *France* : mais comme ma ſanté étoit fort délabrée, tant par les peines que j'avois ſouffertes, que par

le ſouvenir de mes pauvres Camarades que je regrettois ſans ceſſe, je réſolus de faire quelque ſéjour en cette Ville.

Pendant ce ſéjour je fis connoiſſance avec un Vieillard *Hollandois*, logé dans la même maiſon que moi, & qui s'étoit ſauvé d'*Eſpagne* à cauſe de l'*Inquiſition*. Comme je paſſois preſque toutes les après-dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il avoit eu avec les *Inquiſiteurs* ? & il me répondit en ces termes :

Lorſque j'étois encore en *Hollande*, des perſonnes de la premiere conſidération d'*Eſpagne* me ſolliciterent plus de cent fois de paſſer en leur Pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquoient ; mais ma Religion, qui eſt celle des *Unitaires*, m'empêcha pendant plus de ſix ans de me rendre à ces ſollicitations. Enfin les avantages que je voyois à cet établiſſement, & les promeſſes qu'on me fit d'une tolérance entiere, me déterminerent à quitter ma Patrie avec ma Famille & mes biens, & d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me deſiroit.

En moins de deux ans, pourſuivit le Vieillard, le Ciel avoit tellement béni mon entrepriſe, que ſans compter les

ouvriers que j'avois amenés de *Hollande*, j'occupois plus de deux cent familles que j'avois trouvées dans la derniere miſere, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes bienfaits, m'avoient attiré l'eſtime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étois établi. Ma maiſon, ma table leur étoient ouvertes ; & nos converſations ne rouloient que ſur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de Société pour faire fleurir l'Agriculture rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les Dévots me ſoupçonnerent de dogmatiſer, un orage terrible alloit éclater ſur ma tête & ſur celle de tous mes amis, lorſqu'un ſoir un honnête homme accourut nous avertir de nous ſauver tous dans l'inſtant, ſi nous ne voulions point tomber entre les mains de l'*Inquiſition*. Nous n'eûmes le tems de mettre aucun ordre à nos affaires : nous partîmes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma Femme & mes deux Fils : une Fille que j'avois, & qui étoit alors dangereuſement malade, ne put être tranſportée : elle fut abandonnée à

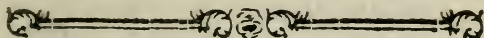
la garde de Dieu ; & depuis ce tems-là je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

Ici les larmes empêcherent le vénérable Vieillard de continuer. Lorſqu'elles furent un peu appaiſées, je lui demandai s'il n'y avoit point de moyen de rentrer dans ſes biens. Tout eſt perdu ! s'écria-t-il : la Manufacture eſt anéantie : les pauvres gens que je nourriſſois ſont réduits à une miſere affreuſe : mes amis diſperſés ſont auſſi malheureux que moi ; & s'il m'en reſtoit encore, ils n'oſeroient ouvrir la bouche pour implorer la Juſtice, & réclamer les Droits de l'Humanité.

J'avoue que ſi quelque choſe m'a touché dans la vie, ce fut la ſituation de ce Vieillard. Lorſqu'il eut fini de parler, je le conſolai le mieux qu'il me fut poſſible, & je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'eſpoir de revoir ſa Fille un jour, & de rentrer dans ſes biens.



CHA-



CHAPITRE III.

Continuation de ma Route.

LA vue continuelle d'un homme malheureux que je chériſſois, celle de la mer qui mouille les murailles de *Gibraltar* & qui me rappelloit ſans ceſſe la perte que j'avois faite de mes amis, me déterminerent d'abréger mon ſéjour & de partir de cette Ville.

Après avoir pris congé du Vieillard & du Capitaine *Anglois*, je partis pour *Madrid*. Comme c'étoit au milieu de l'Eté, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur, je reçus un coup de Soleil au moment que j'allois entrer dans *Grenade* : & comme cet accident m'avoit fait perdre connoiſſance, l'on me tranſporta dans la Ville, où l'on me mit entre les mains d'un Médecin *François*, qui prit tous les ſoins poſſibles de ma perſonne juſqu'à mon entiere guériſon.

Lorſque je fus rétabli je payai le Médecin, je le remerciai de ſes ſoins, & me diſpoſai à continuer ma route.

La veille de mon départ je me trouvai en compagnie avec deux *Religieux de l'Ordre de S. Dominique.* Ces *Révérends Peres* ayant appris que je partois le lendemain, me demanderent pourquoi je ne demeurois point encore quelques jours, pour voir un des plus beaux *Auto-da-Fé* que l'on eût faits depuis longtems ? Je leur répondis que je n'aimois point à repaître mes yeux de ces ſortes de ſpectacles, où l'humanité avoit tant à ſouffrir.

Il ne s'agit point ici d'humanité, reprit un de ces *Peres*, il ne s'agit que de brûler des Hérétiques. Les Hérétiques, repartis-je, ſont des hommes comme nous : un Hérétique ſouffrant eſt notre ſemblable qui ſouffre..... Monſieur eſt peut-etre Hérétique auſſi ? interrompit le *Religieux*. — Je ne ſuis point ici pour faire ma confeſſion de foi, repliquai-je : je dirai ſeulement que je ne ſais par quel Droit votre Ordre s'arroge le pouvoir en ce Royaume de martyriſer les gens pour leurs opinions. — Oh ! oh ! dit le *Dominicain*, vous ne ſavez point par quel droit notre ordre s'arroge ce pouvoir ? Eh bien, vous ſaurez que c'eſt par un droit qui fait honneur à la raiſon, à la nature

& à la religion. Comme vous me paroiſſez peu inſtruit ſur cet article, & qu'un petit détail ſur la nature de ce droit pourra vous deſſiller les yeux, & peut-être faire de vous un bon catholique, écoutez ce que je vais vous dire.

C'eſt un axiome parmi nous qu'il n'y a qu'une ſeule Religion, dans laquelle on puiſſe ſe ſauver. Hors d'icelle, quelque juſte que l'homme puiſſe être, il eſt en abomination aux yeux de ſon Créateur; il ne lui plaît qu'autant que ſes œuvres ſe trouvent juſtifiées par la foi, & que cette foi eſt ſoutenue par le culte qu'il exige. L'un & l'autre eſt l'objet de la révélation, la révélation eſt la baſe de la vraie religion; celle-ci eſt la religion Chrétienne.

Comme Dieu connoît la foibleſſe de la raiſon de l'homme, ſon inconſtance naturelle, la corruption de ſon cœur, & que d'ailleurs il eſt infiniment jaloux de la pureté de cette Foi & du culte qu'il a établi; qu'il en veut l'étendue, la défenſe & la perpétuité, il a établi ſur la terre un ORACLE infaillible de ſes décrets éternels qu'il faut croire ſur ſa parole, ſous peine de réprobation;

un INTERPRETE irréfragable de ſa volonté ſuprême, qu'on ne peut contredire, ſans s'oppoſer à la divinité même; un FANAL certain, auquel on doit avoir recours dans les ténebres du doute & de l'ignorance; un CHEF UNIQUE de la Hiérarchie Eccléſiaſtique, pour *arracher* (*a*), *perdre*, *diſſiper*, *édifier & planter en ſon nom*, *par ſa doctrine*, en un mot, pour faire ici-bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu & le bien de la Religion. Or cet Oracle, cet Interprete, ce Fanal, ce Chef eſt *Notre Saint Pere le Pape de Rome*, *légitime Succeſſeur de ſaint Pierre* : d'où il s'enſuit que la vraie Religion eſt la Religion du Pape; & que comme les Payens, les Juifs, les Hérétiques, les prétendus gens d'eſprit ne croient point au Pape; ils ſont hors de la vraie Religion & abominables devant Dieu.

Cependant quoique Dieu ait en abomination les neuf dixiemes de ſes enfants qui ſont ſur la terre, parce qu'ils ſont hors de la vraie Religion, il ne laiſſe point de recevoir en grace ceux

(*a*) *Bulle de* CLEMENT VIII. Oſculta Fili, &c.

d'entr'eux qui ſe rangent dans le giron de l'Egliſe, & qui ſe ſoumettent aveuglément à ſa doctrine & à ſes déciſions. C'eſt pourquoi nous n'épargnons ni ſermons, ni promeſſes, ni diſputes, ni controverſes, ſoit pour convertir les Infideles & les Incrédules, ſoit pour ramener les Hérétiques dans le ſentier de la vérité. Mais lorſque la voie de la douceur eſt inutile, que l'opiniâtreté des ennemis de la foi eſt inflexible, ou que quelqu'autre cauſe phyſique ou morale s'oppoſe au progrès de l'Evangile, en vertu de l'autorité que Dieu a donnée à ſon Vicaire, & dont celui-ci nous a fait part, nous n'héſitons point d'avoir recours à la rigueur, à la perſécution, à la violence, à la cruauté même, perſuadés que tout eſt permis contre des hommes que Dieu a rejettés de devant ſa face; que c'eſt une œuvre qui lui eſt agréable de pourſuivre juſqu'au moindre de ſes ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future, & d'arrêter ainſi la propagation de l'erreur.

Mais, *mon Pere*, interrompis-je, eſt-ce que la Religion Chrétienne s'eſt établie par ce mèlange ſingulier de douceur & de cruauté ?

Point du tout, mon Enfant, reprit le *Dominicain* : la Religion Chrétienne s'eſt établie par la piété, la douceur, la prédication ; par la vie pure & exemplaire des Apôtres & des premiers Chrétiens. L'Egliſe étoit alors trop foible pour joindre la rigueur à la voie de perſuaſion. Ses Chefs manquoient de politique, de crédit, & ſur-tout de cette ſainte audace, par laquelle leurs ſucceſſeurs ſe diſtinguerent ſi noblement dans la ſuite. Mais lorſque les Chrétiens ſe virent aſſez forts par leur nombre, par le courage des Evêques, par l'appui de quelques grands, ils ne tarderent pas à faire voir que ce zele, qui leur faiſoit enviſager les ſupplices avec intrépidité, ne leur manquoit point lorſqu'il s'agiſſoit, ou de venger le ſang de leurs freres, ou de planter l'Evangile par le fer & par le feu, ainſi que par la prédication.

Le troiſieme ſiecle fut à peine écoulé, que par la plus louable, la plus ſainte des repréſailles, ils égorgerent dans la *Syrie* & la *Paleſtine* (*a*) les

(*a*) *V. l'Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale.*

Magiſtrats qui avoient ſévi contr'eux ; ils noyerent la Femme & la Fille de *Maximin*, & firent périr dans les tourments ſes fils & ſes parents.

Quelque tems après, *S. Cyrille* appuya cette démarche par ſes diſcours & par ſa conduite. Il chaſſa de ſon autorité les *Novatiens*, & dépouilla leur Evêque de ſes revenus *(a)*. A la tète d'un peuple ému, il attaqua les *Juifs* dans leurs Synagogues, les chaſſa d'Alexandrie, & fit piller leurs biens par les Chrétiens. *Parce que*, dit S. Auguſtin, *tout appartient aux Fideles, les méchants ne poſſedent rien en propre (b)*.

L'intrépide Patriarche n'en demeura point là : il ſoutint fort & ferme que l'autorité ſéculiere eſt au-deſſous de l'autorité Eccléſiaſtique ; & pour le prouver, cinq cent moines entourerent un jour le *Gouverneur Oreſte*, qui ne portoit point aſſez de reſpect à *Son Emi-*

(*a*) *V.* BARBEYRAC, *dans la Préface de ſa Traduction* du Droit de la Nature & des Gens, de PUFFENDORF.

(*b*) *Ibid.*

nence, le blesserent d'un coup de pierre, & l'auroient écrasé, si les gardes de ce gouverneur n'eussent arrêté leur fureur. Il est vrai qu'il en coûta la vie à un Moine, mais il fut à l'instant béatifié ; & pour appaiser les mânes du Martyr de Jesus-Christ, il ne fallut pas moins que le sang de la célebre *Hypachie*, que les Chrétiens mirent en pieces aux pieds de leurs Autels (*a*).

Ce que vous venez d'entendre, mon cher, suffiroit pour vous faire comprendre qu'il est très-permis, & même de nécessité de précepte, de mettre tout en œuvre pour les progrès de la foi, pour l'extirpation de l'Hérésie, ainsi que pour le soutien de la puissance, de la grandeur & de la majesté des Ministres du Seigneur. Mais je veux bien vous faire voir que ce zele de la primitive Eglise n'étoit qu'une étincelle, en comparaison de celui qui anima les Fideles dans les siecles postérieurs.

Tandis que les Empereurs devenus Chrétiens, commencent à persécuter

---

(*a*) *Ibid.*

leurs ſujets (*a*) par des édits plus ou moins rigoureux contre les *Donatiſtes*, les *Priſcillianites*, les *Manichéens*, &c. Tandis que l'on s'égorge en Aſie (*b*) & dans vingt autres endroits pour la Conſubſtantialité du *Verbe*; qu'à Rome les Vicaires de Jeſus-Chriſt emploient toute leur politique & les inſpirations d'en-haut pour affermir le pouvoir & l'autorité que Dieu leur a donnés ſur les Royaumes & les Rois de la terre. Tandis que par une miſſion divine & particuliere *Charlemagne* court maſſacrer (*c*) tous les habitants d'*Eresbourg*; qu'il renverſe le Temple d'*Irmenſeul*, & qu'il égorge les Prêtres ſur les débris de l'Idole; qu'il pénetre juſqu'au *Veſer*; qu'il fait main-baſſe ſur tout ce qui oſe lui réſiſter; qu'il laiſſe aux peuples ſoumis des miſſionnaires pour

---

(*a*) *V. l'Hiſt. Eccl. du 3, 4, 5e ſiecle, &c.* — *l'Hiſt. Génér. par une Société de Gens de Lettres.* —

(*b*) *Ubi ſup.* — AMM. MARCEL.

(*c*) *V. l'Hiſt. d'Allemagne.* — MEZERAI, *Hiſt. de France,* — *Hiſt. Eccl.* — *Eſſai ſur l'Hiſt. en génér.*

les convertir & des soldats pour les forcer ; tandis qu'il fait tuer quatre mille cinq cent prisonniers, pour avoir tenté de recouvrer leur liberté qu'il leur avoit ravie, & qu'il sacrifie plus de victimes à sa sainte ambition, que tous les Payens qu'il vainquit n'en auroient immolé à leurs Idoles jusqu'au jour du jugement. Tandis enfin que l'impératrice *Théodora* poursuit pieusement les *Paulitiens* (*a*) jusques dans le fond de l'*Arménie*, qu'elle en fait détruire plus de cent mille pour venger la religion, & pour remplir ses coffres des dépouilles de ces Hérétiques abominables, je viens à cet heureux tems qui a vu naître les *Croisades*.

Vers la fin du onzieme siecle, l'Europe se trouva beaucoup trop peuplée. Les inondations des Barbares avoient rempli l'*Angleterre*, la *France*, l'*Espagne*, l'*Italie* & l'*Allemagne* d'un monde infini : la plûpart des monasteres étoient si pauvres que les Religieux étoient obligés de travailler : les peuples étoient

(*a*) *V.* MAIMBOURG. *Hist. des Icon. Liv.* 6. *pag.* 263. *Edit. de Holl.*

plongés dans des désordres affreux : la *Terre Sainte* étoit entre les mains des Infideles. Or pour dépeupler la terre, enrichir les Moines, réformer les mœurs & recouvrer *Jérusalem*, le Ciel suscita un *S. Hermite*, nommé *Pierre* (*a*), qui prècha de la part de Dieu la *Croisade* à tous les Fideles ; & de la part du Pape, *Indulgence Pléniere*, à quiconque seconderoit l'entreprise de son corps ou de ses biens.

Deux motifs aussi puissants font effet. Plus de quatre-vingt mille *Croisés* partent de *France* & d'*Allemagne* (*b*) sous la conduite de l'*Hermite*. L'avant-garde, commandée par *Gautier sans argent*, essaie son courage en massacrant sur sa route la moitié des *Bulgares*. Le Général suit son Lieutenant : sur le refus qu'on fait en *Hongrie* de lui fournir des vivres, il prend *Malavilla* d'assaut, & en fait passer tous les habitants au fil de l'épée. Punition justement due à

(*a*) *Hist. Eccl.* — MEZERAI, *Abrégé Chron.* — *Hist. Univ.* — MAIMBOURG. *Hist. des Crois. ad an.* 1095.

(*b*) *Ubi sup. ad an.* 1096.

un peuple opiniâtre, qui refusoit de coopérer à une si sainte expédition!

Quinze mille Allemands commandés par le Prédicateur *Godeschal* suivent l'armée de l'*Hermite.* Mais à l'approche de ces nouveaux Apôtres, les *Hongrois* prennent l'alarme; ils tombent à leur tour sur le Prédicateur, & ses quinze mille hommes, & les exterminent tous. Deux cent mille autres *Croisés* suivent ces derniers; ils font main-basse sur tous les *Juifs* qu'ils peuvent attraper; contraignent le reste à éventrer leurs femmes, leurs enfants, & à se tuer eux-mêmes de désespoir. Après une si sainte action, le Ciel récompense ces pieux Héros de la couronne du martyre: ils sont assommés sur leur route, ainsi que les trois quarts de ceux qui les avoient précédés.

Cependant l'*Hermite* & *Gautier* arrivent devant *Constantinople* avec le reste de leurs troupes: & pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchants pour l'exécution de ses décrets, une troupe de *Bandits* se joint aux *soldats de* JESUS-CHRIST; ils ravagent ensemble les environs de la Ville; ils passent le *Bosphore*; tout cede, tout plie sous eux: mais le Diable, jaloux

de leurs exploits, ſuſcite le *Sultan de Bithinie* qui les défait entiérement.

Sept cent mille autres *Croiſés* percent en *Aſie* (*a*). Leurs Chefs réparent l'échec de l'*Hermite* : ils prennent *Nicée*, *Antioche*, *Edeſſe*, *Jéruſalem*, & font un tel maſſacre des *Infidèles*, que les vainqueurs mêmes en auroient eu horreur, ſi ce n'eût été pour la gloire de Dieu.

Au bruit d'un ſuccès ſi glorieux, deux cent mille autres *Croiſés* s'aſſemblerent (*b*). *Hugues de France* repaſſe en Europe, & ſe met à leur tête. L'on en tue une partie dans la Grece; *Soliman* tombant ſur le reſte, les taille en pieces, & leur chef meurt abandonné dans l'*Aſie Mineure*. Tant il ſe trouve d'obſtacles à faire le bien !

Les *Croiſés*, affoiblis par leurs victoires, par les maladies, par les tems, par la diviſion de leurs conquêtes, par la diſcorde de leurs Chefs, par la perte d'*Edeſſe* (*c*), ſollicitent une ſeconde *Croiſade*.

(*a*) *Ubi ſup. ad an.* 1098. *& ſeqq.*

(*b*) *Ubi ſup.*

(*c*) *Ubi ſup. ad an.* 1140, 1141, 1142, 1243, *& ſeqq.*

Saint Bernard prêche cette nouvelle entreprise avec tout l'enthousiasme dont il est capable ; il déchire son habit, fait des miracles, prophétise, absout, & le zele apostolique resaisit la *France* & l'*Allemagne.* L'Empereur *Conrad* court, en pillant, faire exterminer son Armée par le *Sultan d'Icone. Louis le jeune* est battu par l'ennemi à *Laodicée*, & deshonoré par sa femme à *Antioche.* La faim, la misere rechassent les nouveaux *Croisés* en Europe. *Saladin* bat les *Chrétiens* de l'*Asie* à *Tybériade* (a) prend *Gui de Lusignan*, la Vraie Croix, *Jerusalem* ; tout alloit être perdu ! mais par une protection particuliere d'en-haut, ce *Saladin* oublie de venger le sang des *Infideles* que les Chrétiens avoient fait couler en pareille occasion, quatre-vingt-huit ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Europe dans la consternation. *L'Empereur Barberousse* jure de venger la Chrétienté. Ce Prince passe en Asie, bat deux fois l'*ennemi*, prend *Icone* d'assaut, & va tout rétablir en *Palestine.* Mais par

(a) *Ibid. ad an.* 1187, 1188, 2189, &c.

un malheur inconcevable, ce grand homme se noie dans le fleuve *Cydenus* (*a*) & ne laisse après sa mort que 7 à 8 mille hommes que son *Fils* rassemble pour les joindre aux débris de l'armée de *Lusignan*.

Cependant *Philippe-Auguste* & *Richard* arrivent en *Syrie* (*b*) : ils se trouvent à la tête de trois cent mille Combattants ; ils prennent *Ptolemaïs*, & concertent de pousser plus loin leurs exploits. Mais le Démon qui a toujours intérêt de traverser les plus saintes entreprises, seme la division entre ces deux Princes, & *Philippe* repasse en France : *Richard* bat *Saladin* à *Césarée* ; *Saladin* ruine l'armée de *Richard* ; & ce dernier, contraint de retourner en Angleterre, tombe entre les mains de l'Empereur *Henri VI* son ennemi.

(*c*) L'ardeur de se croiser ne se ralentit point. Il se forme une armée de *Héros nouveaux*, qui s'embarquent à *Venise* pour la *Dalmatie*. A leur des-

---

(*a*) *Ibid. ad an.* 1200.

(*b*) *Ibid. ad eund. an.*

(*c*) *Ibid. ad an.* 1201, 1202, 1203, *&c.*

cente, ils prennent *Zara*, au lieu de paſſer en *Terre-Sainte*. *Conſtantinople*, qui vraiſemblablement avoit encouru la colere du Ciel, devient un nouvel objet de leur ſainte fureur. Ils eſcaladent, pillent, brûlent, ſaccagent cette grande Ville; ils blaſphèment, violent, & font main-baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrent; ils détruiſent les Egliſes, briſent les autels & les images; ils danſent dans le Sanctuaire de *Sainte Sophie*, & précipitent l'Empereur *Mirzuflos* du haut d'une colonne. Pour couronner cet exploit, *Baudoin de Flandre* s'empare de la couronne du précipité, puis les *Bulgares* attrappant le nouveau couronné, lui coupent les bras & les jambes, & le jettent aux bêtes féroces.

(*a*) Tandis que ces choſes ſe paſſent en Aſie, on ne demeure point à rien faire en Europe. Deux Armées de *Croiſés* ſe forment contre les *Albigeois* & les *Maures*. L'une de ces Armées prend *Béziers*, en extermine tous les habitants, ruine ceux de *Carcaſſonne*, s'em-

---

(*a*) *Ibid. ad an.* 1208.

pare de *Lavaur*, égorge le Seigneur de cette Ville & quatre-vingt Chevaliers, noie la Fille du même Seigneur dans un puits, & brûle autour d'elle trois cent *Lavaurois* pour achever le groupe. L'autre ravage tous les pays où elle passe (*a*), tue cent mille *Maures* dans les plaines de *Tolosa*, met aux fers deux cent mille autres de ces Infideles, & revient chez elle en remerciant Dieu du succès d'une si glorieuse expédition.

(*b*) La sainte ardeur de se croiser continue; elle passe même jusqu'aux enfants. Une multitude innombrable d'écoliers partent sous la conduite des Moines & des Maîtres d'Ecole. Mais l'Esprit malin pousse les conducteurs à en vendre une partie aux *Musulmans*, & le reste périt de misere en route.

Les *Croisés* de l'Asie, sortis de l'espece de léthargie où ils étoient depuis quelque tems, prennent *Damiette* & redeviennent en état de pousser leurs conquêtes en *Egypte* (*c*). Sur ces entre-

---

(*a*) *Ad an.* 1212.

(*b*) *Ad eund. an.*

(*c*) *Ubi sup. ad an.* 1218, 1219, 1220, 1221. *& seqq.*

faites, un *Bénédictin* dispute le commandement de l'Armée au *Roi de Jérusalem*; le Prêtre du Seigneur l'emporte sur le Souverain, & enfourne l'armée entre deux bras du *Nil*, pour la garantir de toute surprise : mais le Sultan *Mélédin*, conseillé par Lucifer, y inonde les *Croisés*, les contraint de faire une trêve honteuse & de se retirer en *Phénicie*.

(*a*) *Saint Louis*, inspiré du même zele, croit mieux faire que ses Prédécesseurs. Il équippe une flotte ; il part de *France*, & aborde en *Egypte*. L'intempérance, les débauches & les maladies enlevent la moitié de son Armée; les *Sarrasins* défont le reste à *Massoure*, & le prennent prisonnier avec ses deux Fils. Après ce désastre, il est contraint de rendre la Ville de *Damiette* pour sa rançon, de payer quatre cent mille livres pour les autres prisonniers, & de repasser en France sans avoir rien fait.

(*b*) Quelques années après, le zele du *S. Roi* se ranime : il s'embarque

---

(*a*) *Ad an.* 1250

(*b*) *Ad eund. an.*

pour aller convertir *le Roi de Tunis*, & descend vers les ruines de *Carthage*: mais la peste désole son Armée, il en est attaqué lui-même, & meurt par humilité sur un tas de cendres.

Ce déplorable événement que Dieu a sans doute permis pour des causes à lui connues, oblige les *Croisés* de faire une trêve avec le *Prosélyte manqué*, & de venir passer l'hiver en *Sicile*.

La campagne suivante ils passent en Asie. Ils prennent *Jaffa*, *Beaufort*, *Nazareth & Antioche*; ils font mourir environ dix-sept mille personnes, & emmenent plus de cent mille Esclaves. De si glorieux succès font espérer de rétablir les choses en ce pays-là; mais le contraire arrive (*a*): le *Sultan Melecseraph* reprend *Tyr*, *Sidon*, & d'autres Villes; il bat les *Chretiens* par-tout où il les rencontre, & ruine pour jamais leurs affaires en *Terre-Sainte*.

Mais, mon pere, dis-je au *Dominicain*, puisque Dieu étoit l'Auteur de ces entreprises, pourquoi y périt-il tant de *Croisés*? pourquoi s'y commit-

(*a*) *Ad eund. an.*

il tant de déſordres ? pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes ?

Quant au premier article, repartit le *Religieux*, je réponds que Dieu a permis ces pertes, pour faire voir que l'on ne peut racheter à trop haut prix cette *Terre Sainte*, ces lieux ſacrés, que ſon Divin Fils a honorés de ſa préſence, & arroſés de ſon ſang. Quant au ſecond, je réponds qu'il n'eſt point d'entrepriſe ſi louable, de zele ſi pur, où il ne ſe gliſſe un peu de corruption ; telle eſt la fragilité de la Nature humaine : mais cette corruption, & tout ce qui en dépend, n'eſt qu'une peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de Dieu, & de l'accompliſſement de ſa volonté. Enfin, quant à la troiſieme queſtion que vous me faites, il eſt vrai qu'il paroît étonnant que Dieu ne maintînt point les *Croiſés*, dans leur conquêtes ; mais les autres avantages qui réſulterent de l'entrepriſe des *Croiſés*, ne cedent en rien à la poſſeſſion de la *Paleſtine* entiere. Ecoutez bien :

Notre Saint Pere le Pape étendit ſa Puiſſance, affermit ſon autorité, & agrandit ſon patrimoine.

Les Princes Chrétiens s'accoutume-

rent insensiblement au joug qu'il trouva à propos de leur imposer pendant ces saintes guerres.

La haine que tout bon *Catholique* doit avoir pour les *Infideles* & les *Hérétiques*, s'enracina si fort qu'elle ne s'effacera jamais.

L'ignorance & la simplicité, qui sont les bases de la Vertu, furent portées à leur plus haut point.

Le progrès des Sciences & de la Raison, qui sont les instruments du Diable, fut reculé aussi loin qu'il put l'être.

L'Europe fut purgée de plusieurs millions d'hommes qu'elle avoit de trop.

Les Moines acheterent une partie des terres des *Croisés* à vil prix, & eurent celles des autres pour rien.

Ces mêmes *Croisés* obtinrent par leur zele l'absolution de leurs péchés.

Enfin la colere du Ciel s'appaisa par les pleurs & le gémissements de quatre cent mille Familles pillées, ruinées & abandonnées; par la fumée des Villes qu'on brûla, & des Provinces qu'on ravagea; par les cris des Vierges qu'on viola; & par la mort d'une multitude innombrable de *Juifs*, d'*Infideles* & d'*Hérétiques* qu'on égorgea.

A votre avis, mon cher, ces avantages ſont-ils médiocres ?

Ce n'eſt pas tout. Les *Croiſades* ne furent point le ſeul moyen que le Ciel ſuſcita pour extirper l'Erreur, & accroître le gouvernement de notre Mere la ſainte Egliſe. Liſez les Hiſtoires, ſur-tout celles des huit derniers ſiecles; vous verrez les ruſes pieuſes des Papes, la noble ambition des Evêques, le ſaint enthouſiaſme des Moines, la docilité Evangélique des Princes, le zele apoſtolique des Peuples, concourir à l'envi pour la deſtruction des Ennemis de la Foi. Vous y verrez perſécuter, piller, tourmenter, pendre, rouer, décoler, tenailler, brûler, maſſacrer, ſans pitié, ſans miſéricorde, indiſtinctement d'âge, de ſexe & de condition: juridiquement ou ſans forme de procès :

Les *Vilgariens* en *Eſpagne* & en *Italie (a)* :

Les Juifs *en France* (*b*), en *Portugal* (*c*), & en *Angleterre* (*d*) :

(*a*) *Hiſt. Eccl. ad an.* 1001.
(*b*) *Ibid. ad an.* 1002.
(*c*) *Ibid. ad an.* 1184.
(*d*) *Ibid. ad an.* 1206.

Les *Vaudois* à *Minerbe* (*a*):

Les *Stadings* en *Allemagne* (*b*):

Les *Manichéens* en *Champagne* (*c*):

Les *Albigeois* à *Montſegur* (*d*):

Les *Biſoques* en *Baviere*, en *Bohême* & en *Autriche* (*e*):

Les *Flagellans* en *Miſnie* (*f*):

Les *Proteſtants* à *Strasbourg* (*g*), à *Volzei* (*h*), à *Deventer* (*i*) & en mille autres endroits.

Vous y verrez le Maſſacre de *Merindol* & de *Cabriere* (*k*):

Le Maſſacre de *Calabre* (*l*):

Le Maſſacre de *Vaſſi* (*m*):

Le Maſſacre de *S. Barthelemi* (*n*):

Le Maſſacre d'*Irlande* (*o*), & bien

(*a*) *Ibid. ad an.* 1210.
(*b*) *Ibid. ad an.* 1232. *& ſuiv.*
(*c*) *Ibid. ad an.* 1239.
(*d*) *Ibid. ad an.* 1243.
(*e*) *Ibid. ad an.* 1315.
(*f*) *Ibid. ad an.* 1414.
(*g*) *Theat. des Mart. ad an.* 1526.
(*h*) *Ibid. ad an.* 1528.
(*i*) *Ibid. ad an.* 1571.
(*k*) *Hiſt. Eccl. ad an.* 1545.
(*l*) MEZERAI *Abrégé Chron. ad an.* 1560.
(*m*) *Ibid. ad an.* 1562.
(*n*) *Ibid. ad an.* 1572.
(*o*) LAURENT ECHARD, *Hiſt. d'Angl. ad an.* 1620.

d'autres Massacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis-je, les Fastes de la Catholicité; vous y verrez brûler *Jean Hus* & *Jérôme de Prague* en dépit du Droit des Gens (*a*) :

Enfermer & piller toute l'*Infanterie Hussite* dans les granges de *Bohmischbroda* (*b*) :

Condamner plus de huit mille Personnes au feu par le Dominicain *Torquemada* (*c*) :

Massacrer plus de quinze millions d'Infideles par les *Espagnols* en *Amérique* (*d*).

Brûler plus de huit cent *Anglois* sous le regne de leur Reine *Marie* (*e*) :

Exterminer plus de dix-huit mille personnes sous le gouvernement du Duc d'*Albe* (*f*) :

Poursuivre l'Hérésie jusques dans les sépulchres de ses Sectateurs; troubler les

---

(*a*) *Hist. Eccl. ad an.* 1415.
(*b*) *Hist. d'All. ad an.* 1434.
(*c*) *Hist. Eccl.*
(*d*) *Hist. Univers.*
(*e*) *Hist. d'Anglet. ad an.* 1553-58.
(*f*) *Hist. des Pays-Bas.*

les cendres des Rois, flétrir leur mémoire, remplir l'Europe de larmes, d'horreur & de ſang, pour empêcher la Réformation. En un mot, raſſemblez les Faits, comptez plus de *cinquante millions* de victimes que le zele de Religion a ſacrifiées depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme juſqu'à ce jour, & ne demandez plus ce qui nous autoriſe à pourſuivre à outrance ceux qui ne penſent pas comme nous.

Ah! mon cher Frere, pourſuivit le *Dominicain*, pour peu que votre cœur ſe prête aux douces influences de la grace, combien ne doit-il point ſentir que par de ſi glorieuſes marques, par de ſi conſtantes prérogatives, notre ſainte Religion l'emporte ſur toutes les Religions de la Terre? Si quelques *Hérétiques* ont voulu quelquefois prouver, ſoutenir, étendre leurs opinions par de ſemblables moyens, ils éprouverent bientôt le défaut de ce ſecours ſurnaturel & divin qui ne nous manque jamais en telle occaſion. Une pitié déplacée, une lâche tolérance, fondées ſur des raiſons frivoles, ſuccédoient à leur zele; ou ſuccombant eux-mêmes ſous le poids de leurs vains efforts, ils prouvoient invinciblement qu'il n'ap-

partient qu'aux ſeuls *Catholiques* de ſubjuguer la Terre par telles armes qu'ils jugent à propos.

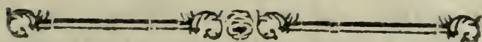
Mon *Pere*, dis-je au *Dominicain*, ſi je ne ſavois que ce que vous venez de me conter s'eſt paſſé parmi les Hommes, je croirois que vous m'auriez fait l'abrégé des Annales de l'enfer. Non, mon *Pere* : rien au monde ne peut me faire croire que de telles prérogatives honorent la Religion. Il n'y a pas longtems que j'ai vu un peuple barbare immoler deux petits Enfants à un Bouc infâme, & j'ai dit qu'une telle action étoit horrible & abominable : ſi j'avois le malheur de voir ſacrifier aujourd'hui autant d'Hérétiques au vrai Dieu, je dirois que ce feroit un ſacrifice exécrable.

Mon cher Frere, me dit le *Religieux*, je ſuis bien fâché que votre cœur demeure inſenſible aux impulſions de la vérité. Adieu : je prie le Ciel qu'il daigne vous éclairer un jour ; & je vous ſouhaite un heureux voyage.

Lorſqu'il eut fini ces paroles, il partit avec ſon Compagnon.

Pour moi, lorſque le ſoir fut arrivé, je me couchai de bonne heure, afin de partir le lendemain de grand matin.

CHA-



CHAPITRE III.

Suite des Aventures de Jérôme.

JE dormois d'un profond ſommeil, lorſque vers minuit un bruit ſoudain m'éveilla : ayant ouvert les yeux je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna de la part du *S. Office* de le ſuivre à l'inſtant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raiſon pourquoi ; mais il me réitéra ſon ordre d'un ton ſi ferme, que je pris le parti de m'habiller au plus vîte & de le ſuivre ſans murmurer, juſqu'à ce qu'il m'eût conduit & enfermé dans un des cachots de l'*Inquiſition.*

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en quarré, ſur autant de hauteur, à plus de vingt-cinq pieds ſous terre ; où il eſt impoſſible de diſtinguer le jour d'avec la nuit ; où l'on a pour toute nourriture un peu de pain noir, & quelques feves mal cuites & de l'eau puante ; où quelques brins de paille à demi-pourrie ſervent d'oreiller & de

grabat ; où l'on eſt quelquefois des mois entiers, même des années, ſans parler à perſonne ; où l'on eſt aſſommé de coups de nerf de bœuf, lorſqu'on ſe plaint un peu trop haut de ſa ſituation : voilà quelle étoit ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire, ſur-tout au bout de quelques jours de ſéjour : jugez ſi je me reſſouvins de mon entretien de la ville.

Après ſix ſemaines d'empriſonnement, celui qui avoit coutume de m'apporter mon néceſſaire me parla pour la premiere fois, & me conſeilla de demander l'audience des *Révérends Peres Inquiſiteurs* : je la demandai dès l'inſtant même, & elle me fut accordée pour le lendemain. Lorſque je fus devant ces Meſſieurs, l'un d'eux me demanda ce que je voulois ? je lui dis que je ſupplois *Leurs Révérences* de me faire élargir, ou du moins d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avoit arrêté. L'on ne me répondit rien, & l'on me renvoya au cachot.

Quatre jours après je comparus derechef devant le Sacré Tribunal. L'on me fit la même demande, j'y fis la même réponſe, & l'on me renvoya à mon trou. A peine y fus-je rentré que la

rage & le déſeſpoir me ſaiſirent à un tel point, que je me frappai de toutes mes forces la tête contre un ancre de fer qui étoit attaché à la muraille : le ſang que je ſentis ruiſſeler ſur mon viſage augmenta ma fureur. Deux ſemblables coups alloient mettre fin à tous mes maux : mais ayant apperçu que l'ancre étoit caſſé par la violence du coup que je m'étois donné, je réfléchis que je pouvois par ſon moyen me procurer ma délivrance, en me conſervant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur & la force ſuffiſantes pour ce que j'en voulois faire, je me mis à l'ouvrage dès l'inſtant même ; & en moins de deux jours je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon cachot.

La pierre que j'avois ôtée me procura la facilité d'en ôter une ſeconde ; celle-ci une troiſieme ; tellement qu'au bout de ſix jours la muraille ſe trouva percée, & le trou aſſez grand pour y paſſer. Ce trou donnoit dans un ſouterrain d'une grandeur prodigieuſe, & auſſi obſcur que le cachot même. Je ne ſuis pas plutôt dans ce nouvel endroit que je rode, que je tâtonne, que je furette par-tout ; & je ne rencontre

que des cordes, des poulies, des billots, des roues, des chevalets & autres attirails patibulaires : à la fin je trouve une porte, mais elle étoit trop bien fermée pour que je puſſe l'ouvrir : je rode de nouveau, je découvre une cheminée, je crois mon évaſion certaine, l'eſpoir redouble mes forces, je m'enfourne dans cette cheminée, je m'y cramponne, je me guinde, je parviens au milieu, où par un malheur inattendu, je rencontre une grille de fer qui s'oppoſe à ma ſortie. Cet obſtacle n'abat point mon courage. Je ſaiſis l'ancre, que j'avois eu ſoin d'emporter avec moi, je parvins à percer la cheminée au-deſſous de la grille. Ce dernier trou donnoit dans un grenier rempli de grains, & dont le toit communiquoit aux maiſons voiſines ; mais comme c'étoit en plein jour, je n'oſai haſarder de continuer ma route : je réſolus de deſcendre dans le ſouterrain pour y attendre la nuit. Je riſquois d'autant moins à prendre ce parti, que quelque tems avant ma ſortie du cachot mon Pourvoyeur m'avoit apporté ma pitance pour vingt-quatre heures, & que je n'avois plus de viſite

à attendre de lui avant le lendemain matin.

Etant descendu, je ramassai toutes les pierres qui étoient tombées dans le foyer de la cheminée; je les cachai derriere quelques planches qui étoient contre la muraille; je bouchai, je barricadai le trou que j'avois fait entre mon cachot & le souterrain.

Je finissois à peine cette derniere besogne, que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré le plus vite qu'il me fut possible derriere ces mêmes planches où j'avois mis les décombres, la porte s'ouvrit; comme ces planches n'étoient pas trop serrées, les premiers objets qui s'offrirent à ma vue furent deux grands hommes basanés, aux yeux hagards & farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, & ayant deux pistolets à la ceinture. Trois gros Peres *Dominicains* (dont l'un étoit mon *Souhaiteur* de bon voyage) & un *Secretaire* du *S. Office* qui les suivoit, vinrent s'asseoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, sur laquelle étoit un Bénitier d'un côté, un Missel de l'autre, & au milieu, un Crucifix passé en sautoir sur une Epée nue. A ce spectacle épou-

vantable je me crus perdu ſans reſſource; l'on pouvoit découvrir le trou que j'avois fait, & me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros Perſonnages eurent ri & goguenardé entr'eux environ un demi quart-d'heure, ils ſe leverent, & réciterent d'un ton mâle & vigoureux le Pſeaume *Exurgat Deus*. Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux ſe tinrent debout à côté de la table, & me parurent plus terribles que jamais.

Le Pſeaume étoit à peine fini, que j'entendis quelques gémiſſements, ſans que je ſuſſe trop de quel côté ils partoient. Un inſtant après, la porte du ſouterrain s'ouvrit derechef. Une Fille d'environ 17 ans, qui malgré ſa douleur & ſon abattement étoit plus belle que le jour, parut au milieu de quatre ſpectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant ſur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez & de la bouche, en un mot, tel que le portent ces Freres Pénitents que l'on voit dans quelques Villes de *France*, en *Italie* & ailleurs.

Cette créature infortunée s'étant avan-

cée à pas chancelants & les yeux baiſſés juſqu'auprès de la table, ſe jetta aux pieds de ſes Juges en répandant un torrent de larmes, & ſans pouvoir prononcer une parole. Mais ſes ſoupirs & ſes ſanglots étant un peu appaiſés, elle leur dit en *françois*, & d'une voix capable d'attendrir les rochers : Hélas, *mes Peres!* qu'allez-vous faire de moi? n'ai-je point aſſez ſouffert depuis un an que je ſuis enſevelie dans un cachot affreux, où accablée de la plus cruelle miſere, où livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus triſtes, les plus noires..... Levez-vous, ma belle enfant, interrompit un des *Inquiſiteurs*; l'on vous a amenée cette fois devant nous, pour que vous confeſſiez ingénument tous les crimes dont vous êtes accuſée dans votre procès, & que vous méritiez par cet aveu ſincere d'éprouver la douceur, la clémence & la charité du *S. Office*.

Eh! quel aveu, quelle confeſſion puis-je vous faire? reprit la Fille, je vous ai dit tout ce que j'avois à vous dire la premiere fois que je parus devant vous : je vous le répete encore : je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que

je ſers & que j'adore : je ne crois pas jamais avoir offenſé un Pere que j'aime & que j'honore, non plus qu'une Mere tendre & reſpectable, dont la mémoire me ſera toujours en vénération, dont les leçons de ſageſſe, les exemples de vertu me feront éternellement devant les yeux; je ne crois point non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qui m'étoit poſſible, & auquel je ſouhaite tout le bonheur qui puiſſe m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre..... Briſons, s'il vous plaît, ſur ces lieux communs, interrompit derechef le *Dominicain*; nous avons les oreilles rebattues de ces ſortes de propos : il ſemble que les trois quarts de ceux qui paroiſſent devant nous ſe ſoient donné le mot pour nous débiter les mêmes diſcours. Venons au fait, ma chere enfant : avouez de bonne foi que votre Pere, qui s'eſt échappé à nos recherches, eſt un de ces Impies qui, mépriſant cette quantité prodigieuſe, mais reſpectable, de myſteres & d'articles de Foi, que notre Mere la ſainte Egliſe croit, enſeigne & commande de croire, ainſi que toutes les pratiques pieuſes & ſalutaires qu'elle a

instituées pour la sanctification de nos ames, se sont ingérés de réduire leur croyance presqu'a rien, & de borner leur morale à la simple observation de la Loi naturelle (*a*) : de sorte que sous les apparences trompeuses d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entiere des opinions d'autrui, pour qu'on tolere les leurs ; de même qu'a force de se rendre officieux, complaisants, nécessaires, & de paroître les plus paisibles, les plus fideles & les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les simples dans leur parti, & par conséquent dans la nasse de Satan, cette maudite engeance a déja fait une brèche considérable au troupeau des Fideles. O race indigne & détestable ! que n'es-

(*a*) Ces mots ne me laisserent plus douter que cette malheureuse ne fût la fille du vieillard *Hollandois*. Car la plupart des Unitaires de Hollande rejettent non-seulement les mysteres que l'Eglise Romaine adopte mais encore tout ce qui répugne a la Raison humaine, quoique reçu parmi les *Protestants* : telle est la doctrine du *Péché Originel*, &c. D'ailleurs, si cette fille s'explique en *François*, c'est apparemment qu'elle ignore encore l'*Espagnol*, & que l'Inquisiteur n'entend point le *Hollandois*.

tu engloutie dans le fin fond de l'abîme, avec *Coré*, *Dathan* & *Abiron*, ainsi qu'avec tous les *Payens*, les *Juifs*, les *Hérétiques*, & tous les Sorciers qui existent sur la terre!... Mais, non, subsistez encore; continuez d'être l'objet de la charité, du zele, des travaux & des veilles des Ministres du Seigneur, & nommément du *S. Office*, qui ne cherche que la gloire de Dieu & le salut de vos ames. Ah, ma chere Fille! vous ignorez encore jusqu'où vont ce zele, cette charité, qui nous animent pour le redressement des pauvres fourvoyés.

Ne nous laissez donc point insister davantage sur la confession que l'on exige de vous. Avouez que votre Pere ne vous eut point si-tôt inculqué ses principes abominables, que vous conçûtes un souverain mépris pour la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, & une haine implacable pour la *Très-Sainte Inquisition*: qu'à l'ombre de ce mépris, de cette haine, le Diable s'est emparé de vous; qu'il vous a séduite par ses illusions; que vous vous êtes donnée à lui; que vous avez usé de maléfices & de sortileges: avouez, dis-je, avouez ces crimes horribles envers l'Eglise & ses Ministres

nommez-nous vos complices; révélez-nous la retraite de votre Pere, ainſi que celle de tous ceux qui lui reſſemblent, pour que nous leur ouvrions les yeux ſur leurs égarements, & que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils ſont..... Ah! pour mon Pere! s'écria la Fille, fuſſé-je mille fois où il eſt, fût-il le plus criminel de tous les hommes, je n'obéirai ſur ce point qu'à la voix de la Nature: cette voix aimable & touchante ne nous criera jamais de vendre notre propre ſang. Pour ceux qui reſſemblent à ce Pere ſi chéri, ſi reſpectable, j'en connois peu, mais ce ſont des perſonnes ſages & vertueuſes, qui ne different de vos opinions qu'autant que la raiſon le leur enſeigne, & qu'une conſcience éclairée les y oblige: qui ſont le bien pour l'amour du bien: qui autant qu'ils le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits, & que je me garderois bien auſſi de vous nommer, ſi je ſavois où ils ſont. Au contraire, ſi la foi la plus pure, la vertu la plus ſévere, dont j'ai fait profeſſion toute ma vie, ſont récompenſées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai ſoufferts depuis que je ſuis entre vos mains, & que je

ſouffrirai peut-être encore, je prie le Ciel de les préſerver d'une telle récompenſe. Pour ce qui eſt du mépris, de la haine que l'on m'accuſe d'avoir pour l'Egliſe & ſes Miniſtres, je puis vous proteſter dans toute la ſincérité de mon ame, que l'un des premiers devoirs que mes Parents m'ont enſeignés, fut de ne haïr ni mépriſer perſonne, de telle Religion qu'il fût : ce qu'à leur exemple j'ai conſtamment pratiqué juſqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avoit que la Superſtition de mépriſable, que le Vice de haïſſable; qu'il falloit ſe borner à déplorer le ſort du Superſtitieux & celui du Vicieux ; les plaindre l'un & l'autre, les éclairer, s'il étoit poſſible, les traiter en tout comme nos Freres. Et tel eſt le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que malgré les peines que j'ai ſouffertes depuis que je ſuis en votre pouvoir, ma patience, & l'eſpoir que j'ai toujours eu que le tems & la vérité vous feroient un jour ouvrir les yeux ſur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout reſſentiment. Or cette haine, ce mépris, ainſi que ces prétendues illuſions du Diable, & tout ce qui s'enſuit, n'exiſtent que dans le cerveau de ceux qui par foi-

bleſſe, ou par méchanceté, ſont venus vous débiter la plus abſurde & la plus ſanglante des calomnies.... Mais, chere enfant, dit l'*Inquiſiteur*, vous venez d'avouer, ſans y penſer, que vous etes Hérétique. Courage, dites-nous en quoi conſiſte plus particuliérement votre Héréſie, & les ſuites qu'elle a eues: ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur; avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire ſubir la queſtion.

Grand Dieu! s'écria cette malheureuſe, la queſtion! hélas!... pourrois-je la ſupporter?... ah, *mes Peres*! qui vous autoriſe à tourmenter vos ſemblables, qui, avec toutes les vertus morales poſſibles, ont le malheur d'ètre d'un autre ſentiment que vous? — Qui nous autoriſe? repartit l'*Inquiſiteur*, l'honneur de la Religion, la gloire d'un Dieu vengeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des Armées.... Arrètez! s'écria la Fille; ce Dieu là n'eſt point mon Dieu; mon Dieu n'eſt point terrible, il n'eſt point le Dieu des Armées: mon Dieu n'approuve ni ne conduit les perſécutions, ni la déſolation du genre humain; il hait la diſcorde, l'injuſtice, la vengeance, la violence, la cruauté, la fureur, & géné-

ralement tous ces funeſtes fruits de l'ambition, du fanatiſme & de l'intérêt.

Mon Dieu eſt bon : toute la Nature me l'annonce ainſi. Elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne & répand par-tout la terreur & l'effroi : elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel & capricieux, qui s'*abreuve* de ſang & de pleurs, ou qui s'appaiſe par des pratiques inſenſées & par des grimaces de gueux. Elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ſes plus tendres ſoins, qui nous a prodigué ſes largeſſes, qui nous a donné une raiſon pour nous conduire dans la jouiſſance de ſes bienfaits : elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la juſtice, la charité, la bienfaiſance, & qui exige de nous la pratique de ces vertus ; un Dieu qui a pitié de nos foibleſſes, qui, s'il nous punit, nous punit en Pere. Et s'il réſerve, ce Dieu, quelque ſupplice épouvantable, ce n'eſt que pour les Méchants obſtinément Méchants, & ſurtout pour ces hommes vains & cruels, qui ſe ſont fait un Dieu ſemblable à eux, c'eſt-à-dire, un monſtre composé de l'odieux aſſemblage de toutes les paſſions & de tous les vices ; un

monſtre qu'ils mèlent dans tous leurs intérèts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniſer les conſciences, d'ètre les fléaux de l'humanité, l'horreur & l'opprobre de la Nature.

Juſte Ciel! quelle impiété! s'écria l'*Inquiſiteur*; Créature abominable! il n'y a que le Démon qui puiſſe t'avoir inſpiré de tels blaſphêmes contre les attributs de la Divinité, ſi ſolidement établis dans l'Ecriture Sainte, & contre ſon divin Culte, ſi étroitement preſcrit par l'Egliſe.... Bourreaux! faites votre devoir: arrachez-lui à force de tourments la confeſſion de ſes liaiſons avec Satan, ſon maître, le détail de ſes autres crimes, & la révélation de ſes complices.

L'*Inquiſiteur* eut à peine prononcé ces paroles, que deux de ces quatre ſpectres qui avoient amené cette créature infortunée, ſe mirent à la dépouiller des haillons dont elle étoit couverte: les deux autres préparerent ce qu'il falloit pour cette exécution.

Le profond ſilence qui régnoit dans ce lugubre lieu pendant ces préparatifs effrayants, la ſombre lueur dont il

étoit éclairé, les funeftes inftruments dont il étoit meublé, la douleur, l'accablement de la victime, les regards irrités des Juges, l'air féroce des Bourreaux, fufpendirent tous mes fens, & faillirent de me faire mourir de frayeur & d'angoiffe.

Quand cette malheureufe fut entiérement dépouillée, à la réferve des parties qu'on ne nomme pas, les Bourreaux lui lierent les mains derriere le dos, y attacherent une corde paffée dans une poulie qui étoit à la voûte, & l'éleverent par ce moyen auffi haut qu'ils purent. L'ayant tenue quelque tems ainfi fufpendue, ils lâcherent la corde, & elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre : cette fecouffe terrible lui difloqua toutes les jointures ; la corde qui lui ferroit les poignets lui entra dans la chair jufqu'aux nerfs ; & la douleur qu'elle en reffentit lui fit pouffer des cris effroyables. Un inftant après l'on recommença ce cruel fupplice ; fes plaintes, fes cris redoublerent, mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fût forciere, parce qu'elle ne l'étoit pas, ni le lieu où fon Pere s'étoit caché aux pourfuites du *S. Office*, ni celui où s'é-

toient retirés ceux de ſa croyance (*a*), parce qu'elle ne le ſavoit pas, parce qu'elle aimoit mieux mourir que d'expoſer autrui au même malheur qu'elle.

Il y avoit environ une heure qu'on lui faiſoit ſouffrir des tourments inexprimables, lorſque les forces lui manquant tout-à-coup, elle parut comme morte. Un des *Inquiſiteurs* s'étant levé appliqua ſa main infâme ſur le ſein livide & meurtri de cette malheureuſe, & dit, d'un ton de ſcélérat, *qu'il n'étoit point néceſſaire d'appeller le Médecin, qu'il ſuffiſoit de lui introduire quelques gouttes d'eau de méliſſe dans les narines, pour lui faire revenir les forces.*

En effet, cette eſſence lui rendit la connoiſſance; mais elle demeura étendue par terre ſans pouvoir remuer aucun membre. Alors les *Inquiſiteurs* s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha dans les termes les plus durs les blaſphèmes inouïs qu'elle avoit vomis contre la Divinité & ſon ſaint Culte : il ajouta enſuite qu'elle ne de-

---

(*a*) C'étoit apparemment quelques Ouvriers que ſon Pere avoit amenés de *Hollande.*

voit pourtant point déſeſpérer de la miſéricorde de Dieu : il lui prôna le zele & la charité du *S. Office*, qui ne vouloit point la mort du pécheur, mais le ſalut de ſon ame, &c. Ce diſcours, les promeſſes & les menaces qui le ſuivirent, ne l'ébranlerent point ; elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandoit. Mais lorſque cet *Inquiſiteur* eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher : Hélas ! *Mes Peres !* avez-vous renoncé à toute humanité ! ce ſpectacle douloureux ne vous touche-t-il pas ! ah ! conſidérez ces membres diſloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, & ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur & de déſeſpoir ; ayez pitié de mon ſexe, de ma jeuneſſe & de mon triſte ſort ! ... Non, Barbares ! s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne ſont point faits pour être ſenſibles ; je lis dans vos yeux toute la férocité des Lions & des Tigres furieux. Monſtres abominables ! voici mon corps ; jettez-vous deſſus ; raſſaſiez-vous du plaiſir horrible de le déchirer ; abreuvez-vous de mon ſang ; aſſouviſſez votre rage exécrable : je reſpire encore .... & vous ! ô déplorables vic-

times! qui gémissez dans les cachots affreux dont ces lieux sont remplis, puissent les tourments que j'endure adoucir votre malheureux sort, & vous garantir des maux qu'on vous prépare, puisse ma mort être le dernier des forfaits de mes Bourreaux! Elle alloit continuer; mais on la ressaisit de nouveau, on lui entonna plusieurs pintes d'eau dans l'estomac, ensuite on la coucha dans un banc creux, où on la serra d'une si cruelle force qu'elle perdit derechef connoissance.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les mêmes propos que la premiere fois, & le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu : après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard, & autres matieres pénétrantes, on les lui chauffa d'une si terrible maniere, qu'en moins d'une heure la chair étoit tellement crevassée, que les nerfs & les os paroissoient de toutes parts. De si horribles tourments ne furent plus capables de lui arracher une seule plainte : son courage, sa résignation, braverent la cruauté des *Inquisiteurs* & l'acharnement de leurs ministres. Enfin, ses forces l'ayant abandonnée pour la troisieme fois, on l'emporta,

Et à ce que j'appris par la ſuite, trois jours après elle fut traînée dans un vil tombereau en la place publique, où chargée des imprécations de ſes Juges & de l'exécration d'un Peuple immenſe, elle fut brûlée vive, pour apprendre à toute la terre que ſi toutes les Vertus morales poſſibles ſuffiſent pour nous faire tolérer, eſtimer, honorer les peuples les plus barbares, elles paſſent pour des crimes énormes chez une Nation qui fait gloire de profeſſer une Religion établie par un Homme Divin, qui ne prêchoit que la douceur & la charité, & qui mourut ſur une Croix en pouvant de ſon ſouffle anéantir ſes bourreaux.

Lorſque je me vis ſeul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même : O les abominables ſcélérats que ces *Inquiſiteurs* ! tout ce que l'on m'avoit conté de leurs cruautés, de leurs fureurs, n'approche point de ce que je viens de voir. Je m'étois imaginé que la prudence ſuffiſoit à un homme pour vivre tranquille & heureux au milieu de la Société, quelque dépravée qu'elle fût ; mais je vois tout le contraire.... Le ſacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfants à un bouc infect, étoit

du moins l'effet d'un culte mal entendu, de la superstition d'un peuple enseveli dans les plus épaisses ténebres de l'ignorance; mais ce qui vient de se passer devant mes yeux, n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, n'a d'autre objet que la satisfaction exécrable d'assouvir sa rage de meurtre & de sang.... Quoi! les Prêtres d'un Dieu de vérité, les Prêtres d'un Dieu de paix & de miséricorde, non contents de repaître de mensonge & d'impostures l'esprit d'un Peuple auquel ils doivent leur aisance & leur opulence; non contents de leurs querelles intestines, & de la haine implacable qu'ils portent au dehors à tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ou qui les ont offensés; ces Prêtres méchants & cruels se sont érigé des Tribunaux où ils jugent sans raison, sans pitié, sans miséricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte; & descendant de ces Tribunaux odieux, ils montent à l'Autel, où les mains ensanglantées du meurtre de leurs freres, ils osent offrir des sacrifices à l'Eternel.... Grand Dieu! si tu as des raisons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime.

CHA-



CHAPITRE IV.

Suite de mes Aventures.

J'Eus à peine fini ces réflexions que je regrimpai au plus vîte dans la cheminée, & j'entrai dans le grenier que j'avois découvert. Comme il étoit ſoir, je paſſai par une lucarne, je courus de toît en toît, & je ne m'arrètai que là où l'interruption de ces toîts m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne ſus que devenir : je n'oſois deſcendre dans aucune maiſon, de crainte d'être vendu. L'*Inquiſition* eſt ſi cruelle, que ſi elle venoit à ſavoir qu'un *Eſpagnol* eût oſé favoriſer l'évaſion d'un de ſes priſonniers, un tel homme ſeroit ſûr d'être brûlé vif pour prix de ſa charité. Cependant je franchis le pas, je me mis à deſcendre dans une de ces maiſons, réſolu d'aſſommer de mon ancre, que je tenois toujours, le premier qui s'oppoſeroit à mon évaſion.

Je fus à peine au ſecond étage, qu'une ſervante, qui faiſoit un lit dans une cham-

chambre, m'apperçut ſur l'eſcalier. A mon accoûtrement, qui étoit une robe de toile noire, à ma barbe longue, à mon viſage exténué, à mes yeux étincelants de crainte, de colere & de déſeſpoir, cette fille me prit pour le diable; elle pouſſa un cri épouvantable & tomba à la renverſe. Ce cri fit monter le Maître de la maiſon qui faillit de s'évanouir à ſon tour lorſqu'il me vit: mais je le raſſurai, je m'approchai de lui, & je le reconnus pour le Médecin François qui m'avoit guéri du coup de ſoleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à ſon tour me ſauta au cou, m'embraſſa & m'arroſa de ſes larmes. Etant deſcendus dans ſon cabinet, je lui contai généralement tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois quitté. Il me plaignit de tout ſon cœur; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avois eue de parler aux *Dominicains* avec auſſi peu de retenue que j'avois fait la veille de mon empriſonnement. Comment! me dit-il, un homme de votre âge a ignoré juſqu'aujourd'hui à quel danger l'on s'expoſe dans ce pays, lorſqu'on s'aviſe de blâmer la conduite & la façon de penſer des Eccléſiaſtiques?

Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis ces gens-là, non-ſeulement en *Eſpagne*, mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

Je ſavois, lui répondis-je, que les Eccléſiaſtiques ſont très-dangereux en ce pays; mais je ne les croyois pas tels que je les connois aujourd'hui : pour ailleurs ils ſont beaucoup moins à craindre : ils piaillent, ils tempètent, ils tourmentent les gens, mais ils ne les mettent point à la torture ; ils ne les brûlent pas.

S'ils ne les brûlent pas, ce n'eſt pas leur faute, reprit le Médecin : qu'on leur donne carte blanche, l'on verra beau jeu : qu'on leur permette demain d'établir l'*Inquiſition* par-tout où elle n'eſt pas, dans deux mois les bûchers ſeront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté & de la fureur n'en exiſte pas moins dans leur ame, quoiqu'il n'y paroiſſe pas : il ne leur manque qu'une entiere liberté, pour que ce germe ſe développe, pour qu'il prenne un accroiſſement ſubit & prodigieux, pour qu'il devienne capable d'embraſer tout l'Univers.

Non contents du mal que certains d'entr'eux ont fait ſur la terre, ils ont

craint que la Postérité Sacerdotale ne dégénérât ; ils lui ont transmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entr'autres un *Nicolas Eymeric* (*a*) a eu l'audace détestable d'avancer dans son *Directorium Inquisitorum*, que non-seulement les hommes privés, mais que les Princes & les Rois peuvent être jugés secrettement par l'*Inquisition*, sans être entendus, & ensuite être mis à mort par le fer ou par le poison. Un autre scélérat, nommé *Penna*, a orné ce Livre exécrable de Commentaires non moins horribles : & les éditions d'un tel Livre se sont multipliées à la face de l'*Europe* étonnée.

Votre *Dominicain* a vraisemblablement prétendu relever les fastes de la Prêtraille des premiers siecles, en étalant les prouesses de *S. Cyrille* ; mais

(*a*) Ce *Nicolas Eymeric* étoit un *Dominicain* natif de *Gironne*. Il fut Inquisiteur général sous le Pape *Innocent* VI ; puis Chapelain de *Gregoire* XI, & Juge des causes d'héréfies. Son *Directorium Inquisitorum* fut imprimé successivement à *Barcelonne*, à *Rome*, à *Venise*, &c. les Editions les plus complettes sont celles où se trouvent les Commentaires.

il a paſſé le plus beau de l'Hiſtoire. Je ne parle point des brouilleries du Pape *Victor* avec *S. Irénée* & autres pour la célébration de la Pâque (*a*) ; ni de celles du Pape *Etienne* avec *S. Cyprien* (*b*) ; ni de la mort de *Priſcillien* & de ſes *Sectateurs*, cauſée par des *Evêques Eſpagnols* (*c*) ; ni des violences de *Théophile* d'*Alexandrie*, de l'orgueil des Prêtres des *Gaules* (*d*), &c. cela nous meneroit trop loin : il me ſuffit de vous rapporter quelques paſſages qui pourront ſervir de *pendant* à ce que le bon *Pere* vous a débité.

„ L'an 305, dit *M. Fleuri* (*e*), il s'aſſembla onze ou douze Evêques à *Cirthe*, où ils ſe reprocherent des crimes énormes. La plûpart avoient livré les Ecritures aux Payens pour éviter la perſécution, pendant qu'un grand nombre de ſimples Fideles l'avoient ſoufferte conſtamment : d'autres les avoient eux-

(*a*) EUSEB. *Hiſt. Eccl. Lib. V. Cap.* 23. *& ſeqq.*
(*b*) Vie de *S. Cyprien* par LE CLERC, Biblioth. Univerſ. tome XII. p. 351. & ſuiv.
(*c*) SULP. SEVER. *Hiſt. Sac Lib.* II.
(*d*) ID. *Dialog.* I. *Cap.* XXI.
(*e*) *Hiſt. Eccl.*

mêmes jettées au feu. Un *Purpurius* de *Limate*, étant accusé d'avoir fait mourir les deux enfants de sa sœur, au lieu de s'excuser, dit hardiment: *Pour moi, j'ai tué & je tue ceux qui sont contre moi. Ne m'obligez pas d'en dire davantage; vous savez que je ne me soucie de personne.* Dès qu'il y eut des Empereurs Chrétiens, les plaisirs commencerent à s'introduire dans l'Eglise, & l'on ne voyoit parmi les Ecclésiastiques, qu'inimitiés & que divisions. Et parce que les Evèques étoient riches & considérés, on se servoit de toutes sortes de voies pour parvenir à l'Episcopat; & quand on y étoit parvenu, l'on prenoit une autorité tyrannique. Ces désordres augmenterent toujours, jusqu'à ce qu'ils vinssent au comble où on les a vus, comme le savant Archevèque Irlandois *Usserius* le montre par un grand nombre de passages d'Auteurs célebres, qui nous ont laissé des peintures affreuses de la corruption de leurs siecles.

„ Les Sectes des *Nestoriens* & *Eutychiens*, dit un Auteur (*a*), nées en par-

---

(*a*) Dissertations Historiques, &c. imprimées à *Amsterdam* en 1707. p. 8. 9. — Voyez, pour

tie de l'oisiveté & de la superstition, & en partie des haines particulieres, de l'envie & de la malignité des Ecclésiastiques, mirent la derniere main à l'intolérance en matiere de Religion. Il est vrai qu'elle étoit déja née (*a*), cette intolérance, mais elle n'avoit pas encore exercé sa tyrannie, avec toutes les cruautés dont elle a été accompagnée depuis le malheureux siecle, auquel on se divisa pour des opinions, *desquelles il auroit été aisé de convenir, si l'esprit du Christianisme avoit présidé dans les Assemblées des Ecclésiastiques.* Depuis ce tems-là on ne vit en *Orient* que proscriptions, que massacres, que fureurs. *Je passe sous silence*, dit un Evèque du Ve. Siecle, persécuté pour le *Nestorianisme*, *les chaînes*, *les cachots*, *les confiscations*, *les notes d'infamies*, *ces massacres dignes de compassion*, *dont l'énormité est telle*, *que ceux mêmes qui ont*

---

le Ve siecle, les passages d'ISIDORE DE DAMIETTE, cités dans les *Epit. Eccl. & Crit.* de M. LE CLERC. *pag.* 167. & *suiv.* 4. Edit.

(*a*) V. AMM. MARCELL. *Lib.* XXII. *Cap.* V. *pag.* 327. Edit. GRONOV.

le malheur d'en être les témoins, ont peine à les croire véritables (*a*). Cela alla toujours depuis en augmentant : l'Empereur *Justinien* ne voulut pas avoir moins de zele que les Prélats du V. & du VIe. siecle. *Il ne croyoit pas*, dit Procope (*b*), *commettre un homicide, quand ceux qu'il condamnoit à mort faisoient profession d'une autre Religion que la sienne.* L'Univers vit commettre dans ces malheureux siecles des cruautés effroyables. On soutenoit des sieges dans les Monasteres, on se battoit dans les Conciles, on entroit à main armée dans les Eglises (*c*), on traitoit avec la derniere cruauté tous ceux que l'on soupçonnoit de favoriser *des Opinions, qui souvent n'étoient entendues de personne, non pas même de ceux qui les défendoient avec le plus d'entêtement & d'opiniâtreté*".

Après le VIe. Siecle, les Evêques &

(*a*) ETERIUS, *Tyanorum Episcop. inter Opera Theodoret. Tom. V. pag.* 688 & 689.

(*b*) PROCOPE, *Anecd. Cap.* XIII.

(*c*) EUTICHII *Annales, pag.* 155.

tous les Eccléfiaftiques en général, devinrent encore pires que ceux qui les avoient précédés. L'ignorance, l'impofture, la fuperftition, le fanatifme, les perfécutions, les cruautés de toute efpece, augmenterent de fiecle en fiecle; & l'Enfer infecta l'Eglife de tant d'abominations (*a*), que les cheveux me dreffent d'horreur quand j'y penfe.

(*a*) *Voyez* les Mém. Annal. & autres Monum. de l'Hift. Eccl. Ils font remplis de faits qui confirment ce que le Médecin avance ici. *S. Bernard* même, tout Abbé qu'il étoit, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des Eccléfiaftiques de fon tems. *Curritur paffim ad facros ordines*, dit-il, *& reverenda ipfis quoque fpiritibus angelicis minifteria homines apprehendunt fine reverentia fine confideratione, in quibus peffima forte appareat intra parietes abominatio, fi, juxta Ezechielis prophetiam, parietem fodiamus, ut in domo Dei videamus horrendum. Si quidem poft fornicationes, poft adulteria, poft inceftus, ne ipfæ quidem, apud aliquos, ignominiæ paffiones, & turpitudinis opera defunt. Utinam non fierent, quæ ufque adeo non conveniunt. Utinam nec Apoftolum hoc fcribere*, (*Rom.* I. 28.) *nec nos dicere oporteret, ut nec dicentibus crederetur, quod humanum aliquando occupaverit animum tam abominanda cupido. Numquid non olim Civitates illæ fpurcitiæ hujus matres divino*

Le Médecin alloit continuer, mais je lui témoignai tant d'inquiétude qu'il prit le parti de ſe taire. Il ajouta ſeulement que j'euſſe à me tranquilliſer, qu'il ſe faiſoit fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraîchiſſement, il me raſa la barbe, il me coupa les cheveux en rond, & me fit une couronne de Prêtre; puis il me donna un habit & un manteau

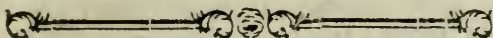
---

prædemnatæ judicio, & incendio ſunt deletæ! numquid non ipſam, utpote conſciam tantæ confuſionis tellurem abſumſit ignis, ſulphur, & ſpiritus procellarum? quis reædificavit Urbes flagitii? quis turpitudinis mœnia dilatavit? quis extendit propagines virulentas? væ! væ! Inimicus Hominum ſulphurei illius incendii reliquias infelices circumquaque diſperſit; execrabili illo cinere Eccleſiæ corpus aſperſit: & ipſorum quoque Miniſtrorum ejus nonnullos, ſanie fœtidiſſima, ſpurciſſimaque reſperſit. Ingrediuntur cum hac macula Templum Dei viventis, inhabitant cum hac macula Templum ſanctum Domini polluentes, judicium multiplex accepturi, quod & tam graviſſimas conſcientias gerunt & nihilominus ſe ingeruns in Sanctuarium Dei. Sermo ad Cler. de Contemt. Mundi, ſive de Perſ. ſuſtinenda. *Cap.* XXXIX.

noirs; ſa domeſtique me fit un petit colet ; & il me dit que c'étoit dans cet équipage qu'il vouloit que je partiſſe le lendemain matin à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante *Piaſtres*, & me pria de lui écrire lorſque je ſerois en lieu de ſûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avoit pour moi, nous nous dîmes *Adieu*, & je partis.





CHAPITRE V.

Suite de mes Aventures.

ETANT sorti de la Ville, je rencontrai un Muletier qui avoit amené deux Officiers d'*Antiquera* à *Grenade*. Je fis marché avec cet homme, je montai sur une de ses mules, & en quatre jours il me transporta à *Cadix*.

Au moment que j'entrai dans cette ville, j'appris qu'il y avoit un vaisseau qui alloit mettre à la voile pour *Londres*. A cette nouvelle je cherchai le Capitaine, & je reconnus le galant homme qui m'avoit sauvé la vie après mon naufrage, & qui m'avoit si généreusement traité à *Gibraltar*. Je n'eus point le loisir de lui faire grand compliment, je lui dis seulement que puisqu'il avoit eu la bonté de me sauver la vie une fois, il falloit qu'il me la sauvât une seconde; en un mot, que l'*Inquisition* étoit à ma poursuite. Cet honnête homme ne perdit point de tems à me demander quel étoit le sujet de

mon démêlé avec l'*Inquisition*, il chercha les moyens de me déguiser, il me fit passer à son bord, deux heures après il leva l'ancre, & partit.

Lorsque nous fûmes en pleine mer, je contai à mon Libérateur ce qui m'étoit arrivé à *Grenade* : ce récit le toucha, mais ce que j'avois vu dans le souterrain lui fit dresser les cheveux.

Lorsque j'eus fini ce récit, je lui dis que mon premier dessein étoit de me retirer en *France*; mais que mes dernieres aventures m'avoit fait concevoir une telle aversion pour les pays où le *Catholicisme* étoit la Religion dominante, que j'avois juré de n'y remettre jamais le pied.

Le Capitaine approuva ma résolution, & me demanda en même tems dans quel pays j'avois dessein de me fixer dorénavant ? Dans votre pays, lui répondis-je : dans ce pays opulent & heureux, où l'on dit que la liberté regne autant qu'il est possible qu'elle regne parmi une Nation policée; dans ce pays où tout particulier possede paisiblement ce qu'il a ; où un homme raisonnable peut dire ce qu'il pense ; où un chacun peut aller au ciel par le chemin qu'il lui plaît.

L'opulence & la liberté ne ſont point ſi grandes dans mon pays que vous le croyez, reprit le Capitaine. Une Nation qui a plus de douze cent millions d'écus de dette (*a*); qui ſe plaint ſans ceſſe que ſes reſſources ſont épuiſées; à qui l'étendue de ſes domaines coûte des ſommes immenſes, en la dépeuplant tous les jours; chez qui les Artiſans s'attroupent trois ou quatre fois l'an, en criant, *du travail*, *ou du pain*! une telle Nation n'eſt point riche.

Une Nation qui s'écraſe elle-même par ſes propres forces; que des diviſions inteſtines déchirent continuellement; chez qui les ſuffrages des citoyens ſont à l'enchere; chez qui l'on ne voit que des Edits de réforme ou d'amélioriſſement, & tout aller de mal en pis; une telle Nation n'eſt point heureuſe.

Une Nation chez qui une vérité très-indifférente dans un tems, devient dans un autre la cauſe de mille procédés tyranniques contre ſon Auteur, celle de la perte de ſes biens, de ſa liberté, de

(*a*) C'eſt-à-dire plus de 150 millions *Livres ſterlings*.

ſa vie même ; chez qui les événements ordinaires, & qui ne dépendent point de nous, ſont punis de mort, &c. une telle Nation n'eſt point libre.

L'opulence, la liberté, le bonheur de ma chere Nation, ne ſont donc que des êtres chimériques, dont mes compatriotes ſe glorifient à tort. Cette liberté ſur-tout qu'ils font ſonner ſi haut, n'eſt qu'une eſpece d'ivreſſe frénétique qui les agite & les tourmente ; n'eſt qu'un vain fantôme dont la tyrannie eſt aux yeux d'un homme qui penſe, ſouvent plus réelle & plus dure que celle du Deſpote le plus abſolu.

Quant à la Liberté de conſcience que vous prétendez régner dans ma Patrie, je vous dirai qu'il en eſt là comme ailleurs. La *Religion Dominante y domine* ; c'eſt tout dire. Quant aux autres, indépendamment des petites vexations, & du mépris que l'on y eſſuie de la part de ceux qui ſont à la tête du Parti le plus fort, ceux qui en font profeſſion ſont comme dans tous les pays : leurs Prêtres ou leurs Miniſtres ſont vains, hypocrites, tracaſſiers, turbulents, opiniâtres, abſolus & vindicatifs : l'ignorance & l'impoſture y tracent le ſentier que la multitude doit

tenir, les préjugés la guident & l'autorité l'entraîne. En un mot, quant à ce qui regarde la Religion, l'homme eſt chez nous, comme par-tout ailleurs, le plus ſot, ou le plus furieux de tous les animaux; ou ſi vous l'aimez mieux, il eſt le jouet des paſſions de ceux qui le guident. Bridé par la ſuperſtition (*a*), épouvanté de l'avenir (*b*), il rampe en tremblant aux pieds de ceux qui le ſauvent ou le damnent à leur gré : c'eſt un dogue enchaîné qui ſe laiſſe battre ou flatter par ſon maître, & qui ne connoît ſa force & ſon courage que pour s'élancer avec furie ſur ceux contre leſquels il eſt lâché (*c*).

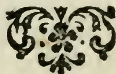
(*a*) *Nulla res multitudinem efficaciùs regit quàm ſuperſtitio.* TIT. LIV. de *Numa*, Lib. I.

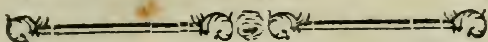
(*b*) *Faciunt animos humiles formidine Divûm,*
Depreſſoſque premunt ad terram . . . . . .
LUCRET. de Rer. Nat.

(*c*) Tel eſt l'art de régir les crédules humains,
Qui fermes dans le pli que leur donnent nos mains
Aveugles inſtruments de celui qui les guide,
Avec un eſprit foible ont un cœur intrépide;
Qu'au nom de la Patrie on rend ſéditieux;
Qu'on mene au ſacrilege avec le nom des Dieux.

Jugez par cette esquisse, continua le Capitaine, si ma chere Nation a lieu de se glorifier de ses avantages & de ses prérogatives, & de mépriser souverainement tous ceux que le hazard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant si vous vous déterminez à vous fixer à *Londres*, ou dans quelque autre ville d'*Angleterre*, vous pouvez compter sur tous les services qui dépendront de moi.

Je remerciai le Capitaine, & lui dis qu'il falloit bien que je me fixasse quelque part; que puisque ma destinée étoit de vivre parmi les hommes, & qu'ils étoient par-tout plus ou moins foibles, sots & méchants, je devois bien me résoudre à les supporter tels qu'ils étoient: mais que j'aimerois mieux mourir que de demeurer dans un pays où l'on faisoit des *Auto-da-Fé*.





CHAPITRE VI.

Suite de mes aventures.

LORSQUE nous fûmes arrivés à *Londres*, le Capitaine *Anglois* me força d'accepter quelques *guinées*, & me réitéra ſes offres de ſervice : je le remerciai mille fois de ſa généroſité, & nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier ſoin fut de donner de mes nouvelles au Médecin : mais comme je craignois que ma lettre ne fût interceptée, je n'oſai y faire mention de la tendre & ſincere reconnoiſſance dont j'étois pénétré à ſon égard. Je lui écrivis comme un parent qui ſeroit charmé d'apprendre de ſes nouvelles, & rien de plus : il lui ſuffiſoit de ſavoir que j'étois en lieu de ſûreté ; il n'avoit pas beſoin que je lui exprimaſſe les ſentiments de mon cœur, après le ſervice qu'il m'avoit rendu ; il me connoiſſoit aſſez pour en juger.

Il me tarda longtems d'apprendre ſi ma lettre étoit arrivée à bon port ; &

encore plus de ſavoir ſi la générosité de mon Ami ne lui avoit point été funeſte. Enfin je reçus de ſes nouvelles. Il m'exprimoit la joie extrême qu'il reſſentoit de me voir hors des mains de mes ennemis. Il m'apprenoit que l'on avoit fait des recherches extraordinaires après moi ; que l'on avoit viſité toutes les maiſons du voiſinage de l'*Inquiſition* ; que l'on avoit fait faire ſerment à tous les habitants de ces maiſons, pour tirer d'eux quelque connoiſſance de mon évaſion ; que ſa ſervante & lui avoient été du nombre, & qu'ils avoient juré l'un & l'autre qu'ils ne ſavoient ce qu'on leur vouloit dire. Enfin, il ajoutoit que le ſurlendemain de mon départ, l'on avoit brûlé la malheureuſe créature que j'avois vu ſi cruellement tourmenter dans le ſouterrain, ainſi que vingt-deux autres perſonnes de tout ſexe, de tout âge, de toute condition, ſans compter ceux qui furent fouettés & condamnés à une priſon perpétuelle, ou aux galeres pour toute leur vie.

Quoique le Capitaine m'eût promis de me rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui, ſi je me déterminois à demeurer à *Londres*, je ne ſus d'abord ſi je devois me fixer dans cette ville

ou ailleurs : tantôt je voulois aller demeurer à la campagne , tantôt dans quelque bourgade du Nord de l'*Angleterre* , & par-tout je trouvois les mêmes difficultés pour subsister : j'avois l'ame trop haute pour me résoudre à chercher une condition ; & je ne possédois aucun talent, je ne savois aucun métier.

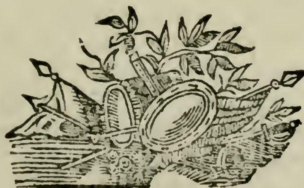
Cela seul auroit fait le malheur de ma vie. Mais le souvenir de mes aventures passées, mes réflexions continuelles sur la vie humaine , mettoient le comble à mes maux „ Est-il possible, m'écriois-je quelquefois, que je sois né homme ; que je sois né pour être aussi malheureux que je le suis ? J'ai passé ma jeunesse aux études ; & malgré toutes les peines que j'ai prises , malgré le fouet qu'on me donnoit régulièrement toutes les semaines , je suis sorti du college aussi sot que j'y étois entré. Je m'étois mis dans la tête que les ignorants ont toujours tort , & je crus que les savants avoient toujours raison : mon *Compere* étoit de ces derniers ; je suivis ses conseils , sa personne ; je menai avec lui une vie errante & infortunée , jusqu'à ce qu'après avoir vu sa philosophie échouer dans

les déferts de la grande *Tartarie*, je vins faire naufrage avec lui & mes autres compagnons fur les côtes de l'*Efpagne Occidentale.*

Ayant eu le bonheur d'échapper de ce naufrage, je crus que le deftin, las de me pourfuivre, alloit mettre fin à mes maux : je pris le parti de me retirer dans ma patrie, d'y aller vivre & mourir dans la Religion de mes peres Mais j'éprouvai en route que les Miniftres de cette Religion font dans certains endroits des tyrans exécrables ; un honnête homme m'apprit enfuite qu'ils étoient ailleurs des impofteurs odieux, & toujours prêts à devenir tels que ceux que j'ai vu tourmenter fi cruellement les innocents ; il m'apprit enfin que le pays que je croyois être le plus heureux pays de la terre, ne valoit pas mieux que les autres...... O mon *Compere*, mon *Compere*, vous aviez bien raifon de dire que les fociétés civilifées étoient le réceptacle de toutes les erreurs, de tous les vices & de tous les maux : c'eft bien dommage que vous en ayez conclu qu'il en étoit tout autrement chez les fauvages! "

Cependant comme il falloit que je vécuffe dans cet état de fociété, quel-

que dépravé qu'il fût; je résolus de chercher les moyens d'y vivre le moins malheureux qu'il me seroit possible; & comme je demeurois dans une chambre voisine de celle d'un *Vieillard François*, vivant isolé, paisible, dont l'occupation journaliere étoit de copier de la musique, & pour lequel j'avois conçu beaucoup d'estime, quoique je ne lui eusse parlé que deux ou trois fois, je fus un jour trouver cet homme, je lui contai mes aventures, je lui exposai mes chagrins, mes soucis, & il me tint le discours suivant.



CHA-



CHAPITRE VII.

Discours du Vieillard François.

Mon Ami, je n'ai point tant voyagé que vous, & les malheurs que j'ai essuyés dans le printems de ma vie ne sont pas moins nombreux ni moins cruels que les vôtres. Mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'hui aussi tranquille, aussi heureux que l'homme puisse être. J'ai appris par eux que l'on n'étoit malheureux dans la Société qu'autant qu'on tenoit à elle par son état, par sa condition & par ses opinions

Je ne suis point né assez riche pour tenir à cette société par mon rang, par les charges & emplois. Je suis le fils d'un simple artisan, qui me fit étudier, croyant faire de moi, ou un Prêtre, ou un Médecin, ou un Avocat. Mais lorsque je fus en âge de discerner la nature de ces états, je ne me trouvai point dans la disposition de les embrasser l'un ou l'autre, & je quittai les études. Alors je résolus d'apprendre le

métier de Bonnetier, & je me mis chez un maitre. Au bout de ſept ans d'apprentiſſage, & de patience de toute eſpece, je fis mon chef-d'œuvre; il fut trouvé que je ſavois faire paſſablement un bonnet, & j'étois digne d'être reçu maître Bonnetier, ſi j'avois le moyen de donner huit cent *francs* au corps de Métier.

Je n'avois point huit cent *francs*; mais je faiſois l'amour à une fille qui avoit préciſément cette ſomme: j'épouſai donc cette fille; je courus porter ſa dote aux Jurés du corps, & je me mis à faire des bonnets.

J'aurois vraiſemblablement gagné ma vie à ce métier; mais la capitation, la gabelle, l'induſtrie & mille autres Impôts dont on eſt accablé en France, emportoient un quart de mon gain; les procès du corps en abſorboient un autre quart; ma femme bûvoit la moitié du reſte; de ſorte que j'étois heureux ſi au bout de l'année je n'avois point été deux ou trois mois en priſon pour mes dettes, & ſi je n'avois point été réduit à jeûner autant de tems chez moi.

Au bout de trois ans, ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étois,

j'en trouvai une autre qui m'apporta trois cent écus comptant, & environ la même ſomme en prétention. Six mois après, cette prétention, que je ne pouvois avoir ſans procès, avoit abſorbé les trois cent écus, & je me trouvai auſſi miſérable qu'auparavant. Pour ſurcroît de malheurs, ma femme devint dévote, acariâtre, pigrieche ; & finit par s'enfuir avec le Prêtre qui la dirigeoit. Enfin, je tombai malade : comme je n'avois rien, l'on me tranſporta à l'hôpital, & l'on envoya mes enfants mendier. Je ſerois vraiſemblablement mort dans ce lieu de miſere & de déſolation, ſi un parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit où il y avoit un homme auquel on venoit de couper la jambe, un autre qui avoit une fievre pourprée, & un troiſieme qui étoit décédé la veille, ne m'en eût retiré.

Lorſque je fus guéri, mon parent qui n'étoit pas trop riche lui-même, me donna quelqu'argent, me promit de m'aider lorſqu'il pourroit, je repris mes enfants, & me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne parent. Comme il étoit Huguenot, il s'aviſa un jour de conduire un Miniſtre à une aſſem-

assemblée qui s'étoit faite dans un bois; le Curé le sut, le dénonça à la Prévôté, il fut pris avec le Ministre; celui-ci fut pendu, lui envoyé aux galeres. Quelque tems après un de mes enfants mourut; comme j'étois fort pauvre, le même Curé ne voulut point l'enterrer, sans être payé d'avance: je fis mon possible pour trouver de quoi payer le Prêtre du Seigneur, mais personne ne me voulut rien prêter: alors comme le cadavre de mon enfant, qui étoit mort depuis quatre jours, commençoit à puer, je pris le parti de l'enterrer moi-même. Cette affaire irrita l'homme d'Eglise: il me fit ajourner, décréter & emprisonner. Si bien que pour éviter les suites de sa colere, je forçai la prison, je me sauvai dans ce pays-ci, où je renonçai à tout ce qui pouvoit m'attacher à la société & faire mon malheur.

Présentement mes enfants sont devenus grands & travaillent pour eux: je n'ai ni maître ni valet; ni amis ni ennemis; je fais un métier qui n'est sujet à aucuns droits, à aucuns réglements; je ne crains ni les sergents, ni les huissiers, ni les piailleries des créanciers; je suis mon évêque, mon

curé, mon directeur : mon Dieu eſt le Dieu de toute la terre, mon cœur eſt ſon temple, & mon eſpoir après cette vie eſt celui d'un homme de bien.

Comme j'ai du travail de reſte, continua le *Vieillard*, je peux vous en fournir ; il ne vous faut point embarraſſer de ce que vous ne ſavez point la muſique, l'uſage fait tout: en moins d'un mois vous ſerez en état de gagner votre vie, ſi vous voulez vous y appliquer.

J'accepte la propoſition, répondis-je à cet homme ; j'embraſſe votre maniere de vivre & même votre façon de penſer ſur la Religion, à condition toutefois qu'elle ne s'éloigne point de ce qu'il plut à Dieu de nous révéler. Je me ſuis longtems écarté des voies du Chriſtianiſme, & je ne m'en ſuis pas trouvé mieux ; ſi j'ai eſſuyé des perſécutions de la part de ceux qui s'en diſent les Miniſtres, je ne m'en prendrai jamais à lui : en un mot je veux dorénavant vivre & mourir dans la profeſſion pure & ſincere de la Religion Chrétienne, mais ſans dépendre de qui que ce ſoit.

C'eſt donc dans l'indépendance, & dans ſa pureté, interrompit le *Vieil-*

lard, que vous voulez profeſſer le Chriſtianiſme? Sans doute. Mais cette profeſſion conſiſte dans la foi & dans les œuvres. Quant au premier point; ſi vous admettez la doctrine du *Péché originel*, la Divinité de Jéſus-Chriſt, la préſence réelle, la tranſubſtantiation, les prieres pour les morts, les Sacrements, les Cérémonies dans le culte, &c. vous ſerez *Catholique Romain* ou *Catholique Grec*.

Si vous rejettez une certaine partie de ces Dogmes, vous ſerez *Luthérien* ou *Calviniſte*, &c.

Si vous les rejettez tous, vous ſerez *Socinien*, ou tel autre Sectaire, qui ſe diſant Chrétien, fixe ſa croyance à certains points ſans rien croire des choſes ſuſdites.

Or être *Catholique Romain*, *Catholique Grec*, *Luthérien*, *Calviniſte*, *Socinien*, &c. n'eſt point être Chrétien indépendant; car les uns & les autres ſont aſſujettis à une certaine formule de Foi plus ou moins rigoureuſe.

D'un autre côté, ſi en rejettant ou adoptant ce qu'il vous plaira de la doctrine de tous ces gens-là, & en y ajoutant de vous-même ce que vous juge-

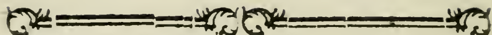
rez à propos, vous vous formez une croyance particuliere & différente de leurs formules, vous ferez alors un Chrétien d'une espece nouvelle, qui aura eu le don de voir plus clair que tous les autres. Mais je ne crois point que vous vous flattiez de posséder tant de lumieres.

Mon ami, dis-je au *Vieillard*, je m'apperçois que vous vous jouez de mon ignorance. Je vois clair comme le jour que ce que vous me débitez-là n'est qu'un tas de sophismes absurdes, par lesquels vous prétendez m'embarrasser. Vous avez parfaitement réussi, car je ne suis point en état de vous répondre : tout ce que j'ai à vous dire est, que je crois que la croyance en la *Révélation* est nécessaire pour être sauvé, ainsi que la pratique de tout ce qu'elle prescrit. Si je n'ai point présentement assez de lumieres, assez de forces pour me conformer exactement à ce dernier point, j'espere que Dieu m'en accordera suffisamment par la suite.

Je loue votre zele, reprit le *Vieillard*, j'aime à voir les gens dans la disposition de faire le bien, mais ce zele

n'eſt point auſſi éclairé que je le deſirerois, & ſi vous voulez revenir demain matin, je vous ferai part des raiſons qui m'ont décidé à prendre les ſentiments où je ſuis, & peut-être en ſerez-vous content. L'envie de recouvrer la tranquillité que j'avois perdue, l'eſpérance que ce que me diroit ce *Vieillard* pourroit y contribuer, me déterminerent à accepter ſa propoſition, & je lui promis bien de ne pas manquer d'entrer chez lui le lendemain de bonne heure.





CHAPITRE VIII.

Suite du Discours du Vieillard.

LE lendemain, je retournai chez mon voisin. Après avoir parlé quelque tems de choses indifférentes, il revint sur sa matiere dont il m'avoit parlé la veille, & me dit :

„ Je vous ai conté que les malheurs de ma vie m'avoient fait prendre la résolution de renoncer autant qu'il me seroit possible à tout ce qui pouvoit m'attacher à la Société, soit par état ou par opinion. Il me fut très-aisé de remplir le premier point : quant au second, j'y rencontrai de plus grandes difficultés. Il ne s'agissoit pas moins que d'acquérir assez de connoissances, assez de forces sur moi-même, pour me défaire de mes préjugés, sur-tout de ceux qui regardoient la Religion où j'ai été élevé.

„ Je commençai d'abord par examiner les points les plus épineux de cette Religion ; tels que la doctrine du *Péché originel*, de la *Présence réelle*, de la

Tranſubſtantiation, &c. je lus & relus la Bible entiere, ainſi que les plus fameux Auteurs qui traitent de ces matieres ; & je rejettai généralement tout ce qui s'appelle *Myſtere*, tout ce qui répugne à la droite raiſon & l'équité.

Voilà comme je raiſonnai ſur chacun de ces dogmes ". Alors le *Vieillard* les prit l'un après l'autre, expoſa les autorités ſur leſquelles on les appuie, & diſcuta ces autorités, avec la plus grande exactitude. Je ne rapporterai point toutes les hypotheſes, tous les raiſonnements qu'il fit : cela ſeroit trop long. D'ailleurs beaucoup de mes Lecteurs pourroient être effrayés de la hardieſſe de ſes ſentiments. Je le fus moi-même au point, que lorſqu'étant rentré dans ma chambre je me mis à y réfléchir, je ne ſus que penſer de ce *Vieillard*. Cet homme, dis-je en moi-même, m'a témoigné d'abord la meilleure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain : voilà qui eſt bien du côté du corps : mais il me paroît qu'il voudroit me plonger dans le trouble & l'embarras du côté de l'eſprit. Ce qu'il vient de me debiter n'eſt qu'un tas de paradoxes révoltants, qui certainement n'attireroient point de louanges à leur au-

teur, s'il s'avisoit de les répandre dans le public : & si c'est là sa vraie maniere de penser, il n'est rien moins qu'aussi tranquille dans son intérieur qu'il le paroît au dehors. Je me suis laissé aller, je ne sais par quelle foiblesse, aux illusions de la Philosophie du *Compere* ; & je ne sais combien de fois la voix de la Religion s'est fait entendre au fond de mon ame, & y porta les remords & l'effroi. Le *Compere* même, tout infatué qu'il étoit de ses principes, ne fut point exempt d'entendre cette voix : s'il vivoit encore, & qu'il voulût dire la vérité, il ne me démentiroit pas. Que l'on dise, si l'on veut, que *les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais ; que ce sont des tyrans qui nous font sentir leur pouvoir jusqu'à la mort*, il ne m'en semblera pas moins qu'il n'y a que la *Vérité* qui réclame ses droits avec autant de force & de constance, que je l'ai éprouvé. En un mot, j'ai senti que tout homme qui avoit une fois été Chrétien, ne pouvoit impunément cesser de l'être. Je veux donc le redevenir en dépit de tout; non pas toutefois de la maniere dont tels & tels le font, mais d'une maniere raisonnable, & telle qu'il plaira à Dieu de me

la montrer ; & quoi que le *Vieillard* me dise, je sais à quoi m'en tenir : l'expérience du passé est le bouclier dont je veux couvrir dorénavant ma foible raison des attaques de l'erreur. Il m'a promis de me montrer le moyen de gagner du pain : qu'il me tienne parole, & je ne lui demande pas autre chose.

Il me la tint effectivement, & je me mis à travailler avec lui. Je le laissai penser à sa fantaisie, & je pensai à la mienne. Mais cette nouvelle association ne dura guere. J'avois à peine été trois mois avec lui qu'il mourut. Heureusement pour moi que je savois mon métier, & que ses pratiques me demeurerent.

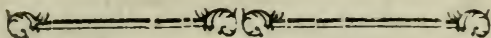
Il ne manquoit donc rien à mon bonheur. Je travaillois une partie de la journée, & je donnois le reste à la lecture, à la méditation ou aux réflexions. La promenade des champs étoit ordinairement destinée à ce dernier genre. Un jour que je me promenois le long de la *Tamise*, je me mis à repasser dans ma tête les différents événements de ma vie. Lorsque j'en fus au naufrage où j'avois perdu mes an-

ciens Amis, je ne pus m'empècher de m'attendrir ſur leur ſort : „ Mon cher *Compere!* m'écriai-je tout haut, vous n'avez jamais connu de vrai bonheur : hélas ! ſi vous viviez encore, & que je puiſſe vous faire du bien, je le ferois de tout mon cœur. Mais vous "....

J'en étois là lorſque j'entendis quelque bruit derriere moi. Je me retournai..... Ciel ! que vis-je !.... je vis le *Révérendiſſime Pere Jean* de *Domfront*, qui rioit de toutes ſes forces de m'entendre parler ſeul.



CHA-



CHAPITRE IX.

Récit des Aventures de Pere Jean *après le naufrage*, *&c.*

J'EUS à peine reconnu le *Révérend* que je me jettai à ſon cou, & je l'embraſſai plus de cent fois. — Quoi ! c'eſt vous, m'écriai-je : par quel bonheur .... ah ! mon cher *Pere Jean !* ſeroit-il poſſible ?... où eſt mon *Compere ?*... où eſt *Vitulos ?*... où eſt *Diego ?* — Ils ſont tous les trois ici, me répondit-il. Menez-moi au plus vîte où ils ſont, repris-je : quoi ! vous vivez encore ! ... ah mon cher *Pere Jean !* contez-moi, je vous prie, par quel hazard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me ſuis tiré que par une eſpece de miracle.

Tu ſauras, répondit *Pere Jean*, que lorſque le vaiſſeau fut en danger de ſe briſer, je montai deux futailles ſur le pont, je les bouchai bien, je coulai alentour quelques cordes à nœuds, je dis au *Compere* & à *Vitulos* que ſi nous venions à faire naufrage, de ſaiſir cha-

cun une de ces cordes avec moi, & de nous abandonner enſuite à tout ce qu'il plairoit à Dame Fortune faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avoit mis dans un état à n'entendre aucune raiſon; *Diego* étoit étendu ſur le plancher, ſans mouvement, ſans connoiſſance, & dans le même cas où tu le vis après le coup de tonnerre de *Senlis*. C'eſt pourquoi nous vous laiſſâmes-là l'un & l'autre; nous nous tînmes près de nos futailles, & lorſque le vaiſſeau ſe briſa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous ſoutenir ſur l'eau juſqu'au lendemain, que des pêcheurs de la côte nous recueillirent & nous menerent à terre.

Comme j'avois eu ſoin de ne pas oublier le reſte de notre argent, & que dans le trouble que la tempête occaſionnoit, j'avois eſcamoté au Capitaine une boite remplie de perles & de diamants; je regardai ce naufrage comme un bonheur pour nous. Je te regrettai pourtant, ainſi que l'ami *Diego*; mais je me conſolai en buvant quelques coups à votre intention. — Et le *Compere*, interrompis-je? Le *Compere*, pourſuivit *Pere Jean*, parut très-ſenſible à ta perte, ainſi qu'à celle de l'*Eſpagnol*: mais ma

trouvaille ne le toucha guere. Ce naufrage l'avoit mis d'une humeur insupportable : une aventure assez fâcheuse qui nous arriva peu de tems après, acheva de lui tourner la tête ; il devint d'une misanthropie aussi farouche que celle de *Timon* l'*Athénien* ; il accusa les hommes de méchanceté, le Ciel d'injustice, & finit par devenir *Manichéen*.... Quoi ! le *Compere* est devenu *Manichéen !* Oui, *Manichéen*, & très-*Manichéen*. Mais écoute le reste de notre histoire.

Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en *Espagne* & en *Portugal*, je formai le dessein de passer en *Angleterre*. Je communiquai ma résolution à mon *Neveu* & à *Vitulos* : le premier me dit de faire à ma fantaisie ; le second trouva que j'avais raison : là-dessus nous tirâmes droit à *Lisbonne*, où nous trouvâmes un vaisseau *Hollandois* qui nous transporta à *Londres*.

Lorsque nous fûmes arrivés en cette ville, j'essayai, ainsi que *Vitulos*, de faire entendre raison au *Compere* ; mais nous perdîmes nos peines : le *Compere* nout dit qu'il étoit Misanthrope & *Manichéen* ; qu'il vouloit demeurer tel, &

qu'il romproit avec nous, ſi nous lui parlions davantage ſur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, & occupé à faire un Livre où il prétend démontrer que les hommes, tant ſauvages que policés, ſont des ſots, des injuſtes, des enragés; & que le Diable a autant à dire que le bon Dieu dans le gouvernement de l'Univers. Quant à *Diego*, il eſt aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le trouvai par le plus grand hazard du monde. Comme je me promenois un jour à *Hyde-Parck*, je vis un tas de monde attroupé; je voulus ſavoir ce que c'étoit, j'approchai & j'apperçus au milieu de la foule le Seigneur *Diego* qui faiſoit un ſermon ſur le dernier Jugement. Il étoit dans un état à faire pitié: il étoit preſque nud, il avoit la barbe d'un pouce de long, les yeux enfoncés, & le viſage exténué de miſere. Cet état me toucha: je fendis la preſſe pour l'amener; il me reconnut, & ſe mit a faire des exclamations terribles & des grimaces ſi effroyables, que la plupart du monde qui l'écoutoit crut qu'il étoit poſſédé de plus de ſoixante-quinze mille diables. La foule qui étoit déja aſſez forte, s'accrut dans un inſtant ſi prodigieuſement, que

je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de là. Enfin je l'en retirai : je le fis monter dans le premier *Fiacre* que je trouvai, & je l'emmenai à notre logis. Lorsqu'il apperçut le *Compere* & *Vitulos*, ses exclamations redoublerent, & ne finirent que très-longtems après. Quand il fut un peu appaisé, je lui demandai par quel moyen il étoit échappé au naufrage ; il me dit que *S. Nicolas* & *S. Guillaume*, auxquels il s'étoit recommandé pendant la tempête l'avoient soutenu sur les eaux, jusqu'à ce qu'un vaisseau *Anglois* le recueillit & le conduisit à *Portsmouth* ; & que ces Saints lui avoient révélé en même tems que le monde devoit finir bientôt.

Voyant que je ne pouvois en tirer d'autres raisons, je le laissai tranquille, & je lui défendis de sortir jusqu'à ce qu'il fût habillé plus proprement. Lorsqu'il fut en état de paroître, je lui fis promettre de ne plus prêcher, & je le laissai aller par la ville ; & à ses visions près, il nous sert très-affectueusement, & fait assez bien les commissions dont on le charge.

Pere Jean finissoit de parler, lorsque nous arrivâmes à son logement. Le lec-

teur me dispensera de lui décrire la joie que je ressentis de revoir mon cher *Compere* & mes anciens camarades ; elle fut inexprimable, & celle de mon *Compere* ne fut pas moindre. — Ah ! mon cher *Jérôme !* s'écria-t-il, en me voyant, si tous les hommes te ressembloient... mais ! ... — il alloit continuer, mais les cris de joie & le tintamare de *Diego* l'en empêcherent : il se passa plus d'une demi heure avant que nous puissions nous faire entendre.

La scene de l'*Espagnol* étant finie, nous nous dîmes tout ce qu'on peut se dire en pareille occasion : après quoi je contai ce qui m'étoit arrivé depuis le naufrage.

Mon récit acheva d'irriter le *Compere* contre le genre humain. Il avoit cru jusqu'alors que tout ce qui existe étoit un composé de *bien* & de *mal* ; il se persuada pour le coup que *tout étoit mal* : *Vitulos* fut presque de son sentiment : *Diego* ne douta plus que la fin du monde n'approchât (*a*) : le *Révé-*

(*a*) Un Dévot plus raisonnable que l'*Espagnol*, auroit trouvé que le procédé des *Inquisiteurs* envers son Confrere *Jérôme*, étoit une

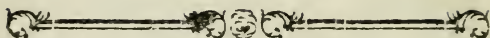
rendissime jura qu'il étriperoit autant de Moines qu'il en rencontreroit : pour moi, quelque ſujet que j'euſſe de me plaindre, je trouvai que le *Compere* & *Pere Jean* outroient les choſes. Je ne diſconvenois point qu'il y eût beaucoup de *mal* dans le monde, mais j'étois bien éloigné de croire que *tout fût mal*, & que le *mal* qui exiſte dans l'Univers procédât d'un mauvais Principe, égal au bon. A l'égard de *Pere Jean*, je lui dis que quand il étriperoit tous les *Moines* de la terre, la perſécution des *Gens d'Egliſe* n'en iroit pas moins ſon train ; que l'hiſtoire de tous les tems prouve que réſiſter à leurs violences eſt les irriter : que le plus court étoit d'éviter d'avoir quelque choſe à démêler avec eux. Mais tout ce que je pus dire là-deſſus fut inutile : l'*Oncle* & le *Neveu* perſiſterent dans leurs opinions.

---

action louable & ſainte ; mais il étoit parvenu à un tel point de folie, qu'il ne diſtinguoit plus les bonnes actions d'avec les mauvaiſes.



CHA-



CHAPITRE X.

Raiſonnement ſur l'opinion du Compere.

LE propre jour de ma réunion à mes anciens Amis, je quittai le logement que j'avois pris : mais je ne ceſſai point pour cela de copier de la muſique, pour gagner de quoi fournir ma part à la dépenſe du ménage : j'étois devenu trop ſcrupuleux pour me ſervir du produit de la boëte que ſa *Révérence* avoit eſcamoté au Capitaine Portugais avant le naufrage. Mais lorſqu'après toutes les informations poſſibles que je fis faire à *Lisbonne*, je fus certain que perſonne d'autre que nous n'étoit échappé de ce naufrage, j'uſai ſans ſcrupule de la bourſe commune, & je ne travaillai plus que pour m'amuſer.

Tous mes ſouhaits auroient été ſatisfaits, ſi j'euſſe vu mon cher *Compere* plus raiſonnable, ou du moins s'il eût renoncé à la manie qui le tenoit de divulguer ſon Manichéiſme & ſes autres ſentiments par le Livre auquel il

travailloit. Un jour que ſon eſprit bourru s'étoit un peu adouci, j'employai tous les raiſonnements dont j'étois capable, pour lui prouver que quand il y auroit cent fois plus de mal ſur la Terre, l'on ne pourroit en conclure que l'Univers ne fût ſouverainement gouverné par un Etre bon, ſage, & tout-puiſſant. J'ajoutai que ſon opinion à cet égard n'étoit fondée que ſur une prévention aveugle, & nourrie par ſon humeur atrabilaire. Qu'il devoit ſavoir par ſa propre expérience combien l'on devoit faire peu de fondement ſur ces opinions outrées, qui ne nous paroiſſent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés & nos paſſions, & juſqu'à ce que l'expérience & des connoiſſances ultérieures viennent à faire tomber le bandeau qui nous offuſquoit la vue. Enfin je le priai de ſe ſouvenir que puiſqu'il haïſſoit les Hommes pour leur méchanceté, il devoit éviter d'être méchant à ſon tour; & que c'étoit l'être en effet, que de répandre dans le public des opinions qui n'avoient aucun fondement ſolide & réel, & qui pouvoient entraîner après elles les plus grands maux.

Le *Compere*, peu accoutumé à m'entendre raiſonner de la ſorte, me demanda depuis quand je m'ingérois de faire le raiſonneur ? Depuis, lui répondis-je, que je me ſuis apperçu que dix ans de vos leçons ne m'avoient rendu, ni plus ſavant, ni plus heureux ; depuis que j'ai vu qu'un homme qui a aſſez de lumieres, aſſez de pouvoir ſur ſoi-même, pour ſecouer le joug des préjugés de l'enfance, & aſſez de prudence pour ne pas ſe laiſſer éblouir par les ſophiſmes des Philoſophes du ſiecle, n'a de maximes à ſuivre que celles qu'approuve le ſens commun, n'a de route à tenir que celle que lui preſcrivent l'amour propre, la juſtice & la modération. Laiſſons le monde tel qu'il eſt, & les hommes tels qu'ils ſont : n'ouvrons les yeux que pour voir ſi nos opinions nous ſont utiles, raiſonnables, & demeurons-en là. Le vrai bonheur ne conſiſte point dans les ſpéculations creuſes qui ne ſervent qu'à nourrir notre inquiétude, & nous tourmenter : le vrai bonheur conſiſte à être à ſoi, & non à des idées ; à être ſon propre maître, & non l'eſclave de ſoi-même.

Je ſais auſſi bien que vous, que les hommes ſont généralement méchants. Je n'ignore pas non plus que le monde eſt rempli de maux. Mon expérience en eſt garant. Mais dois-je pour cela haïr opiniâtrément tous les hommes ? Non : la haine eſt un ſerpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un Principe mal-faiſant ſe plait à troubler l'ordre établi dans l'Univers ? Non : cette opinion ne feroit que troubler mon repos, qu'accroître mes maux, & les choſes n'en iroient pas moins leur train.

Bornons-nous donc à avoir de l'averſion pour les méchants, & non de la haine ; & prenons garde en même tems de confondre les bons avec eux. Ayons en horreur les perſécuteurs & les tyrans, mais ne les haïſſons pas. L'horreur & l'averſion ſont en ce cas des ſentiments naturels & raiſonnables ; & la haine eſt toujours une paſſion aveugle & outrée, qui nous mine & nous dévore, tandis que ceux qui en ſont les objets ſe moquent de nous. Plaignons les ſuperſtitieux & les ignorants, mais ne les mépriſons pas. Le mépris eſt fait pour l'erreur & le ridicule : un

ſentiment plus humain doit être réſervé pour ceux qui en ſont atteints (*a*).

Bornons-nous encore à ſavoir que le *mal* exiſte; & n'étendons point nos regards plus loin : ſon origine eſt environnée de ténebres impénétrables à la raiſon humaine. Il y a de la témérité, ou pour mieux dire de la folie, à prétendre en ſavoir plus que les autres ſur ce point, & ſur-tout à penſer comme vous faites. Que diriez-vous ſi, après avoir publié vos opinions, vous veniez à vous appercevoir que vous vous êtes trompé ſur cet article, comme ſur celui de la perfection des Sauvages? Ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité? vous feriez plus, vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette eſpece à celles dont les hommes ſont infectés.

Par la ventrebleu, dit *Pere Jean*, l'Ami *Jérôme* vient de raiſonner com-

---

(*a*) *Recta volens animus, ſapiens, & amator honeſti,*
Quoſdam, odio dignos judicat eſſe ſuo :
Nec tamen hos toto depellit fœdere, gnarus
Naturam Errantum dividere à vitiis.

BILLIUS, Anth. Sac.

me la Raiſon même. La vie eſt trop courte & trop précieuſe pour la paſſer dans la haine & l'amertume, dans des déclamations & des jérémiades continuelles ſur la méchanceté des hommes, & ſur les maux dont l'univers eſt rempli. Pour moi je me moque de tous ceux qui ne méritent pas mon eſtime, & rien de plus. Il eſt vrai que j'ai juré d'étriper tous les *moines* qui me tomberont dorénavant entre les mains, mais c'eſt de la façon qu'on extermine ces reptiles dangereux, dont le ſouffle empoiſonne l'air, & dont la piquûre tue l'homme. D'ailleurs, je borne mon étude & mes recherches aux ſeuls plaiſirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le ſouvenir de deux ans de diette, & d'un ſiecle de mélancolie: un bon repas, un bon lit & un tendron de quinze ans m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde, il y a auſſi quelque bien; & que la moindre doſe de celui-ci défraie au centuple de celui-là. En un mot, je me moque de tout ce que qui s'appelle ſcience. Savoir jouir eſt tout ce que je fais. C'eſt bien aſſez. Deux ans d'expérience devroient deſſiller les yeux à un galant homme, ſur

l'article des opinions qui ne ſont fondées que ſur des conjectures.

Mon *Neveu* a donc tort de prendre pour des réalités toutes les idées qui lui paſſent par la tête. Nos facultés intellectuelles ſont bornées ainſi que nos facultés corporelles : l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir ſur cet article. Nos yeux ſont faits pour diſtinguer certains objets, pour voir à une certaine diſtance, & rien de plus, rien au-delà. Pourquoi ? parce qu'il n'étoit point néceſſaire que nous viſſions plus loin. Il en eſt de même de nos autres ſens.

Un Homme peut porter un fardeau, peut ſoutenir la fatigue, peut courir, ſauter, voltiger, mieux qu'un autre ; il peut exceller par-deſſus tous les autres dans un Art ; mais ſa force, ſon adreſſe, ſont bornées fort près du point où ſa ſupériorité le diſtingue des autres : & s'il a pour quatre ſous de bon ſens, il ſera le premier à s'appercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les ſeuls raiſonneurs prétendent-ils outre-paſſer les bornes de l'intelligence humaine ? Sont-ils les ſeuls qui ignorent quelle eſt leur condition ? Ne ſavent-

ſavent-ils pas que les idées que nous nous formons des choſes, purement abſtraites à notre égard, ſont trop imparfaites pour ſervir de fondemens à la découverte de l'origine & de la nature de ces choſes ?

Lorſque je vois un Sauteur de la Foire, ſauter par-deſſus une pique de douze pieds, plantée au milieu d'un théatre, je dis qu'un tel ſaut eſt l'action la plus hardie, la plus adroite, de tous les Sauteurs de la terre : mais lorſque je compare la diſtance qu'il y a entre la pointe de cette pique & le Soleil, ce Sauteur n'eſt plus à mes yeux qu'un vermiſſeau rampant ſur un tas de boue.

Lorſque j'entends un Orateur renommé débiter d'un ton emphatique quelques diſcours ſur l'origine du *mal*, je dis qu'il eſt un habile homme; qu'il ſait ſe concilier l'attention de ſes auditeurs, leur plaire, les perſuader même : mais lorſque je compare la matiere qu'il traite à l'imperfection du petit nombre d'idées qu'il a de cette matiere, à l'impoſſibilité d'en acquérir davantage, je regarde cet Orateur comme une grenouille qui croaſſe dans un marais fangeux.

Le nombre des vérités dont l'intelligence eſt à notre portée, eſt extrêmement petit, & ces vérités ſont extrêmement ſimples; mais elles nous ſuffiſent. Celles qui ſont au-deſſus de notre conception ne ſont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer ſont des fous ou des impoſteurs, qui éblouiſſent la multitude par un tas de ſophiſmes abſurdes; & les idiots qui les écoutent, reſſemblent, comme dit *Horace*, à une troupe de voyageurs que la nuit a ſurpris en paſſant dans une forêt: ils marchent ſur la foi d'un guide qui les égare, l'un à droite, l'autre à gauche; ils prennent tous diverſes routes, chacun croit ſuivre la bonne; & plus il le croit, plus il s'écarte: quoique tous leurs égarements ſoient différents, ils n'ont pourtant tous qu'une même cauſe, c'eſt que leur guide les a trompés, & que la nuit les empêche de ſe redreſſer (*a*)".

(*a*) ..... *Velut ſylvis, ubi paſſim*
Palantes error certo de tramite pellit,
Ille ſiniſtroſum, hic dextroſum abit: unus utrique
Error, ſed variis illudit partibus .....
Lib. II. Sat. III.

CHA-



CHAPITRE XI.

Raisonnement de Vitulos *sur ce qui a été dit dans le Chapitre précédent.*

LORSQUE *Pere Jean* eut fini de parler, *Vitulos* reprit la parole, & dit que nous avions raison l'un & l'autre, & que le *Compere* avoit tort, surtout à l'égard de son *Manichéisme.* Quand même, lui dit-il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme aussi funeste seroit fondé, s'il vous restoit l'ombre du sens commun & de la prudence, vous devriez le cacher plutôt que de le divulguer. Le monde est tellement constitué, qu'il est des vérités très-peu importantes en elles-mêmes, dont l'exposition seroit mille fois plus nuisible au genre humain, que l'erreur où il est à leur égard : à plus forte raison une vérité de cette espece, si c'en étoit une, devroit être ensevelie pour jamais dans les ténebres les plus épaisses. L'erreur & la superstition ont engendré des désordres, des fureurs, & des cruautés inouies ; il est des circonstances où la

vérité en engendreroit de même, ſi elle ſe préſentoit où elle n'a que faire.

Il y a mille & mille perſonnes ſages qui s'apperçoivent des erreurs dont le peuple eſt imbu, ſur-tout à l'égard de la Religion ; mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le déſabuſer, à moins qu'il ne ſoit ſuffiſamment préparé à voir le jour, & que cette vue ne puiſſe donner lieu à aucun accident funeſte. Ce n'eſt pas que la vérité entraîne naturellement après elle aucune ſuite dangereuſe : les maux qui réſultent de ſon expoſition ne viennent que de la nature des ſujets auxquels elle eſt expoſée (*a*).

(*a*) Quand la vérité ſe préſente à l'homme, ſon eſclair l'eſtonne, ſon eſclat l'atterre : ce n'eſt point de ſa faute, car elle eſt très-belle, très-aimable, & très-convenable à l'homme, & peut-on d'elle dire encore mieux que de la vertu & ſageſſe, que ſi elle ſe pouvoit bien voir, elle raviroit & embraſeroit tout le monde en ſon amour. Mais c'eſt la foibleſſe de l'homme qui ne peut recevoir & porter une telle ſplendeur, voire elle l'offenſe. Et celui qui la lui préſente eſt ſouvent tenu pour ennemi, *veritas odium parit.* C'eſt acte d'hoſtilité, que de lui montrer ce qu'il aime & cherche tant. L'homme eſt fort à deſirer, & foible à recevoir. CHARRON, *de la Sageſſe, Liv.* I. *Chap.* IV.

Il y a des circonſtances où il eſt très-dangereux de ſe ſervir d'une choſe, quoiqu'excellente en elle-même. Le vin eſt de ſa nature bienfaiſant : il ranime les forces, & réjouit le cœur de *Pierre*, tandis qu'il enivre *Jean* & le rend furieux. D'où viennent des effets ſi différents ? Des différentes conſtitutions de *Pierre* & de *Jean*, & non de la nature du vin. La nature du vin eſt d'animer & d'échauffer : il eſt de la nature de *Jean* d'entrer en furie, lorſqu'il eſt échauffé. Voilà tout le myſtere. Un homme de bon ſens qui connoitroit le tempérament de *Jean*, ſe garderoit bien de lui donner à boire autre choſe que de l'eau.

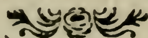
Non-ſeulement l'amour de l'ordre doit nous faire abſtenir de débiter des vérités dangereuſes à la multitude, mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter auſſi à être très-réſervés ſur cet article. Nous le ſavons par expérience. Lorſque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnoie en *Ruſſie*, nous dîmes aux Juges commis pour nous examiner, que *nous n'avions fait que ſuivre en cela le Droit naturel.* Et il eſt certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pou-

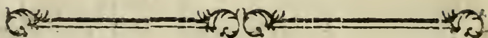
voir de donner telle forme, tel poids, que l'on juge à propos à un morceau d'or ou d'argent, & de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs ce qui eſt naturel eſt impreſcriptible. Mais les gens à qui nous avions affaire ne penſoient point de même ſur ce point. „ Le Droit poſitif, ſelon eux, a dans certains cas anéanti le Droit naturel: les Souverains ſe ſont arrogé celui de battre monnoie, & tous ceux qui y portent atteinte doivent être punis “. Nous devions donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute, & rien de plus. L'on eſt aſſez indulgent dans ce pays-là: l'on ſe ſeroit contenté de nous appliquer quelques coups de bâton ſur la plante des pieds, & l'on ne nous auroit point envoyé piocher dans les mines de la *Sibérie*, d'où l'on ne ſort pas toujours auſſi facilement que nous avons fait.

Enfin, pour revenir au ſujet dont il eſt queſtion, s'il eſt de la prudence de taire quelquefois certaines vérités, il le ſera toujours de ne point répandre une opinion auſſi abſurde, auſſi dangereuſe que celle dont le *Compere* eſt actuellement infatué. Il feroit bien à l'avenir

de penſer pour lui, & de ſe taire, & nous ne ferions point mal d'en faire autant.

Voilà ce qui s'appelle raiſonner, dit *Pere Jean.* Pour moi je laiſſe dorénavant les hommes dans leurs opinions, bonnes ou mauvaiſes : qu'ils ſe trompent ou qu'ils ne ſe trompent pas, c'eſt leur affaire, & non la mienne. Quand je me rappelle les différents événements de notre vie, je vois que la moitié des perſécutions que nous avons eſſuyées vinrent autant d'avoir parlé contre les opinions reçues, que d'avoir agi contre les loix que les hommes ont établies. Mais l'on ne devient aviſé que par l'expérience. J'avoue que les hommes ſont injuſtes & méchants ; mais la Société eſt tellement conſtituée, qu'ils doivent être tels. Il eſt vrai que l'Univers eſt un compoſé de bien & de mal, mais un homme de bon ſens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti poſſible de la vie, que de s'embarraſſer de ce qui ne le regarde pas. Çà, buvons un coup.





CHAPITRE XII.

Continuation du même sujet.

NOus crûmes d'abord que le *Compere* alloit répondre en détail à tout ce que nous venions de lui débiter : mais il se contenta de nous dire que nous étions des ignorants, & qu'il persisteroit dans ses opinions, jusqu'à ce qu'on lui eût démontré le contraire par des raisons incontestables, & non par un tas de lieux communs qui ne convenoient que dans la bouche des pédants, & non à des gens qui faisoient profession d'être Philosophes.

J'aimois mon *Compere*, mais son propos me piqua : je ne pus m'empêcher de repliquer qu'il n'y avoit point tant de pédantisme qu'il se l'imaginoit, dans ce qu'on venoit de lui dire : que je lui accordois très-volontiers que les hommes en général étoient des méchants, des scélérats ; mais que je n'avouerois jamais que l'Univers fût mal gouverné.

Il est vrai, continuai-je, que les

efforts que j'ai faits jusqu'aujourd'hui pour accorder l'existence du *Mal* avec la Toute-puissance, la sagesse & la bonté de l'Etre qui gouverne l'Univers, ont été vains ; mais cela dépendit de mon peu de lumieres, ou plutôt de ce que je m'y suis mal pris, car les plus importantes découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus savants....

Je te défierai bien de faire celle-ci, interrompit le *Compere*. Cela se peut, repris-je.... mais il me vient une idée.... si mon cher *Compere* vouloit me donner 24 heures pour penser là-dessus, je lui démontrerois peut-être que son défi n'est point si fondé qu'il le croit.

Le *Compere* m'accorda par pitié les 24 heures que je lui demandois, & personne au monde ne fut plus étonné que *Pere Jean* & *Vitulos*, lorsqu'ils virent accepter ce défi.





CHAPITRE XIII.

Continuation du même ſujet.

J'EMPLOYAI ces 24 heures à éclaircir l'idée qui m'étoit venue ſur le ſujet de notre diſpute ; & lorſque le moment de la conférence fut arrivé, je parlai en ces termes :

Il me ſemble, mes chers Amis, que ſi l'on venoit à bout de définir la nature de la liberté de Dieu, ainſi que la nature de la liberté de l'homme, l'on pourroit rendre raiſon de l'origine du mal qui exiſte dans l'univers tant dans le phyſique que dans le moral.

C'eſt ce que je vais eſſayer de faire.

La *Liberté* de Dieu ne peut conſiſter dans ce que les Théologiens appellent *Indifférence* de *contradiction*, c'eſt-à-dire dans le *pouvoir d'agir* ou *de ne pas agir :* une telle *liberté* ſuppoſeroit en Dieu, ou de l'ignorance, ou de l'irréſolution, ou le pouvoir de choiſir deux moyens différents dans l'exécution d'une choſe, ou celui de ſe déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux cho-

ſes oppoſées. La *liberté* de Dieu conſiſte donc en ce qu'il *fait ce qu'il lui plait* ; or il n'y a jamais dans ce qu'il fait, que le *meilleur qui lui plait.*

Que l'on ne diſe pas que ſi Dieu ſe détermine néceſſairement, il n'eſt pas libre ; car je demanderois ſi un être infiniment puiſſant n'eſt pas infiniment indépendant. Que l'on ne diſe pas non plus qu'un être infiniment puiſſant a la *liberté* de choiſir pluſieurs moyens dans l'exercice de ſa puiſſance, ou de faire une choſe, ou de ne la faire pas ; car je repliquerois qu'un être infiniment bon, infiniment ſage, ſe détermine néceſſairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire ; & que lorſqu'une choſe n'exiſte point, il ſe détermine néceſſairement à produire cette choſe, s'il eſt meilleur qu'elle exiſte ; ou à la laiſſer dans le néant, s'il eſt meilleur qu'elle n'exiſte pas.

Pourſuivons.

Lorſque l'univers étoit encore dans le néant, l'univers n'avoit rien en ſoi qui déterminât Dieu d'une maniere abſolue à lui donner l'exiſtence. Il faut donc conſidérer le *pouvoir* dont il s'agit ici, du côté de l'agent, & non du côté de l'objet.

Dieu a résolu de toute éternité de créer le monde *tel qu'il est* ; les *décrets* de Dieu sont invariables ; donc Dieu n'avoit pas le pouvoir de ne pas créer le monde : & cependant on ne peut nier qu'il ne fût parfaitement libre en le créant : par conséquent l'*indifférence de contradiction* n'est point de l'essence de la *liberté*.

Que l'on ne dise pas que Dieu ayant été libre de faire ou de ne pas faire ce *décret*, il s'ensuit qu'il pouvoit fort bien se dispenser de créer le monde, qui est l'effet de ce *décret*. Car si l'on ne peut supposer un instant qui ait précédé ce décret, on ne peut supposer un instant où Dieu ait eu le *pouvoir* en question, l'existence de ce *décret* anéantissant nécessairement ce *pouvoir* dans un être immuable : or la supposition d'un instant détruiroit l'éternité du *décret*, l'immutabilité de Dieu, & par conséquent Dieu lui-même.

Faisant abstraction du *décret*, par lequel Dieu s'est déterminé à créer le Monde, ce *pouvoir* de le créer ou de ne le pas créer n'a pu se trouver en lui. Un tel *pouvoir* considéré du côté de l'agent est toujours l'effet de son ignorance ; imperfection qui ne peut se

trouver que dans la créature. Si *Jean* a le pouvoir de faire ou de ne pas faire telle action, c'est qu'il ignore ce qui lui est plus avantageux dans cette occasion, d'agir ou de ne pas agir. Que l'ignorance de *Jean* se dissipe, le parti qu'il découvrira être le plus à son avantage, sera celui qu'il suivra infailliblement, sans conserver le moindre pouvoir réel pour son opposé. Combien à plus forte raison Dieu, dont les connoissances sont sans bornes, suivra-t-il toujours infailliblement dans ses productions la regle que lui prescrivent ses Perfections infinies.

La *Liberté* de Dieu cesseroit d'être infiniment parfaite, si pour agir il devoit examiner les objets de son action, choisir celui qui lui plaît le plus, sans qu'aucun motif le déterminât nécessairement à ce choix ; & si après avoir choisi, il lui restoit encore le moindre pouvoir de changer de résolution. Car sans parler de l'incompatibilité d'une telle *Liberté* en lui, avec ses *Décrets éternels* & son immutabilité, cet examen supposeroit en Dieu un défaut de connoissance suffisante ; ce choix sans aucun *motif déterminant* seroit plutôt l'effet d'un Destin aveugle que d'un Etre

infiniment ſage ; & ce pouvoir de révoquer ſon choix, ou ſeroit chimérique, ou, s'il étoit réel, marqueroit que l'intelligence infiniment parfaite pourroit rejetter un bon projet pour en ſuivre un qui ne le ſeroit pas.

Il réſulte de ce que je viens de dire que Dieu, en vertu d'un *Décret* auſſi éternel que lui, ne pouvoit ne pas créer le Monde, ni ne pas le créer *tel qu'il eſt* : il réſulte encore que le Monde *tel qu'il eſt*, eſt *le meilleur des Mondes poſſibles*, parce qu'il eſt l'effet d'une cauſe infiniment parfaite. Le *Mal* qui exiſte dans le Monde eſt donc l'*effet* des limites naturelles de la Création : & cet *effet* étoit néceſſaire, parce que l'Univers ne pouvoit être auſſi bon que la *Cauſe* qui l'a produit : il ne pouvoit être auſſi parfait que l'*Etre exiſtant par ſoi* (*a*).

(*a*) Si du plan général du monde, qui eſt très-bien ordonné & très-utile, il en réſulte quelques inconvénients, c'eſt qu'ils ſe ſont rencontrés à la ſuite de l'ouvrage, ſans qu'ils aient été dans le deſſein primitif & dans le but de la Providence. Par exemple : quand la Nature a formé le corps humain, l'excellence & l'uti-

Si ce que tu dis eſt vrai, interrompit *Pere Jean*, voilà l'origine du *Mal*, tant *phyſique* que *moral*, toute trouvée. Mais il s'enſuivroit que ce *Mal* feroit néceſſaire; & que les hommes ne feroient injuſtes & méchants, que parce que leur injuſtice & leur méchanceté feroient des effets des limites naturelles de la Création.

Si le *Révérendiſſime* ſe donne la peine d'écouter un moment, repris-je, il verra que quoiqu'il fût de la nature de l'homme d'être imparfait, il eſt de ſa nature auſſi d'être meilleur qu'il n'eſt. La nature de l'homme eſt compriſe dans les limites de la Création, il eſt vrai; mais l'homme ne laiſſe pas pour cela d'être *Libre* dans ce qu'il

---

lité de l'ouvrage demandoit que la tête fût compoſée d'un tiſſu d'oſſements minces & déliés; mais par-là il en réſultoit l'incommodité de ne pouvoir réſiſter aux coups. Il en eſt de même de la vertu; l'action directe de la Nature y tend & la fait naître, mais par une eſpece de concomitance, elle a produit par contre coup les vices.

CHRYSIP. *de Provident. in* Aulugel. *Lib.* V, *Chap.* III,

fait : ce n'eſt donc pas juſtement à cauſe de l'effet de ces limites, s'il n'eſt point toujours auſſi bon qu'il devroit l'être, s'il ne fait pas toujours tout le bien qu'il devroit faire. Mais avant d'aller plus loin, diſons un mot de la *Liberté* de l'homme.

J'ai démontré que la liberté de Dieu ne conſiſte point dans le choix d'*agir* ou de *ne pas agir* : or la liberté de l'homme eſt de même nature que celle de Dieu : l'homme eſt toujours déterminé à agir d'une certaine façon ; il n'y a de différence entre la Liberté de Dieu & celle de l'homme qu'en ce que la premiere s'exerce conſtamment ſur le *Meilleur*, & que celle de l'homme s'exerce toujours ſur ce qu'il prend pour le *Meilleur*. Mais ſoit que l'homme exerce ſa Liberté ſur le *Bien réel* ou ſur le *Bien apparent*, il ne laiſſe pas d'être *Libre*, puiſque dans l'un & l'autre cas il *fait ce qui lui plaît* : or *faire ce qui nous plait* eſt un acte de Liberté. Voilà quelle eſt la Liberté de l'homme.

Puiſque la Liberté de l'homme conſiſte en ce qu'il *fait ce qui lui plaît*, il s'enſuit qu'il peut être regardé à juſte titre comme l'auteur de ſes actions, quoiqu'il ne ſoit point celui des prin-

cipes de ſes déterminations : en agiſſant il uſe *avec plaiſir*, avec *connoiſſance du pouvoir d'agir*, & ſes actions peuvent lui être imputées *en partie*, comme à la cauſe immédiate qui les produit. Voici comment.

Les déterminations de chaque Etre ont leurs avantages & leurs inconvénients ; une maniere d'*être* exclut une autre maniere d'*être*, une propriété ſuppoſe une autre propriété ; un arrangement, un autre arrangement ; une force n'eſt pas une autre force, ni un degré, un autre degré. Dieu a vu la combinaiſon de tout cela, & l'Univers eſt la ſolution d'un problême digne de ſa Sageſſe infinie. En un mot, Dieu agit par les cauſes ſecondes, il a voulu que ces cauſes produiſiſſent leurs effets, & que ces effets deviniſſent cauſes à leur tour. Rien n'eſt plus vrai que cela ; & je ne ſuis point le premier qui l'ait dit.

Or comme Dieu a donné aux hommes des Sens & une Raiſon pour connoître la nature des cauſes ſecondes qui les environnent, leurs rapports, leurs effets ; les rapports & les effets de ceux-ci à leur tour, &c. l'on peut dire que c'eſt ſur la *connoiſſance de l'ordre établi dans ces Cauſes*, *& dans tout ce*

qui en dépend, que doit être en partie fondée la prudence de chaque Individu humain, ainſi que les différentes Vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait, dont il ſoit ſuſceptible en ce Monde.

Par exemple :

Nous connoiſſons que le feu brûle & que le froid glace ; cette connoiſſance nous porte à éviter leurs effets naturels, & à chercher dans leur uſage combiné un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impreſſions nuiſibles, ou trop ſenſibles.

Nous connoiſſons qu'une diette outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malades ; cette connoiſſance nous porte à prendre juſtement la nourriture néceſſaire pour nous conſerver les forces & la ſanté.

Nous ſavons que la brutalité, la rigueur, la violence, nous attirent des ennemis ; cette expérience nous avertit d'être doux, humains, généreux, afin de vivre en paix, & d'acquérir l'amour & l'eſtime de tout le monde.

Nous ſavons qu'en violant les Loix établies parmi les hommes, nous courons riſque d'être punis ; cette connoiſſance nous porte à obſerver ces Loix ;

parce que la ſatisfaction qu'apporte une telle obſervation eſt préférable au châtiment qui ſuit leur violation, à la crainte même qui accompagne ordinairement cette violation.

Mais la fougue du tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugé, &c. concourent tous les jours à faire que *Pierre* juge fauſſement des cauſes & de leurs effets, & par conſéquent à le rendre malheureux ou méchant; tandis que *Paul*, qui eſt né d'un tempérament modéré, qui a eu une excellente éducation, de bons exemples à imiter, juge plus clairement des cauſes & de leurs effets, & devient plus heureux ou moins méchant que *Pierre*. D'où vient donc la différence des affections de *Pierre* & de *Paul*?.... Elle vient de différentes circonſtances qui ne dépendent originairement, ni du fait de *Pierre*, ni de celui de *Paul*; mais qui dérivent d'un enchaînement de cauſes & d'effets; & cet enchaînement tient au Syſtème général. Mais *Pierre* & *Paul* n'en ſont pas moins librement ce qu'ils ſont.

Il réſulte non-ſeulement, de ce que je viens de dire, que l'effet des limites naturelles de la Création rend l'homme

imparfait, que les circonſtances où il ſe trouve le rendent plus ou moins heureux ou malheureux (*a*) ; mais il réſulte encore que le bien ou le mal que l'homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve, doivent lui être imputés en raiſon du pouvoir plus ou moins grand qu'il aura eu de prévenir, d'éviter, de rompre, ou d'affoiblir, *à tems*, le concours de circonſtances qui le déterminent. Car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, les préjugés, &c. de même que les limites naturelles de la Création, ne *néceſſitent* point *Pierre* à être plus mauvais ou plus malheureux que *Paul* ; mais ces choſes concourent ſeulement à le rendre *tel*, c'eſt-à-dire, à faire naître des circonſtances ſuffiſantes pour le *néceſſiter* à être *tel*. La Liberté que chaque homme raiſonnable a toujours de réfléchir *plus ou moins*, avant que les cauſes ou les motifs de ſes déterminations deviennent irréſiſtibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de cauſes & d'effets dont

---

(*a*) L'on ſe ſouviendra qu'il ne s'agit ici que du *Bien* & du *Mal* conſidérés dans le *Moral*.

j'ai parlé tout à l'heure, & ne tient pas moins au Syſtême général, que les circonſtances ſuſdites. Il faut diſtinguer deux choſes en l'homme : ſa *nature* en général, & la *nature* des cauſes éloignées & des cauſes prochaines des déterminations de chaque Individu humain. C'eſt ſouvent par le peu de connoiſſances que l'on a de ces choſes, ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la Liberté de l'homme, & que l'on juge encore plus mal des principes & de la moralité de ſes actions....

Je veux devenir ſorcier ſi je t'entends, interrompit *Pere Jean.* Si cela eſt, repris-je, je veux tâcher de me faire comprendre par quelque comparaiſon. Quoique cette méthode ſoit peu propre à donner une idée nette & diſtincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laiſſe pas d'être d'un grand ſecours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté poſſible, & de mettre un auditeur ſur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

Si l'on ſuppoſe qu'il y ait un fleuve qui coule d'un bout de la terre à l'autre, que tous les hommes doivent paſſer ce fleuve, & qu'il y ait pour cet effet des ponts plus ou moins dangereux établis

de diſtance en diſtance, je dis 1°. que la chûte & la mort de ceux qui ſe noient dans ce fleuve en le paſſant, ne peuvent jamais être imputées à Dieu, parce que le paſſage de ce fleuve ſur de tels ponts entroit dans le Syſteme général ; parce que cette chûte n'eſt en elle-même qu'un effet des loix de la gravité des corps vers un centre, loix établies dès le commencement, & tenant à la conſtitution du ſeul Univers poſſible, dont l'exiſtence étoit néceſſaire ; parce que cette mort n'eſt en elle-même que l'effet d'une autre loi établie auſſi dès le commencement, qui eſt celle dont il réſulte qu'une ſuppreſſion totale de la reſpiration chez l'homme lui cauſe la mort. Je dis 2°. que cette chûte & cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui ſe noient ; & que lorſque cette imputation a lieu, elle a ſes degrés. Voici comment.

Si les ponts établis pour paſſer ce fleuve, ſont tous originairement défectueux, ou percés en différents endroits, il ſera de l'intérêt de tous les hommes de n'entreprendre ce paſſage qu'en plein jour, & non la nuit : quels que ſoient les motifs qui les pouſſent à paſſer pendant les ténebres, la conſervation de

leur vie doit l'emporter ſur tout. Mais ſi les motifs qui pouſſent tous les hommes à paſſer pendant les ténebres, l'emportent chez quelques-uns, & qu'ils ſe noient, leur mort leur ſera imputée, non point parce qu'en paſſant ils n'auront fait que ſuivre ce qui leur paroiſſoit actuellement le *Meilleur*, mais parce qu'ils auront fait le choix de ce prétendu *Meilleur* dans le tems que le ſentiment intérieur, que tout homme raiſonnable a en ſoi, étoit aſſez puiſſant pour leur faire appercevoir le rapport du riſque qu'ils couroient à paſſer le fleuve pendant les ténebres, au riſque de le paſſer en plein jour; ou plutôt, leur mort leur ſera imputée, parce qu'antérieurement à tout cela, ils n'auront point ſuffiſamment uſé du pouvoir qu'ils auront eu de ſe rendre capables de juger de ces rapports.

J'ai dit que la mort de ces hommes qui ſe noient leur ſeroit imputée plus ou moins, ou point du tout. Par exemple:

Ceux qui auront connu, ou qui auront été dans le cas de connoître quelques ponts moins mauvais, moins dangereux, que celui qu'ils auront choiſi par préférence, ſeront plus coupables

de leur mort, que ceux qui n'auront point eu cette connoissance, ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

Ceux qui auront su ou pu savoir que presque tous ceux qui avoient passé le fleuve pendant les ténebres étoient péris, & qu'aucun de ceux qui l'avoient passé pendant le jour n'avoit eu ce malheur, seront plus coupables de leur mort que ceux qui, n'ayant eu ni pu avoir cette connoissance, auront cru qu'il pouvoit en périr quelques-uns pendant le jour, quoiqu'il en pérît davantage pendant la nuit.

Ceux qui auront su ou pu savoir qu'en sachant nager, l'on pouvoit souvent éviter la mort après être tombé dans le fleuve, & qui auront négligé d'apprendre à nager, le pouvant faire, seront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront connu ni pu connoître ce moyen de se conserver la vie, & qui n'auront point été à même de l'apprendre, &c.

Ces circonstances & mille autres semblables aggravent donc, ou diminuent, l'imputation que l'on peut faire à ces hommes de leur mort; cette imputation s'anéantit même entiérement a l'égard

gard de quelques-uns, ſi le choix du pont, du moment de leur paſſage, les connoiſſances & les moyens de paſſer ſûrement leur ont manqué. Et s'il eſt abſurde de conclure que tous les hommes qui ſe noient en ce cas, ſont *homicides* d'eux-mêmes, il l'eſt bien davantage de ſoutenir que tous les hommes en général ſoient *tels*. Tout ce que l'on peut dire eſt que tous les hommes ayant un fleuve à paſſer, il eſt du pouvoir de la plupart de le paſſer heureuſement, & de néceſſité que le reſte, tels que les aveugles ſans ſecours & ſans conducteurs, s'y noient : que ſi dans le plus grand nombre, quelques-uns n'uſent pas de ce pouvoir & périſſent, ceux-là ſont plus ou moins coupables de leur mort, tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

Le pont dont je viens de parler eſt le *Cours* de la vie humaine *conſidéré* dans les *circonſtances* où chaque homme ſe trouve naturellement; & le *Mal* qu'il fait eſt le fleuve où il eſt tombé. Et comme (à la réſerve d'un petit nombre) tout homme eſt plus ou moins le maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces *circonſtances*, ou de s'y abandonner, tout hom-

me eſt auſſi cenſé plus ou moins coupable du *Mal* qu'il fait. Mais comme il y a des hommes auſſi bons que la nature humaine le comporte, & qu'il y en a qui, par défaut de connoiſſances & de moyens néceſſaires, font le *Mal* malgré eux, ou plutôt ſans ſavoir & ſans pouvoir ſavoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les hommes ſoient généralement méchants : mais l'on doit dire qu'en général il eſt de la nature de l'homme d'aimer le *Bien* ; & que s'il y a des hommes véritablement méchants, ce n'eſt que par le mauvais uſage qu'ils font de leur volonté lorſqu'il s'agit de choiſir & de ſe déterminer ; ou ſi l'on veut, ce n'eſt que dans *le peu d'attention* qu'ils ont d'affoiblir à tems les *Raiſons* qui peuvent les porter au mal par la ſuite ; dans *le peu de ſoin* qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, & d'acquérir la faculté de ſe déterminer dans tous les cas moraux ſur des *Raiſons diſtinctes.*

Il eſt aiſé de concevoir par tout ce que je viens de dire, que mon cher *Compere* ſe trompe grandement lorſqu'il prétend que le *Mal* qui exiſte dans l'Univers provient d'un mauvais Principe, ou plutôt, *que tout eſt mal*, &

que tous les hommes ſont des ſcélérats. Son amour propre ne ſe trouveroit-il pas bleſſé par une aſſertion ſi téméraire? Mon *Compere* ignoreroit il qu'il a ſoutenu tant de fois que l'homme apporte en naiſſant les germes de la juſtice & de l'équité au fond de ſon ame? qu'il n'y avoit que la multitude & la variété des connoiſſances qu'il acquéroit, qui étouffoient ce germe? ....

Je t'ai dit auſſi, interrompit le *Compere*, qu'il ne falloit point s'étonner de me voir nier dans un tems ce que j'avois affirmé dans un autre: & que ce qui paroiſſoit une contradiction en moi, étoit une marque d'un nouveau degré de connoiſſance que j'avois acquis.

Je me ſouviens de cela, repris-je; mais je n'aurois jamais cru que mon *Compere* en fût venu au point de rejetter les principes de la Morale, ou plutôt, de nier la réalité de la morale même; car c'eſt en venir là que de prétendre que *tout eſt mal* dans le Monde, & que tous les hommes ſont méchants de leur nature. Mais qui ne voit que cette opinion eſt d'une abſurdité inſoutenable? Pour la détruire de fond en comble, il n'y a qu'à conſulter la Raiſon & la Con-

ſcience (*a*); rien ne démontre mieux qu'elles, que nous avons de devoirs à

(*a*) Pour prouver le principe le plus univerſel des Loix de la Nature, dit un ſavant homme *, il n'y a qu'à remarquer le point de réunion où aboutiſſent toutes nos actions, tous nos penchants, & tous nos deſirs. C'eſt inconteſtablement au bonheur, ou à la perfection de notre Etre. Là tendent généralement le crime & la vertu; le dernier des ſcélérats ſe propoſe ce but, comme le plus honnête homme; la différence n'eſt que dans le ſuccès, qui dépend du choix des moyens. Si le premier ſe trompe & ſe perd, c'eſt qu'il prend le faux bien pour le bien véritable, & l'apparence de la perfection pour la perfection elle-même.

» *Donnez-vous, & aux autres hommes, toute la perfection qui eſt en votre pouvoir*, c'eſt la premiere des Loix, la Maxime fondamentale du Code naturel, & d'où dérivent tous nos devoirs envers Dieu, envers le Prochain, envers nous-mêmes.

» On peut encore prouver ce principe par la nature de la liberté humaine. Un Etre libre ne peut ſe déterminer que ſur des motifs, & ces motifs ſont une perfection qu'il voit, ou qu'il croit voir dans l'objet qu'il choiſit. L'obligation n'eſt qu'une néceſſité morale d'agir ſelon les meilleurs motifs. Ainſi tout Etre libre eſt obligé de diriger ſa conduite à la plus grande perfection de l'Univers, qui eſt de tous les motifs le plus noble & le plus excellent.

(*) M. MERIAN.

remplir, & pour cet effet des régles à ſuivre. Il y a une Raiſon commune qui prend connoiſſance de nos actions : il

---

» Enfin cette Loi s'accorde avec la volonté divine, & avec le but de la création. La Suprême Intelligence ne fait que ce qu'il y a de mieux à faire, & ſe propoſe toujours pour fin la plus grande perfection de ſon ouvrage ; ce qui prouve très-manifeſtement qu'elle aime que les intelligences créées ſe conforment à ſes vues, & concourent à l'exécution de ce plan ſi magnifique. Cette obligation eſt d'autant plus preſſante, qu'elle n'eſt pas fondée ſur un pouvoir arbitraire, ni ſur le droit de propriété, mais ſur une ſageſſe qui ne s'écarte jamais des régles éternelles de la perfection, & qui ſans nous enchaîner par une crainte phyſique, ne veut que nous obliger d'une maniere aſſortie à notre nature : car les peines mêmes & les récompenſes, qui ſont la ſanction de la Loi naturelle, ne ſont que des motifs.....

» Les préceptes univerſels de la Morale pratique, en tant qu'ils ſe bornent à régler les ſentiments & les affections de notre ame, ſont de la certitude la plus complette & la plus convaincante. Telles ſont ces maximes : *aimez la vertu : ſoumettez vos paſſions à l'empire de la raiſon*, & les autres qui leur reſſemblent.

» Il n'en eſt pas de même de ces préceptes particuliers qui ſuppoſent un cas donné, & ſe rapportent aux diverſes circonſtances où nous nous trouvons ; circonſtances ſouvent très-compliquées, & que le moindre incident varie. Ici

eſt des devoirs communs ; & les maximes qui expoſent ces devoirs ſont les Loix naturelles.

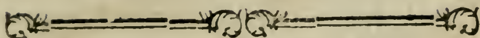
---

la certitude décroît ; & à meſure que les circonſtances ſe diviſent & ſe ſubdiviſent, elle deſcend par toute l'échelle des probabilités.

» Dans ces ſortes de rencontres, on ne peut régler ſa conduite ſur un principe infaillible. On a rarement le pouvoir, & encore moins le loiſir d'entrer dans de longues diſcuſſions, & d'aller juſqu'aux premieres ſources de ſes devoirs. Ce ſeroit négliger nos devoirs mêmes, que de raiſonner & de démontrer lorſqu'il faut agir.

» Quel eſt donc ici notre guide ? C'eſt la conſcience, c'eſt ce ſens interne, ce goût ſpirituel qui nous donne une vue immédiate de la vérité morale, & nous met du premier coup au terme ou la raiſon ne ſe traîne que par des gradations lentes. C'eſt ici l'*aſſentiment du cœur*, comme la *conviction* eſt l'*aſſentiment* de l'eſprit, & il ne faut pas croire qu'il ſoit vague & indéterminé. Il opere ſelon des principes invariables, que l'uſage nous a rendus familiers, & qui ſe ſont convertis, pour ainſi dire, en notre ſubſtance : ſans cet *aſſentiment* la ſcience des mœurs n'eſt qu'une ſcience morte, une ſtérile théorie. C'eſt lui qui fait germer & fructifier les ſemences de la vertu ; c'eſt de cette ſource vive que l'on voit émaner toutes les belles & toutes les grandes actions.....

CHA-



CHAPITRE XIV.

Suite de mon Discours au Compere.

J'Ai dit que l'homme avoit naturellement la faculté de distinguer & d'affoiblir *à tems* les raisons qui peuvent le porter au *Mal.* Cela étant, qui peut douter que la bonne Education ne perfectionne cette faculté, & que la mauvaise ne la détériore? La bonne Education corrige le tempérament, les préjugés, & éclaircit l'entendement. La bonne Education est un surcroît de moyens donné aux hommes pour faire le *Bien.* Dieu ne nous demande rien au-delà de la somme & de la valeur de ces moyens, mais il en exige absolument l'emploi. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait & dû faire, & non pas sur ce que nous n'aurons pu faire.

Puisque la bonne Education éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaises affections, & qu'il y a différents degrés de bonne Education, il est avantageux aux hommes de connoître le plus

parfait de ces degrés, & par conféquent de le chercher. Comme toutes les Loix humaines, tous les Syftêmes de Morale que nous avons, que nous formons, contiennent une infinité d'imperfections ; voyons fi les *Livres Saints* ne font point la fource où l'on puiffe puifer le meilleur genre d'Education.

Aucune Hiftoire, aucun Syftême de Morale ne nous donne une idée plus parfaite, plus fublime de la Divinité que l'*Ecriture.* Tout ce qu'elle contient nous peint la puiffance, la majefté, l'intelligence, la bonté, la juftice de L'ETRE SUPREME; fon amour pour les créatures, la dignité, la grandeur, & la perfection de fes Ouvrages. Elle nous donne une idée claire & diftincte de nos devoirs, & des régles que nous avons à fuivre pour les remplir. Elle fait plus, elle nous fournit tous les motifs & les moyens poffibles pour nous porter au *Bien.* C'eft une fource de lumieres, de fecours & de confolations. Tous les vices y font peints dans leur laideur, toutes les vertus dans leur beauté. Rien ne peut mieux faire le bonheur d'un homme de bien, que la foi en ce qu'elle annonce, que la pratique de ce qu'elle prefcrit. Eh! qui

peut faire ſupporter les infirmités, les infortunes, avec plus de courage & de réſignation, que la croyance en un Dieu Rémunérateur, que la perſpective conſolante d'un bonheur infini? Quel motif plus preſſant peut nous porter à la perfection, que la certitude de plaire à ce Dieu juſte & bon, ſi nous faiſons le *Bien*; & celle d'une punition certaine, ſi nous faiſons le *Mal*? Punition juſte, & dont nous ne devons pas nous plaindre, parce qu'elle eſt une ſuite naturelle du crime, & que le crime eſt une action à laquelle nous nous déterminons volontairement (*a*). Les *Livres Saints* contiennent donc le meilleur genre d'Education.

(*a*) Que l'on ne diſe pas que la certitude des peines & des récompenſes après cette vie n'eſt point démontrée, car l'on pourroit répondre qu'elle l'eſt même mathématiquement; & que quand elle ne le ſeroit pas, il ſuffit que ces peines & récompenſes ſoient poſſibles, pour qu'elles deviennent un des plus puiſſants motifs de nos déterminations au *Bien*.

» *Quum ergo hæc ſit conditio futurorum*, dit ARNOBE, *ut teneri & comprehendi nullius poſſint anticipationis adtactu, nonne purior ratio eſt ex duobus incertis, & in ambigua exſpectatione pen-*

Si ces *Livres* sont dans une espece d'avilissement aux yeux des Philosophes du siecle, ou plutôt, si la Religion Chrétienne est décriée, est attaquée de toutes parts, ce n'est point que cette Religion soit en elle-même ridicule &

---

dentibus, id potius credere, quod aliquas spes ferat, quam omnino quod nullas? In illo enim periculi nihil est, si quod dicitur imminere, cassum fiat & vacuum: in hoc damnum est maximum, id est salutis amissio, si quum tempus advenerit, aperiatur non fuisse mendacium. Advers. Gentes, Lib. II. *pag.* 44. *Edit. Lugd. Bat.* 1651

» L'Avenir étant de telle nature, qu'on ne sauroit en percer l'obscurité, ni s'en saisir, pour ainsi dire, par aucune connoissance anticipée: le bon sens le plus pur ne veut-il pas que de deux choses également incertaines, on croie plutôt celle qui fait espérer quelque bien, que celle qui n'en fait espérer aucun? En effet, quand même le mal dont on nous menace se trouveroit sans effet, on ne risque rien: au lieu que l'on s'expose à un très-grand danger, c'est-à-dire, au hasard de se perdre, si dans le tems marqué on vient à être convaincu par une triste expérience, qu'on n'avoit pas voulu nous alarmer sans sujet «.

C'est sur ce raisonnement d'*Arnobe* que M. *Pascal* a fondé le fameux argument qui se trouve au *Liv.* VII. de ses *Pensées*, & dont voici la substance dans ce Passage de *Locke*.

nuiſible, ce n'eſt point qu'elle ne ſoit utile & reſpectable; mais c'eſt que la plupart de ceux qui la profeſſent ont de tout tems été fourbes, cruels & ſanguinaires; c'eſt qu'ils ont altéré la pureté de la Religion & l'ont déshonorée.

» Les Récompenſes & les Peines d'une autre Vie, que Dieu a établies pour donner plus de force à ſes Loix, ſont d'une aſſez grande importance pour déterminer notre choix, contre tous les Biens, ou tous les Maux de cette Vie, lors même qu'on ne conſidere le bonheur ou le Malheur à venir que comme poſſible; de quoi perſonne ne peut douter. Quiconque, dis-je, conviendra qu'un Bonheur excellent & infini eſt une ſuite poſſible de la bonne vie qu'on aura menée ſur la Terre, & un état oppoſé la récompenſe poſſible d'une conduite déréglée; un tel homme doit néceſſairement avouer qu'il juge très-mal, s'il ne conclut pas de là qu'une bonne vie jointe à l'eſpérance d'une éternelle félicité qui peut arriver, eſt préférable à une mauvaiſe vie, accompagnée de la crainte d'une miſere affreuſe, dans laquelle il eſt fort poſſible que le Méchant ſe trouve un jour enveloppé, ou, pour le moins, de l'épouvantable & incertaine eſpérance d'être annihilé. Tout cela eſt de la derniere évidence, ſuppoſé même que les gens de bien n'euſſent que des maux à eſſuyer dans ce Monde, & que les Méchans y jouiſſent

Si les Chrétiens avoient connu véritablement l'eſprit de cette Religion auguſte, chacun d'eux ſe ſeroit plus appliqué à pratiquer ce que l'*Ecriture* enſeigne, qu'à y chercher ce qu'elle ne contient pas, qu'à expliquer ce qu'il ne

---

d'une perpétuelle félicité; ce qui pour l'ordinaire prend un tour ſi oppoſé, que les Méchants n'ont pas grand ſujet de ſe glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux Biens dont ils jouiſſent actuellement: ou plutôt qu'à bien conſidérer toutes choſes, ils ſont, à mon avis, les plus mal partagés, même dans cette vie. Mais lorſqu'on met en balance un Bonheur infini avec une infinie Miſere; ſi le pis qui puiſſe arriver à l'homme de bien, ſuppoſé qu'il ſe trompe, eſt le plus grand avantage que le Méchant puiſſe obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juſte; qui eſt l'homme qui veut en courir le haſard, s'il n'a tout-à-fait perdu l'eſprit? Qui pourroit, dis-je, être aſſez fou pour réſoudre en ſoi-même de s'expoſer à un danger poſſible d'être infiniment malheureux, en ſorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger? L'homme de bien au contraire, haſarde le néant contre un Bonheur infini dont il doit jouir, au cas que le ſuccès ſuive ſon attente. Si ſon eſpérance ſe trouve bien fondée, il eſt éternellement heureux; & s'il ſe trompe, il n'eſt pas malheu-

comprenoit pas, qu'à forcer les autres à recevoir ſes viſions.

L'ambition du Chrétien ſe ſeroit bornée à la charité envers ſes ſemblables, qui n'étoient pas Chrétiens. Il auroit dit à un Païen : *Mon Frere, il eſt poſſible que tu ſois heureux, mais il eſt certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embraſſant le Chriſtianiſme ;* il auroit établi ſes preuves ſur

---

reux, il ne ſent rien. D'un autre côté, ſi le Méchant a raiſon, il n'eſt pas heureux ; & s'il ſe trompe, il eſt infiniment miſérable. N'eſt-ce pas un des plus viſibles déréglements d'eſprit où les hommes puiſſent tomber, que de ne pas voir du premier coup d'œil quel parti doit être préféré dans cette rencontre ? LOCKE, *Eſſai Philoſoph. Chap.* XXI. §. 70. de la ſeconde Edit. de M. de *Coſte*.

Si non-content de ce paſſage, le Lecteur deſire en voir d'autres ſur ce point, il pourra conſulter la *Pneumatologie de* LE CLERC, *Chap.* IX. §. 1. *& ſuiv.* — LA BRUYERE, *Caracteres & Mœurs* de ce ſiecle, là où il traite des Eſprits forts. — L'*Ebauche de la Religion Naturelle par* WOLLASTON, ſur la fin de l'Ouvrage. — BAYLE, Art. *Paſcal.* R. I. — Item GROTIUS de *Jure Belli & Pacis. Lib.* II. *Cap.* XXIV. §. 5. — PUFFENDORF *de Jure Nat. & Gent. Lib.* I. *Cap.* III. §. 7.

des Faits, & ces Faits n'auroient confisté que dans la vie pure & exemplaire des Chrétiens. Si le Païen avoit témoigné quelqu'envie de posséder un tel bonheur, il lui auroit alors fait connoître qu'il *n'y a qu'un Dieu; que ce Dieu est Juste, Bon, Tout-puissant; qu'en vertu de sa Toute-puissance il a créé le Ciel & la Terre; qu'en vertu de sa Justice il aime l'Ordre; qu'en vertu de sa Bonté il aime notre Bonheur; & que pour que nous puissions parvenir au plus haut degré du Bonheur, il avoit révélé des motifs qui nous y portent & des moyens qui nous y conduisent; & que la Révélation de ces motifs & de ces moyens étoit contenue dans l'Ecriture.* Si ces raisons n'avoient pu porter le Païen à embrasser le Christianisme, le Chrétien auroit dit au Païen: *Mon Frere, puisque tu ne veux pas être Chrétien, sois mon Ami, comme je suis le tien. Que la différence de nos opinions n'altere jamais entre nous l'obligation des devoirs que tous les Hommes se doivent réciproquement; si tu es malade, si tu es pauvre, si tu as besoin de conseils dans tes affaires, parle, tu me trouveras toujours disposé à te rendre tous les services;*

que je pourrai. Un Chrétien voyant un autre Chrétien agir dans les principes différents de l'Esprit de la Religion, auroit pris un tems dicté par sa prudence, & lui auroit dit avec douceur: *Mon Frere, Dieu, notre Pere commun, nous a donné l'Evangile pour éclaircir notre entendement, pour nous rendre maître de nos affections, pour ne laisser à notre volonté que des desirs légitimes; mais vous vous refusez à la Lumiere qui vous a été donnée; vous vous livrez à vos affections; vous desirez, vous faites votre malheur, vous allez faire celui des autres en troublant l'Ordre & la Paix. Rentrez en vous-même; soyez chaste, sobre, humain, désintéressé, généreux, bienfaisant, pacifique, & vous trouverez un bonheur réel, vous ferez celui des autres.* Si cet homme n'eût point voulu écouter des conseils si raisonnables, le Chrétien lui auroit fait le même compliment qu'au Païen, & l'auroit laissé tranquille.

Mais par un malheur déplorable les Chrétiens n'ont point agi, & n'agiront, je crois, jamais de la sorte. Au lieu de trouver dans les *Livres Saints* la source de la charité, de la paix & de l'union, ils y ont cherché celle de la haine & de

la discorde ; au lieu de professer la Religion telle que Dieu la leur avoit donnée, telle que *Jesus-Christ* l'avoit enseignée, ils en ont altéré la pureté, ils l'ont rendue méconnoissable ; chaque Secte y a ajouté, substitué ou retranché, selon ses caprices ou ses intérêts. Ceux dont le devoir étoit d'enseigner au Peuple une Morale pure & simple, ou lui ont enseigné des absurdités abstraites, ou ils l'ont occupé de divisions, de querelles nées du sein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude & de l'oisiveté ; ou ils ont recherché les honneurs & les richesses, & se sont abandonnés à une molesse honteuse, à des débauches infâmes ; & les Esprits-forts ont dit : *Ces Gens-là ne prêchent point une Doctrine raisonnable : leurs mœurs, leurs actions, tout annonce en eux qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils disent être ; les Hommes qu'ils instruisent sont ignorants & méchants ; il en est de même dans toutes les Religions de la Terre : donc il n'y a aucune Religion qui soit l'ouvrage de Dieu ; donc la Religion n'est point nécessaire, car si elle étoit nécessaire, Dieu en auroit donné une aux Hommes ; on la connoîtroit aux mœurs, à la doctrine de ceux qui l'en-*

ſeigneroient, & aux œuvres de ceux qui la profeſſeroient.

O Chrétiens! quand ſerez-vous ce que vous devriez être? O Miniſtres du Très-Haut! ou vous qui vous dites tels! quand eſt-ce que vous ſerez doux, humbles, pacifiques, comme *Jeſus-Chriſt* a été? Quand eſt-ce que vous n'abuſerez plus de votre miniſtere pour aveugler vos Freres, de votre autorité pour les faire ſervir de marche-pied à votre ambition, de jouet à vos caprices, d'inſtrument à votre haine? Quand eſt-ce que vous reſſemblerez à *Jeſus-Chriſt*, & vos ouailles à ſes *Apôtres?*

O Philoſophes du ſiecle! juſqu'à quand prendrez-vous l'ombre pour le corps? juſqu'à quand jugerez-vous de l'arbre par l'écorce?... juſqu'à quand crierez-vous que les aliments les plus ſains ſont nuiſibles, parce que la plupart des hommes ruinent leur ſanté & abregent leurs jours par leur uſage?... Ne ſavez-vous pas que ſi les Chrétiens ſont méchants, cela ne vient point de la Religion, mais de l'abus qu'ils en font? Ne ſavez-vous pas que ſi la Religion eſt altérée, ſa ſource ne l'eſt point? L'Ecriture eſt là; Dieu nous l'a

donnée ; &, quoiqu'on en dise, elle n'est, ni ne peut être corrompue. Si des hommes de mauvaise foi y ont ajouté quelques mots, si d'autres en ont retranché quelques paroles, ils n'ont point touché au fond ; l'Ecriture est telle que Dieu a voulu qu'elle fût ; la Doctrine qu'elle contient est en son entier ; les motifs qui doivent nous porter à la perfection, nous y sont présentés avec toute la clarté possible ; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité le sont de même ; que demandons - nous davantage ?

Ne soyons point Chrétiens, parce que *tels* ou *tels* le sont ; mais soyons-le parce qu'il est raisonnable de l'être : ne soyons pas Chrétiens de la maniere dont *tels* ou *tels* le sont, mais soyons Chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'Evangile : *Jesus - Christ* nous y parle dans les termes qu'il a parlé lorsqu'il étoit sur la terre ; nous sommes doués de la Raison ainsi que les Apôtres & les Disciples qui l'écoutoient, nous le comprendrons comme ils l'ont compris, nous serons Chrétiens comme ils l'ont été. Apportons dans cette lecture toutes les bonnes dispositions possibles, la bonne foi, la bonne in-

tention, le discernement, & chacun de nous y trouvera ce qui sera propre à le rendre vertueux. Notre bonheur, notre perfection, ont été le but de la mission de *Jesus-Christ*; l'objet de cette mission sera rempli en un Chrétien, toutes les fois qu'on le verra agir de la maniere que l'Evangile l'enseigne.

Quant à notre Foi, qu'elle soit simple & raisonnable : elle sera telle, si nous la bornons à l'*assentiment* que la Raison donne au *Moyen* & à la *Fin évangéliques*. Le mérite de la Foi ne consiste pas à *croire*, mais à *rechercher ce qu'il faut croire*. Il ne dépend pas de nous de voir *blanc* ce qui est *noir*, mais il dépend de nous de distinguer le *blanc* du *noir*....

Mais pour confirmer ce que j'avance, disons un mot des Vertus d'un vrai Chrétien.

Un vrai Chrétien est humble : l'Evangile lui a appris qu'il n'est qu'un foible vermisseau qui rampe sur la terre, & que tous les hommes sont ses freres & ses égaux; mais l'Evangile lui a appris en même tems qu'il est destiné à aimer, à servir Dieu; qu'il est capable de parvenir à une félicité éternelle & bienheureuse. De si glorieuses préro-

gatives relevent la dignité de ſon Etre, & font de ſon humilité, un état mitoyen entre l'orgueil & la baſſeſſe, un état qui n'excite, ni la haine, ni le mépris. Il n'y a que l'Evangile qui apprenne à être humble ainſi.

Un vrai Chrétien eſt chaſte : il ne ſéduit ni ne débauche la femme ou la fille de ſon prochain. Il ſait que l'amitié, la fidélité, la confiance ſont les nœuds les plus forts de la paix du mariage; que les époux qui vivent dans la méſintelligence, dans le déſordre, ſont peu propres à donner des ſujets vertueux à l'Etat; que les mauvais exemples des peres ont ſouvent rendu les enfants vicieux; que ceux-ci en ont rendu d'autres, ainſi à l'infini; tant un mal eſt fécond dans la production d'autres maux. Il ſait en outre qu'une fille, une fois ſéduite, eſt deshonorée; qu'une fille deshonorée eſt indigne de devenir la femme d'un honnête homme, peu diſpoſée à faire une épouſe fidelle, & peu propre à élever des enfants dans la vertu : il ſait enfin qu'une fille, une fois ſéduite, ſe laiſſe facilement ſéduire une ſeconde fois; que de la ſéduction au libertinage il n'y a qu'un pas; & que le libertinage du

ſexe eſt la cauſe d'une grande partie des maux qui regnent dans la ſociété.

Un vrai Chrétien eſt ſobre, parce qu'il ſait que la gourmandiſe abrege une vie qui n'appartient qu'à Dieu, à la Patrie, à ſa Famille; qu'elle irrite les deſirs, qu'elle multiplie les beſoins, qu'elle augmente la dépenſe, qu'elle cauſe la ruine de la fortune d'un homme; & qu'un homme, une fois ruiné par la gourmandiſe, a le plus ſouvent recours à des moyens illicites, au crime même, pour ſatisfaire à cette paſſion. D'ailleurs il ſait que la gourmandiſe & l'ivrognerie, en nous ruinant de corps & de biens, détériorent le ſentiment, abrutiſſent l'eſprit, & nous rendent peu propres, ou même incapables de remplir les devoirs de Chrétien, de Citoyen, de Pere & d'Ami: l'ivrognerie, ſur-tout, peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

Un vrai Chrétien eſt déſintéreſſé, généreux, humain, bienfaiſant, pacifique. Il eſt déſintéreſſé, parce que dans tout ce qu'il fait, il recherche autant les intérêts de ſon prochain que les ſiens propres. Il eſt généreux, parce qu'il ne fait rien qu'avec cette franchiſe, cette droiture, cette grandeur d'ame,

qui caractérise un parfait honnête homme. Il est humain, parce qu'il excuse les foiblesses, qu'il supporte les défauts de son prochain, qu'il compatit à ses peines, à sa misere, qu'il le soulage autant qu'il le peut. Il est bienfaisant, parce qu'il fait tout le bien qu'il lui est possible de faire, sans autre motif humain que la satisfaction de faire du bien. Il est pacifique, parce qu'il hait les haines, les animosités, les querelles, & tous les moyens qui les font naître : parce qu'il tâche de conserver l'union entre les hommes, & à éteindre la discorde par-tout où elle se trouve. Enfin, le vrai Chrétien est le Pere, le Frere, l'Ami de tous les hommes, & le meilleur Citoyen d'un Etat.

Mais, dira-t-on, *un Athée peut être tout cela*.... Je n'entreprends point de discuter s'il est possible qu'un Athée puisse être tout cela ; je dirai simplement qu'il manque à l'Athée les trois plus puissants motifs, qui portent le Chrétien à être tel que je viens de le décrire ; que l'Athée ne peut avoir tout au plus que quelques vertus morales qu'il devra à son tempérament, à l'amour propre, à l'exemple, &c. Mais le vrai Chrétien reconnoit un Dieu,

un Créateur, un Pere auquel il doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il possede; un Dieu juste, bon, bienfaisant; or ce Chrétien, pénétré d'amour, de respect & de reconnoissance, se conformera autant qu'il le pourra aux volontés d'un tel maître. Le vrai Chrétien sait qu'il a une ame immortelle, à laquelle il est réservé une éternité bienheureuse, s'il fait le bien dans ce monde; or l'amour qu'il a naturellement pour son bonheur, le portera à faire ses efforts pour y parvenir. Le vrai Chrétien sait qu'il sera puni, s'il ne se conforme pas à l'ordre, s'il refuse de faire le bien; or la crainte des peines le portera à faire son possible pour les éviter.

Quels motifs plus puissants peuvent porter un homme à la perfection que l'amour de Dieu, que l'espoir d'une félicité infinie, que la crainte d'une réprobation éternelle? Que sont le tempérament, l'éducation, l'habitude, en comparaison de trois motifs aussi puissants? Quelle est la perfection de l'Athée au prix de celle du vrai Chrétien? Quel est le nombre d'Athées vertueux, en comparaison de tous les vrais Chrétiens, qui sont essentiellement tels?

Que peut-on attendre d'un Athée qui méconnoit Dieu, tandis que tout ce qui l'environne annonce son existence?

O Athées audacieux & téméraires! que la rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus! abandonnez une métaphysique insensée; arrêtez-vous à la certitude des choses, & n'allez pas plus loin. Sachez distinguer en Dieu sa Nature de ses attributs, que les faits vous annoncent: n'entreprenez point de pénétrer jusques dans cette nature; cessez de chercher la raison de la *Raison* même; ne vous informez pas de ce *que faisoit l'Eternel avant qu'il créât? de quelle maniere il a tiré l'Univers du néant? quelle est la nature de sa durée? comment il apperçoit la succession* (*a*)? Arretez-vous où la raison refuse de vous suivre; apprenez que les preuves qui établissent la nécessité d'une premiere cause, ne sont point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'essence de cette cause: contentez-vous de voir clairement que le monde est successif, & qu'une progres-sion

(*a*) Traité de Psychol. Chap. LV.

ſion infinie de cauſes eſt abſurde : calculez, & vous apprendrez que chaque cauſe individuelle ayant ſa cauſe, hors de ſoi, la *ſomme* de toutes ces cauſes, quelqu'*infinie* qu'on la ſuppoſe, a néceſſairement ſa cauſe hors de ſoi. Ecoutez dans les ſentiments de l'admiration la plus vive cette voix majeſtueuſe, qui répond à toutes les Intelligences : *Je ſuis celui qui ſuis*. Bornez-vous à apprendre de la contemplation des Faits, que l'*Etre exiſtant par ſoi* eſt néceſſairement Puiſſant, Sage & Bon ; attendez de ces Attributs Divins les ſources intariſſables de votre bonheur : conformez-vous à l'Ordre ; ouvrez les Livres Saints, vous y trouverez des motifs & des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'Ordre. Vous (*a*) apprendrez que cet Ordre comporte que le ſort, qui vous attend dans l'autre vie, ſoit une ſuite naturelle du *Bien* ou du *Mal* que vous aurez fait dans celle-ci....

(*a*) Non-ſeulement des moyens ordinaires, mais encore extraordinaires ; tels ſont les Cantiques de louange & les actions de graces, hommages naturels que la Créature doit à ſon Créateur ; telle eſt la Priere, qui eſt deſtinée à rap-

J'avois été jusqu'ici tellement occupé de la matiere que je traitois, que je n'avois pas pris garde à ce qui s'étoit passé autour de moi. Mais lorsque je voulus faire une petite pause pour reprendre haleine, je m'apperçus que si la vérité ne fait pas toujours impression sur l'esprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient souvent de la Rhétorique du Prédicateur. *Pere Jean* ennuyé de m'entendre s'étoit enivré; *Vitulos* s'étoit endormi, & le *Compere* étoit disparu : il ne restoit plus que *Diego* qui me regardoit avec deux grands yeux & la bouche béante.

---

peller aux hommes des besoins raisonnables (*), & le souvenir d'un Pere Commun, *Psych.* CCLIX.

(*) *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.*
Fortem posce animum & mortis terrore carentem,
Qui spatium vitæ extremum inter munera ponat
Naturæ, qui ferre queat quoscunque labores,
Nesciat irasci, cupiat nihil, & potiores
Herculis ærumnas credat, sævosque labores,
Et Venere, & cœnis, & plumis Sardanapali.

Juv. Sat. X.

CHA-



CHAPITRE XV.

Discours de Diego, *&c.*

MON Camarade *Diego* voyant que je ne parlois plus, ouvrit la bouche a son tour, & parla en ces termes :

Quoique je n'aie rien compris au discours de mon cher ami *Jérôme*, je ne laisse point d'affirmer que ce discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître, l'illustre Prélat *Tongarini*, que Dieu absolve, ainsi que nous quand nous serons morts. L'*Indifférence de contradiction*, sur-tout les *motifs déterminants*, les *Ponts*, le *Fleuve* & *ceux qui s'y noient*, les *Aveugles sans secours*, l'*effet des Circonstances*, &c. m'ont plu au souverain degré ; & je ne sais par quelle fatalité le Redoutable *Pere Jean* s'est amusé à boire, au lieu d'écouter ; je ne sais pour quelle raison son confrere *Vitulos* s'est endormi plutôt que de veiller ; & j'ignore pourquoi mon

cher Maître s'eſt enfui, plutôt que de demeurer.

L'intrépide *Pere Jean* ne devoit-il pas ſavoir que ſi c'eſt un *péché mortel* que de ſe ſoûler, c'en eſt au moins *deux*, ſi cela arrive quand on entend prêcher ? „ Comme la trop grande abondance de pluies diſſout la terre, la rend boueuſe, la met hors d'état de recevoir aucune culture, *dit le grand* S. AUGUSTIN (*a*), de même lorſque notre corps eſt inondé ou trempé par le vin, il devient incapable de recevoir aucune ſemence ſpirituelle, & de produire aucun fruit pour la nourriture de l'ame. Si les hommes ne ſouhaitent que la quantité de pluies néceſſaires à la culture

(*a*) *Corpora noſtra terrena ſunt : quomodo pluvia nimium grandis & diuturna ſi fuerit, terra confunditur, & in lutum reſolvitur, ut nulla in ea cultura poſſit fieri : ſic & caro noſtra, quando abundantiori potu fuerit inebriata, nec ſpiritualem culturam accipere, nec fructus animæ neceſſarios poterit exhibere. Et ideò, quomodo omnes homines ſufficientem pluviam in agris ſuis accipere deſiderant, ut & culturam valeant exercere, & de fructuum ubertate gaudere : Ita & in agro corporis hinc tantum deberent bibere, quod oportet, ne nimia ebrietate, ipſa corporis terra, velut in*

& à la fertilité de leurs champs, à plus forte raiſon devroient-ils ſe borner à ne boire qu'autant que le beſoin l'exige, de crainte que la terre de leur corps ne ſe transforme en marais, & ne produiſe que des vers & des ſerpents; c'eſt-à-dire des vices, au lieu des fruits ſalutaires des bonnes œuvres. L'on ne peut mieux comparer les ivrognes qu'à ces lieux marécageux où l'on ne voit que des couleuvres, des ſangſues, des grenouilles, des crapauds, des lézards, des crocodiles & des eſcargots mille fois plus horribles que mangeables: & comme les herbes qui croiſſent dans ces marais ne ſont propres qu'à être brûlées, de même les fruits

paludem converſa, magis vermes & ſerpentes vitiorum generare, quàm fructus bonorum operum poſſit afferre. Omnes enim ebrioſi tales ſunt, quales paludes: videntur ſerpentes, ſanguiſugæ, naſcuntur ranæ, & diverſa genera vermium, quæ magis horrorem poſſunt generare, quàm aliquid, quod ad victum proficiat, exhibere. Herbæ, quæ in ipſis paludibus vel circa ripas earum naſci ſolent, nihil utilitatis habere videntur, in tantum, ut annis ſingulis incendio concrementur: ita quod de ebrietate naſcitur, igni præparatur. Sermon. XXIII. De vitanda Ebrietate.

produits par l'ivrognerie feront jettés au feu, & vraifemblablement les ivrognes auffi". O très-vénérable *Pere Jean!* fi *S. Alexis* ne vous retire de ce vice, auquel vous ètes un peu trop enclin, vous périrez un jour ou l'autre comme *Holoferne*; fi quelque *Judith* ne vous coupe point le cou, le *Diable* vous le tordra, & vous vous trouverez tout d'un coup en Enfer avec *Pantagruel* & *Gargantua*.

Le très-érudit Pere *Vitulos* s'eft endormi. Ignoroit-il que le fommeil eft le piege que le Diable tend aux hommes pour les empêcher d'écouter la vérité & faire le bien? Si l'on doute de ce que je dis, que l'on jette un coup d'œil fur l'Hiftoire de tous les tems: l'on verra des Rois dormir fur le trône (*a*), tandis que des harpies impitoyables (*b*) dépouilloient leurs

---

(*a*) *Quare fi in terris dominantur Sardanapali;*
Si diadema tenent Azini fub imagine Regum,
Si tutela ovium cura eft commiffa luporum....
Non eft culpa Dei Summi, fed Dæmonis hujus
Quem nos Fortunam, quem etiam Plutona vocamus.
PALING. in Scorp. pag. 176.

(*b*) *Pline* dit que le coffre-fort d'un Partifan eft un réceptacle de dépouilles des citoyens,

ſujets, tandis que des ſangſues inſatiables ſe gorgeoient du ſang du Peuple (*a*), & que des tyrans de toute eſpece le tourmentoient (*b*).

L'on verra des Généraux dormir à la barbe d'un ennemi qui veilloit, & qui ſe diſpoſoit à profiter d'un moment favorable pour égorger les trois quarts de leur Armée.

L'on verra des Juges dormir à l'Audience, tandis qu'on y plaidoit des cauſes d'où dépendoit ſouvent la fortune des veuves & des orphelins & la vie de l'innocent.

L'on verra des Paſteurs dormir à la Cour, tandis que Satan parcouroit leur Dioceſe & leur eſcamotoit leurs ouailles.

& de proies enſanglantées : *Spoliorum civium, cruentarumque prædarum receptaculum.* Paneg. Traj.

(*a*) L'argent eſt la vie & le ſang des Peuples, dit un ancien Poëte Comique.

(*b*) On leur a enlevé leurs bœufs, dit *Tacite*, leurs champs, il ne leur reſte plus que leurs corps, qu'on emploie à une ſervitude odieuſe. *Boves ipſos, mox agros, poſtremò corpora ſervitio tradunt.* Ann. Lib. IV.

L'on verra les Religieux dormir au Chœur, au lieu de chanter les louanges de celui qui veille & qui ne dort jamais.

L'on verra les Femmes du monde dormir dans les Eglises, pendant l'Office divin, pendant les prédications, fût-ce *Saint François* même qui prêchât ! .....

Mais ces gens-là dormoient-ils toujours ? .... Non.

Ces Princes s'éveilloient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'imposture, & de la volupté.

Ces Généraux s'éveilloient au son de l'argent qu'ils tiroient du pillage & des contributions.

Ces Evêques s'éveilloient à la voix du fanatisme & de la discorde, ou à la nouvelle de quelque Bénéfice vacant dont ils n'avoient que faire.

Ces Magistrats s'éveilloient à la voix d'une belle femme qui plaidoit à tort contre un honnête homme qui avoit droit, ou au son des écus d'un riche fripon qui vouloit engloutir l'héritage d'un pauvre qui n'avoit rien.

Ces moines s'éveilloient au son des pots & des verres, à l'odeur d'un bon plat, aux accents amoureux de quelque

tourterelle de Sion, ou à la voix mourante de quelque uſurier qui vouloit rendre à Dieu ce qu'il avoit pris aux hommes (*a*).

(*a*) Comme c'eſt vraiſemblahlement la derniere fois que l'on parlera des Moines dans cet Ouvrage, le lecteur ne ſera peut-être point fâché que l'on joigne ici le reſte des petits vers que *Palingene* a fait à leur honneur, & que l'on n'a point eu occaſion de rapporter ailleurs.

Quòque magis fallant vulgus, ſe addicere ſacris
Haud dubitant, & templa colunt, divumque miniſtri
Cenſentur: varias leges, habituſque capeſſunt
Inſuetos, raſo ſperantes vertice cælum:
Inſani fugiunt mundum, immundumque ſequuntur:
Et cùm ſe ventri dedant, mollique quieti,
(Quæ duo nequitiæ ſunt nutrimenta) pudici ut
Credantur, cæcis condunt ſua furta latebris,
Et ſatagunt nigram vitiis obtendere noctem...
PALING. in Canc. pag. 55.

Sed tua præcipuè non intret limina quiſquam
Frater, vel monachus, vel quavis lege ſacerdos:
Hos fuge: peſtis enim nulla hac immanior: hi ſunt
Fex hominum, fons ſtultitiæ, ſentina malorum,
Agnorum ſub pelle lupi, mercede colentes
Non pietate Deum: falſa ſub imagine recti
Decipiunt ſtolidos: ac religionis in umbra
Mille actus vetitos, & mille piacula condunt.
Raptores, mœchi, puerorum corruptores,

Les Femmes du monde s'éveilloient au fausset aigre de la satyre, aux sifflements aigus de la calomnie, ou aux tendres cajoleries d'un paladin de Cythere.

De sorte que de l'une ou de l'autre maniere le Diable n'y perdoit rien.

O sommeil dangereux & funeste! que tu as causé de maux dans le monde! O *Vitulos*! mon cher *Vitulos*! pour-

---

Luxuriæ atque gulæ famuli: cælestia vendunt.
Heu quas non nugas, quæ non miracula fingunt,
Ut vulgus fallant, optataque præmia carpant!
Inde superstitio, & ludibria plurima manant:
Quæ dii, si sapiunt, rident; renuuntque videre.
Non pretio, sed amore, Deum vir justus adorat.
Deme autem lucrum, superos & sacra negabunt;
Ergo sibi, non cælicolis, hæc turba ministrat;
Utilitas facit esse deos: qua nempe remota,
Templa ruent, nec erunt aræ, nec Jupiter ullus.
Id. in Leon. pag. 87.

. . . . . utrùm Monachos . . . .
Divitiis deceat privari, & partibus illis
Quas auferre solet cristatis villica gallis:
Quum sint lascivi nimium, nimiumque superbi;
Et spernant omnes, & turpia multa licenter
Committant, senis exemplo qui præsidet illis.
Proh pudor! hos tolerare potest Ecclesia porcos;
Duntaxat ventri, veneri, somnoque vacantes?
Id. in sagitt. pag. 214.

quoi dormez-vous maintenant, que vous devriez être éveillé ? pourquoi veillez-vous quelquefois, lorfque vous devriez dormir ?

Mais laiffons-là le *Révérendiffime* ivre & fon *Confrere* qui dort : venons à mon doux Maître, à ce Philofophe incomparable, dont la Philofophie, femblable au Soleil, eft toujours lumineufe & rayonnante, quoiqu'elle foit parfemée de taches ; & toujours admirable, quoiqu'elle ait fouvent fes éclipfes.

Pourquoi mon Maître eft-il difparu dans le tems que mon confrere *Jérôme* étoit au plus beau de fon difcours ? Seroit-ce par mépris ou par honte d'entendre fortir des vérités d'une bouche qui, jufqu'à ce jour, n'avoit débité que des fottifes ? Une piece d'or perdroit-elle de fon prix pour fortir d'un fac qui n'auroit jamais renfermé que des babioles ? Une perle feroit-elle moins précieufe aux yeux d'un Lapidaire, parce qu'il l'auroit trouvée fur un fumier ? Mon cher maître ignoreroit-il que le Ciel fe fert quelquefois de la bouche des foibles & des idiots pour annoncer la vérité aux hommes, pour les avertir de leurs devoirs ou des dangers qui les menacent ? N'auroit-

il pas entendu parler d'un *S. Furſey*, qui moraliſa dans le ventre de ſa mere ; d'un *S. Canaguera* qui expliqua *Baruch* & *Ezéchiel* en venant au monde ; d'un *S. Pilagori* qui defendit la cauſe du Pape, n'ayant encore que neuf mois ; d'un *S. Guinolin* qui ſe mit à courir à la ſortie du ventre de ſa mere, en criant que la maiſon alloit tomber ? .... Non - ſeulement la bouche des ſimples a ſouvent été l'organe de la vérité, mais celle des animaux a ſervi quelquefois au même uſage. Depuis l'Ane de *Balaam* juſqu'au Chat de *Ste. Pétronille*, il y a mille exemples qui confirment ce que je dis. Les Païens même ont eu leurs bêtes qui parloient. Qui eſt - ce qui n'a pas lu l'Hiſtoire des Vaches du Mont *Olympe*, du Béïier de *Phryxus* & du Cheval d'*Achille* ? Qui eſt - ce qui ignore l'aventure du Bœuf de *Rome*, du Chien de *Tarquin*, de la Corneille de *Suétone*, des Chevres de *Mutius*, & des Anguilles de *Marc* de *Trébiſonde* ? ..... Mon doux Maître a donc eu tort de diſparoître : il devoit demeurer juſqu'à la fin du ſermon de ſon Compere *Jérôme*, & profiter de ſes leçons, s'il les eût trouvées raiſonnables. Mais l'orgueil & la préſomption

font l'écueil du Sage, dit *Lopes* de *Cuença*; & je ne voudrois pas jurer que la ſageſſe de mon cher Maître n'y échouât un jour ou l'autre.

O mon Maître! mon cher Maître! prenez exemple ſur la chûte de *Satan*, qui eſt tombé du faîte de la gloire dans le puits de l'abyme, comme dit *S. Pierre* (*a*), parce qu'il n'a écouté que ce que ſa vanité & ſon orgueil lui inſpirerent. Cependant *Satan* étoit pour le moins auſſi grand Philoſophe que vous, mon doux Maître; il étoit le plus ſage, le plus parfait, le plus beau de tous les Anges; & il eſt aujourd'hui la plus ignorante, la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les créatures. Sa ſageſſe s'eſt convertie en malice, ſes perfections en imperfections, & ſa beauté en laideur: il eſt devenu l'antagoniſte de la vérité, le prototype de tous les vices, & l'ennemi des honnêtes gens, ainſi qu'il l'a fait voir en pluſieurs rencontres, & notamment en colaphiſant *S. Paul*, pour l'empècher de faire le bien (*b*).

(*a*) II. Epit. Ch. II. v. 4.

(*b*) II. Corinth Chap. XII. v. 17.

Mais, mon cher *Jérôme*, si le *Redoutable* s'est enivré, si *Vitulos* s'est endormi, si mon doux *Maître* s'est enfui au lieu de t'écouter, n'y auroit-il point un peu de ta faute ? Tu leur as débité des choses admirables, à la vérité, mais tu ne les as pas appuyées d'aucune autorité, & les autorités sont d'un grand poids, comme tu sais, pour faire recevoir ce que l'on veut persuader. Depuis quelque tems tu es devenu savant comme un Docteur de *Salamanque* : il ne t'auroit rien coûté à citer par-ci par-là les *SS. Peres*, ces lumieres du monde, ces colonnes de la foi & de la pureté de la morale, de même qu'un *Emanuel Sa*, un *Suarès*, un *Lessius*, un *Mariana*, un *Santarel*, un *Escobar*, & autres grands hommes sortis du sein de l'*Ordre* de mon Compatriote *Inigo* de *Guipuscoa*, le plus grand serviteur de Dieu qui ait paru depuis la création d'*Adam* jusqu'aujourd'hui, & qui paroîtra peut-être jusqu'au jour du Jugement.

Mon cher *Diego*, dis-je à l'*Espagnol*, des vérités telles que celles que j'ai débitées n'ont besoin d'aucun appui : leur importance & leur clarté suffisent pour les faire écouter & recevoir. D'ailleurs je ne suis point devenu si savant que

tu le crois, je ne ſuis devenu que plus raiſonnable que je ne l'étois. Je n'ai lu, ni les *SS. Peres*, ni les *Grands Hommes* de la *Société* de ton Compatriote. Mais ſi l'on doit s'en rapporter à d'autres grands Hommes auſſi, les *SS. Peres* ne ſont rien moins que ce que tu les crois. S'il ſuffit d'être ignorant, viſionnaire, brouillon, tracaſſier, perturbateur, intolérant, pour mériter le titre de *Lumiere* du monde, la plupart de ces Meſſieurs réunirent au ſuprême degré ces belles qualités entr'eux: la morale, les dogmes, les myſteres de la Religion ne pouvoient paſſer par de meilleures mains pour être tranſmis à la Poſtérité; & je ne m'étonne plus que leurs ouvrages aient été la ſource où les Théologiens des ſiecles poſtérieurs puiſerent leurs arguments pour appuyer leurs opinions.

Quant à ton *Emanuel Sa*, *Suarès* & leurs *ſemblables*, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent pas que je te réponde ſur leur article.

Bienheureux *S. Polycarpe!* s'écria *Diego*, mon ancien camarade, mon intime, mon ami *Jérôme*, eſt devenu Hérétique! Il rejette l'infaillibilité des *SS. Peres*; il ſe moque de *S. Suarès* &

de ſes *Compagnons*, il ne lui manque plus que de ſe moquer de notre *S. Pere* le Pape. O mon Ami ! mon cher Ami ! je ne m'étonne pas que la *Sainte Hermandad* vous a voulu brûler. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ! je n'aurois point aujourd'hui le déplaiſir de voir le meilleur Ami que j'aie ſur la terre, marcher à grands pas dans le chemin de la perdition ; chemin trompeur & funeſte, qui a mené *Martin Luther* & *Jean Calvin* en Enfer.... dans le fin fond de l'Enfer ! .... Ah, mon cher *Jérôme !* renoncez aux opinions déteſtables où vous êtes. Ouvrez les yeux : liſez le huitieme Chapitre de la *Cayeda del Ciego*, de *Caramuel d'Orviedo*, liſez la *Rienda del Aſno* de *Guſman de Badajox* ; ou, ſi vous ne ſavez point l'*Eſpagnol*, liſez les Œuvres du *R. P.* en Dieu, *Don Vincent Ceillier*, Religieux Bénédictin de la Congrégation de *S. Maur*, & *François* comme vous : vous verrez les erreurs monſtrueuſes où vous êtes ſur l'article des *Peres* de l'Egliſe ; & puis un peu de réflexion ſur vous-même, vous fera déſabuſer ſur le compte de ces dignes *Enfants* du Glorieux *S. Ignace*, que vous vilipendez ſi injuſtement.

Vous avez fait un pas vers le Préci-

pice ; demain vous en ferez dix autres ; & après demain cent autres ; en augmentant ainsi de vîtesse à l'infini, vous vous trouverez sur le bord de l'Abîme, vous y culbuterez, & les prieres de tous les *Saints* du Calendrier ne pourront vous en retirer. La route que vous prenez est une pente rapide & glissante, que l'on a d'autant plus de peine à abandonner, que l'on est éloigné du point où l'on y a fait le premier pas. Rétrogradez donc, mon cher *Jérôme*, il en est encore tems : & prenez garde, sur-tout, de répandre vos opinions dans ce pays, où il n'y a sorte d'absurdités qui ne prenne cours, quand la fureur épidémique de dogmatiser s'y allume. Le dernier siecle y a vu naître plus de cent quatre-vingt sortes d'Hérésies en moins de six ans (*a*) : l'on en

---

(*a*) *Quoniam hactenus in genere actum fuit de magno hæresium in Anglia incremento*, dit Hornius, *& summa quoque turbonum Ecclesiæ orthodoxæ genera aperta : ideo nunc particulariùs cuncta errorum monstra in lucem protrahenda sunt. Facilè enim concesserim, quod multi dicunt, Angliam receptaculum infamis ejusmodi credendi, scribendi, docendi licentiæ, factum ; sed & illud non*

verroit naître aujourd'hui cent quatre vingt fois autant, si cette manie reparoissoit. Don *Lopès de Cagliara* dit que l'indifférence où sont actuellement les *Anglois* pour tous sortes de Religions, est une marque qu'ils ne sont point éloignés de rentrer dans le sein de notre Mere la *Sainte Eglise*; mais je dis, moi, que c'est une marque aussi qu'ils

---

ignorandum est, longè majora pietatis incrementa fuisse; & non habere omnes sectas, hæreses, schismata, quod uni illi summis viribus opponere queant.

Catalogus hic erit ingens, immanis & incredibilis. Cæterum haud quamquam dubitandum est, quin ejusmodi apud Anglos ventilata sint, & hoc communis totius regni experientia testatur. Habebis conflugem horribilium effatorum. Et hoc quoque statuendum erit, non ullam esse sectam, quæ omnia hæc profiteri ausit. Quædam Enthusiastas, aliæ Scepticos, Antinomos, Arianos, Anabaptistas respiciunt.

Hæc igitur opiniones sunt, quæ ab anno CIↃIↃCXL. *maximè tamen* XLV. XLVI. XLVII. *& sequentibus, in Anglia prævaluerunt......*

Après ce préambule, qui se trouve à la page 209 de son Histoire Ecclésiastique, l'Auteur fait l'énumération de toutes ces Hérésies, qui le menent jusqu'à la page 328, & que son Traducteur François a trouvé à propos de retrancher.

ſont très - diſpoſés à ſaiſir toutes les opinions nouvelles & dangereuſes qu'on leur débiteroit. L'eſprit vuide d'opinions eſt une cire molle, ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions, c'eſt une table raſe qui n'attend que les caracteres que l'on voudra y graver.

Partez donc au plutôt, mon cher, tant pour votre bien que pour celui des autres. Prenez la Poſte de *Douvres*, embarquez-vous pour *Calais*, paſſez par *Paris*, par *Lyon*, par *Turin*, par *Florence*, arrivez à *Rome*, jettez-vous aux pieds du *S. Pere*, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'abſolution de vos fautes, & revenez ici faire la pénitence qu'il vous aura enjointe....

Mais que vois-je? mon camarade *Jérôme* rit de mes remontrances!.... ô aveuglement terrible! .... obſtination abominable!..... ô mon cher Ami *Jérôme!* que de maux vont fondre ſur ta tête!.. l'Eſprit prophétique me ſaiſit...je les vois.... le Ciel & la terre ſont conjurés contre toi....malheureux! viens à réſipiſcence, ou tu es perdu. Tout ce qui reſpire te déclare la guerre..... Les lions vont t'engloutir comme *Milon Crotoniate*, les tigres

vont te déchirer comme *Abul-Méhédin*, les loups vont t'avaler comme *Hasan* de *Chyra*, les ours vont te dévorer comme les *Polissons* de *Bethel*, les crocodiles vont te haper comme *Hugo* de *Preneste*, les serpents vont t'étrangler comme *Camille* d'*Orviette*, les vers vont te ronger comme *Hérode Agrippa*, & les chiens vont te manger comme le *Bacha* de *Girgio*; après tout cela, la foudre t'écrasera, la terre t'engloutira, & le Diable t'agrippera, comme *Aubert* de la *Saussaye*, lorsqu'il se moqua du Curé d'*Alençon*.





CHAPITRE XVI.

Changement de Matieres.

L'ESPAGNOL finiſſoit à peine ſon compliment, que le Lord *Foolishſon* arriva. C'étoit une des pratiques que le *Vieillard* m'avoit laiſſées : il venoit me prier de lui copier quelques *Ariettes* nouvelles qu'il avoit reçues d'*Italie.* J'avois renoncé au métier de *Copiſte*, mais comme ce *Lord* payoit très-généreuſement, je ne voulus point lui refuſer ce qu'il me demandoit.

Lorſque ce Seigneur m'eut ordonné ce que j'avois à faire, il apperçut *Pere Jean* qui cuvoit ſon vin au coin de la cheminée, & me demanda d'un ton de Gentilhomme qui étoit cet Original ? Le *Révérend* entendit ce mot, ouvrit les yeux, & répondit qu'il n'étoit Original ni Copie, mais qu'il s'appelloit *Pere Jean* de *Domfront.* L'air dont le *Révérendiſſime* prononça ces paroles déplut au *Lord*, qui lui demanda s'il ignoroit à qui il parloit ? — Je ne m'informe jamais à qui je parle, repartit

Pere Jean : lorſque quelqu'un m'interroge, ou qu'il parle de moi, je conclus que c'eſt un homme, & je lui réponds comme à mon ſemblable. Le *Lord* ſurpris d'une telle repartie, me demanda ſi cet homme étoit ivre? Je lui répondis qu'il avoit bu effectivement quelques flacons de trop, mais que quand cela ne feroit pas, c'étoit ſa coutume de ne ſe gêner pour perſonne. Le *Seigneur Anglois* plus ſurpris qu'auparavant, me demanda s'il étoit *Quaker* ? — Je ne ſuis, ni *Quaker*, ni *Juif*, ni *Anglican*, dit le *Révérend*, je porte des boutons à mon habit & un chapeau retrouſſé; la raiſon ſeule meſure mes termes, & non l'orgueil & le préjugé. Si tu étois auſſi raiſonnable que tu le dis, reprit le *Lord*, tu te conformerois à l'uſage; tu ſaurois diſtinguer un homme de condition d'avec un crocheteur; & tu aurois pour ce premier les égards dus à ſon rang. — Je ne connois d'autre rang dans le monde, repartit ſa *Révérence*, que l'ordre immuable que la Nature a établi entre les Eſpeces. Un homme eſt conſtamment un homme, & jamais une huître. Ces diſtinctions frivoles, que le haſard a miſes parmi ceux de notre Eſpece, ne

ſont, ni aſſez ſolides, ni aſſez conſidérables pour en impoſer à un homme de bon ſens. Celui qui n'eſt que crocheteur aujourd'hui, peut être demain Général d'Armée, ou Miniſtre d'Etat; il peut être le plus grand Prince de l'Univers : de même que celui qui eſt au pinacle de la Fortune, peut être réduit en 24 heures à faire des fagots. — Mais la vertu, les ſentiments..... dit le *Lord*? La vertu, les ſentiments, reprit *Pere Jean*, ſe trouvent indifféremment dans tous les états, & non attachés à aucun rang. Les champs ſont couverts d'*Alexandres*, de *Céſars*, de *Turennes* & de *Colberts*, qui labourent la terre; & les premieres dignités ſont ſouvent remplies par des *Garots* & des *Colas*. La Fortune diſtribue les rangs, & la Nature les vertus : l'une ne conſulte point l'autre dans ſes diſtributions; c'eſt pourquoi leurs dons ſe trouvent différemment diſtribués. — Et la Naiſſance? dit le *Seigneur*. — La Naiſſance, pourſuivit le *Révérend*, eſt auſſi l'effet du haſard : *foin* d'un homme qui eſt ſorti de la côte de Trajan, s'il ne lui reſſemble : l'extraction, les titres, les honneurs & les richeſſes ne ſont que de vains ornements, qui n'en impoſent

pas moins aux fats qui en ſont revêtus, qu'aux ſots qui les admirent : mais un homme d'eſprit pénetre à travers cet attirail, & juge ſi le perroquet vaut la cage (*a*). Le mérite eſſentiel d'une Statue

(*a*) C'eſt merveille que ſauf nous, aucune choſe ne s'eſtime que par ſes propres qualités. Nous louons un cheval de ce qu'il eſt vigoureux & adroit ;

———————— Volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, & exultat rauco victoria circo (*).

non de ſon harnois : un levrier, de ſa vîteſſe, non de ſon colier ; un oyſeau, de ſon aîle, non de ſes longes & ſonnettes. Pourquoi de même n'eſtimons-nous un homme par ce qui eſt ſien ? Il a un grand train, un beau Palais, tant de crédit, tant de rente : tout cela eſt autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche ; ſi vous marchandez un cheval, vous lui oſtez ſes bandes, vous le voyez nud & à découvert : où, s'il eſt couvert, comme on le préſentoit anciennement aux Princes à vendre, c'eſt par les parties moins néceſſaires, afin que vous ne vous amuſiez pas à la beauté de ſon poil, ou à la largeur de ſa croupe, & que vous vous arreſtiez principalement à conſiderer les jambes, les yeux & les pieds, qui ſont les

(*) Juv. Sat. VIII.

tue consiste dans la Statue même, & non dans la matiere dont elle est composée. Un fat qui traverse *Paris* ou *Londres* dans un char doré, est un épouvantail de chenevieres, qui fait peur aux idiots; mais l'homme sage jette un coup-d'œil sur le fat & son

membres les plus utiles. (Voyez HORAT. *Lib.* I. *Satyr.* II. 86. *& seqq.*) Pourquoi estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé & empaqueté? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, & nous cache celles, par lesquelles seules on peut vrayement juger de son estimation. C'est le prix de l'épée que vous cherchez, non de la guaine: vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillée. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours; & comme dit très plaisamment un Ancien: (*Senec. Epist.* LXXI. *pag.* 221. *Ed Gron.*) Savez-vous pourquoi vous l'estimez grand? vous y comptez la hauteur de ses patins. La base n'est pas de la statue. Mesurez-le sans ses échasses. Qu'il mette à part ses richesses & ses honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions, sain, & alegre? quelle ame a-t-il? est-elle belle? capable & heureusement pourvue de toutes ses pièces? Est-elle riche du sien, ou de l'autrui? La fortune n'y a-t-elle que voir? Si les yeux ouverts, elle attend les espées traitres; s'il ne lui chaut par où

train, il l'apprécie à ſa valeur, & paſſe outre.

Ne me prendrois-tu pas pour un fat auſſi? dit l'*Anglois* en colere. — Je te prends pour ce que tu es, repartit *Pere Jean*. Si tu as l'ame noble, généreuſe, & le cœur d'un honnête homme, je

---

lui ſorte la vie, par la bouche, ou par le goſier; ſi elle eſt raſſiſe, équitable & contente: c'eſt ce qu'il faut voir, & juger par-là les extrêmes différences qui ſont entre nous. MONTAGNE. *Eſſais, tom.* I. *Liv.* I. *Chap.* XLII. *pag.* 516, 517, 518. *Edit. de la Haye* 1727.

BOILEAU a dit à peu près la même choſe en ces Vers:

Dites-nous, grand Héros, Eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime?
On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant ſa bouillante vigueur:
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere:
Mais la poſtérité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe eſt vendue au hazard,
Sans reſpect des Aïeux dont elle eſt deſcendue,
Et va porter la malle ou tirer la charruë.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus?

Satyre V. v. 29. & ſuiv.

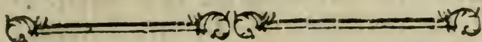
refpecte en toi le mérite & la vertu, & ce refpect rejaillit fur toi : fi tu as de l'orgueil, & le cœur mauvais, je te méprife & je me moque de toi. — De quel pays ferois-tu par hafard? Je fuis de ce monde-ci. La patrie du Sage eft par-tout : il ne reconnoît point cette patrie au langage de certaines gens, aux murs d'une telle ville, au clocher d'un tel village, ni à la foupe qu'on y mange. Lorfqu'il voit le foleil & les étoiles, il dit : *Je fuis dans mon pays, & non dans un autre.* Mais fi tu veux favoir où je fuis né, je te dirai que c'eft en France. — Quoi! un *François* a l'audace de parler de la forte à un *Anglois*? — Tout *François* raifonnable parlera ainfi à un *Anglois* impertinent; & tout *Anglois* qui a le fens commun, ne fera point de différence entre un homme né au-delà de la *Manche* & un autre en-deçà. Je ne nie point que les *François* ne méritent à certains égards le mépris que les *Anglois* ont pour eux; mais pour méprifer les autres avec quelqu'ombre de raifon, il faut être foi-même fans défaut : or les gens de ton pays ont leurs ridicules, leurs foibleffes & leurs vices, ainfi que les autres nations; ils ont donc autant de

tort de mépriser les *François*, que ceux-ci en ont de les admirer. Sottise de part & d'autre. — Sais-tu, dit le *Lord*, que si j'avois ici mes gens, je te ferois jetter par la fenêtre de ton taudis? — Ah! Monsieur, s'écria *Diego*, savez-vous que le redoutable *Pere Jean* a tué un *Capucin* avec une cuiller à pot, & un *Marquis* avec un bâton de fagot? & qu'il a mis en fuite six cent & trente-deux Sauvages dans les Déserts de la *Tartarie*? — Qu'il ait fait ce qu'il aura voulu, reprit le *Lord*, je le fais jetter dans la *Tamise* la premiere fois qu'il paroîtra dans les rues.

En disant ces paroles, le *Seigneur Anglois* partit; & *Pere Jean*, haussant les épaules, ne prit point la peine de le regarder aller.



CHA-



CHAPITRE XVII.

Réflexions ſur l'Aventure du Chapitre précédent.

CETTE ſcene me mit dans une telle tranſe, que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura : *Vitulos*, qui s'étoit éveillé au bruit que le *Lord* & le *Révérend* faiſoient, fut d'abord ſi étonné qu'il ne ſavoit où il étoit. Mais quand l'*Anglois* fut parti, je dis à *Pere Jean* qu'il avoit eu tort de parler ainſi à un homme de qualité; que s'il n'avoit aucun reſpect pour ſa perſonne, il devoit au moins en avoir pour ſon rang; & que cette affaire pourroit bien avoir des ſuites fâcheuſes pour lui. — Je ne crains ni le *Lord*, ni les ſuites fâcheuſes qu'il pourra me ſuſciter, répondit le *Révérend*; ſon début en parlant à ma perſonne fut celui d'un impertinent, & ſa concluſion fut celle d'un fanfaron ou d'un aſſaſſin, c'eſt-à-dire, d'un lâche. Si les loix d'un Pays comportent que l'on doive reſpecter les Gens de Qualité, elles ſup-

posent en même tems qu'ils se rendront dignes de respect. — Le tort d'autrui, repris - je, ne nous autorise pas à avoir tort nous - mêmes. Si le *Lord* s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent, vous deviez lui faire sentir par votre modération jusqu'à quel point il s'oublioit. Les procédés nobles & généreux d'un Manant vis-à-vis un Gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir, ou le confondent. La grandeur d'ame ne consiste point à faire assaut d'impertinences & de grossiéretés : elle consiste à opposer des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables.—Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, repliqua *Pere Jean*. Que l'on honore, si l'on veut, la poltronerie du beau nom de modération, je méprise un titre acquis à si bon marché. C'est tolérer le vice que de souffrir les injures ; une repartie vigoureuse est plus propre à rembarrer un impertinent, qu'une réponse gracieuse : l'une le confond, & l'autre l'énorgueillit. L'Homme est tellement constitué que l'indulgence l'endurcit, au lieu que la fermeté le corrige, ou le rend plus

circonſpect. Si le *Lord* a le ſens commun, il réfléchira à l'avenir avant que d'attaquer un Homme comme moi. Au reſte je n'ai lu nulle part que l'on ſe garantiſſe des attaques d'une bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs il ne faut pas ſeulement conſulter l'intérêt de ſa Patrie dans ces circonſtances, mais auſſi le ſien propre. Si l'Homme à qui vous avez affaire alloit tenir parole, que diriez-vous ? que feriez-vous ? — Je dirois, repartit le *Révérend*, que la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire manquer à nous-mêmes (*a*), & je me dé-

---

(*a*) *Juſtum, & tenacem propoſiti virum,*
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus inſtantis Tyranni
Mente quatit ſolidâ, neque Auſter,
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus :
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
HOR. Lib. III. Ode 3.

: : : . . . . *Altus Olympi*
Vertex, qui ſpatio ventos hiemeſque relinquit,

fendrois. Toutes les menaces du monde ne m'empêcheront point de ſortir à mon ordinaire :

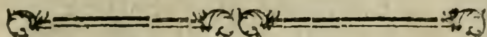
Jamais rien ne m'arrête ;
Je brave la tempête ,
J'affronte le trépas ;
Si le Ciel en éclats ,
S'écrouloit ſur ma tête ;
Je ne tremblerois pas.

Perpetuum nulla temeratur nube ſerenum ,
Celſior exſurgit pluviis , auditque ruentes
Sub pedibus nimbos , & rauca tonitrua calcat :
Sic patiens animi per tanta negotia liber
Emergit , ſimiliſque ſui : juſtique tenorem
Flectere non odium cogit , non gratia ſuadet.

CLAUD. *de Mali. Theod. Con.*



CHA-



CHAPITRE XVIII.

Continuation du même Sujet.

PERE JEAN parloit encore, lorſque le *Compere* rentra. Et ce dernier fut à peine dans la chambre que *Diego* s'écria : Ah ! mon cher Maître, où avez-vous été ? il eſt venu ici un maudit *Milord* qui a inſulté le reſpectable *Pere Jean*, & qui s'en eſt allé diſant qu'il le feroit jetter dans la *Tamiſe*.

Lorſque le *Compere* eut appris le détail de cette aventure, il peſta à ſon ordinaire, & nous dit : L'on ſoutiendra encore que *tout n'eſt pas mal* dans ce monde ? Des hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de vaines diſtinctions ; & ceux qui en feront revêtus, viendront impunément inſulter les honnêtes gens dans leur logis, & finiront par les menacer de les faire noyer, parce que ces honnêtes gens auront uſé du droit que tout homme a naturellement de ſe défendre ? *Si tout étoit bien*, verroit-on de pareilles choſes ? ſi les Loix étoient

justes & suffisantes, un Fat oseroit-il seulement s'imaginer qu'il puisse injurier, & faire noyer un Galant Homme avec impunité ? O Loix ! on a bien raison de dire que vous ressemblez à des toiles d'araignées, qui arrêtent les mouches, & que les hannetons brisent ! La faveur, la considération, la cabale, mettent un Grand scélérat à l'abri de la poursuite de la Justice, & les mêmes choses sont que le Foible a toujours tort. Si le *Lord* fait noyer mon Oncle qu'il a insulté, il n'en sera rien ; si mon cher Oncle, qui a été insulté, noie le *Lord*, on l'enverra à *Tyburn* (a). Tel est le cours des choses dans ce Monde.

L'insuffisance & l'injustice que vous prétendez exister dans les Loix, dis-je au *Compere*, devroient justement faire que des gens tels que nous se conforment à l'ordre. Si l'on a quelque chose à appréhender en faisant le bien, l'on a tout à craindre en agissant mal. Mais les injustices, les vexations que les Foibles essuient quelquefois, ne viennent

(a) Lieu où l'on fait les exécutions à *Londres*.

pas tant de l'insuffisance des Loix, que de la perversité de ceux qui en sont les dépositaires. Si l'on condamne un Crocheteur qui a manifestement raison, en faveur d'un Grand qui a manifestement tort, cela ne vient point de ce que les Loix portent qu'il soit ainsi : la plupart des loix qui existent dans l'Univers, quelque opposées qu'elles paroissent, tendent plus ou moins directement au même but, c'est-à-dire, à l'ordre & à la paix : il ne faut que considérer l'esprit du Législateur, & les circonstances qui les ont fait naître, pour le voir. En un mot, si mon cher *Compere* avoit une bonne mémoire, il se souviendroit que son Condisciple *Whiston* lui dit à *Paris*, que, quoiqu'il soit de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, les Loix, telles qu'elles sont, causent tant de bien dans le monde, qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme.

L'Ami *Jérôme* a raison, dit *Vitulos*, & le *Compere* a tort de piailler sans cesse contre les Loix : elles sont ce qu'elles sont : les clabauderies dont il nous étourdit, & qui n'ont rien de commun avec le sujet dont il est question, ne les ren-

dront, ni plus parfaites, ni les hommes meilleurs. Voici les paroles d'un grand Homme, qu'il feroit bien de mettre dans fa mémoire, & d'en faire fon profit, ainfi que nous, fans excepter même le *Révérendiffime*. „ L'advis que je donne icy à celuy qui veut eftre fage, dit *Charron*, eft de garder & obferver de parole & de faict les loix & couftumes que l'on trouve eftablies au pays où l'on eft ; & ce, non pour la juftice ou équité qui foit en elles, mais fimplement pour ce que font loix & couftumes : non légérement condamner ni s'offenfer des eftrangeres, mais bien librement & fainement examiner & juger les unes & les autres, n'obligeant fon jugement & fa créance qu'à la raifon. Voici quatre mots. En premier lieu felon tous les fages, la reigle des reigles, & la générale loy des loix eft de fuivre & obferver les loix & couftumes du pays où l'on fe trouve, *fequi has leges indigenas honeftum eft.* Toutes façons efcartées & particulieres font fufpectes de folie ou paffion ambitieufe, heurtent & troublent le monde.

„ En fecond lieu, les loix & couftumes fe maintiennent en crédit, non parce qu'elles font juftes, mais parce

qu'elles ſont loix & couſtumes ; c'eſt le fondement myſtique de leur authorité, elles n'en ont point d'autre; & celui qui obéiſt à la loy pour ce qu'elle eſt juſte, ne lui obéiſt pas, parce qu'il voidt ; ce ſeroit ſoubmettre la loy à ſon jugement, & lui faire ſon procès, & mettre en doute & diſpute l'obéiſſance, & par conſéquent l'eſtat & la police, ſelon la ſoupleſſe & diverſité, non-ſeulement des jugements, mais d'un meſme jugement. Combien de loix au monde injuſtes, impies, extravagantes, non-ſeulement aux jugements particuliers des autres, mais de la raiſon univerſelle, avec leſquelles le monde a veſcu longtemps en profonde paix & repos, & avec telle ſatisfaction que ſi elles euſſent eſté très-juſtes & raiſonnables ? qui les voudroit changer & rabiller, ſe monſtreroit ennemy du public, & ne ſeroit à recevoir : la nature humaine s'accommode à tout avec le temps & ayant une fois pris ſon ply, c'eſt acte d'hoſtilité de vouloir rien remuer : il faut laiſſer le monde où il eſt ; ces brouillons & remueurs de meſnage, ſous prétexte de réformer, gaſtent tout. ...... Il adviendra quelques fois que nous ferons par ſeconde particuliere

& municipale obligation (obéissant aux loix & coustumes du Pays) ce qui est contre la premiere & plus ancienne, c'est-à-dire, la nature & raison universelle: mais nous luy satisfaisons tenant nostre jugement & nos opinions justes & sainctes selon elle. Car aussi nous n'avons rien nostre & de quoy nous puissions librement disposer que de cela; le monde n'a que faire de nos pensées, mais le dehors est engagé au public; & luy en devons rendre compte: aussi souvent nous ferons justement ce que justement nous n'approuvons pas: il n'y a remede, le monde est ainsi fait (a)".

Ce passage-là est admirable, dit *Pere Jean à Vitulos*; & mon *Neveu* est un bavard qui déraisonne de plus en plus. Mais cela n'empêche pas que si quelques Coupe-jarrets, suscités par le *Lord*, s'avisent de me mettre la main sur la carcasse, je ne leur fasse sentir que les os de mon bras ne sont pas sans moëlle.

(a) *De la Sagesse*, Liv. I. Ch. VIII.

CHA-



CHAPITRE XIX.

Suite de cette Aventure.

LE lendemain de cette aventure, *Pere Jean* s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha ſous ſon habit, ſe prépara à tout événement, & ſortit à ſon ordinaire : mais il ne vit aucune apparence que le *Lord* ſongeât à lui tenir parole. Le ſurlendemain il ſortit derechef, & il ne vit rien. Le troiſieme jour il ſortit encore : pour cette fois, un Matelot ivre, ou faiſant ſemblant d'être ivre, lui chercha querelle près de *Billingsgate* (*a*). *Pere Jean* ne fit point ſemblant d'entendre le Matelot, & voulut paſſer outre : mais un autre ſe joignit au premier, & l'éclabouſſa depuis la tête juſqu'aux pieds. Pour le coup le *Révérend* perdit patience : il appliqua un ſi furieux ſoufflet ſur la face de ce dernier qu'il l'en-

(*a*) Endroit ſitué ſur la *Tamiſe* un peu au-deſſous du *Pont de Londres*.

voya culbuter à plus de quinze pas Alors un gros & puissant coquin qui se trouvoit là, irrité de l'affront que le peuple *Anglois* venoit de recevoir de la part d'un Etranger, mit habit, chemise & perruque bas, défia le *Révérendissime* de se battre contre lui, & lui donna en même tems un coup de poing sur l'estomac : mais ce dernier lui en rendit un autre si terrible, qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche, & le jetta par terre sans mouvement & sans connoissance.

Cet exploit attira à *Pere Jean* l'applaudissement des passants : aucuns dirent qu'il étoit impossible que cet homme ne fût pas *Anglois* ; que s'il ne l'étoit point, il méritoit non-seulement de l'être, mais encore de recevoir des Lettres de bourgeoisie de *Londres.* Mais les Camarades de ceux que *Pere Jean* avoit jettés par terre, s'armerent de tout ce qu'ils purent trouver, & l'assaillirent de toutes parts. Alors le *Révérendissime* tira son gourdin, tomba sur cette troupe d'assassins, & en jetta une demi-douzaine sur le carreau. Cela ne fit qu'irriter cette multitude : mais le *Redoutable* entra dans une telle colere,

qu'à chaque coup qu'il portoit il jettoit bas ſon homme. Son combat de *Péterſbourg* & la défaite des *Sauvages* n'étoient que jeu en comparaiſon de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la mâchoire, le rendit furieux; il pouſſa un cri terrible, il ſaiſit une ſolive qu'il rencontra par haſard, & tomba de plus belles ſur ſes ennemis. C'étoit fait de cette canaille entiere, ſi elle ne ſe fut diſſipée. Mais en moins de trois minutes, tout étoit diſparu, & *Pere Jean* ſe trouvoit maître du champ de bataille.

Ceux qui avoient été ſpectateurs de l'action firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du Vainqueur, en diſant qu'il méritoit qu'on lui érigeât une Statue à *Weſtminſter* : d'autres crioient qu'il falloit lui faire ſon procès & l'envoyer à *Tyburn* : peu s'en fallut que les deux partis n'en vinſſent aux mains pour ſoutenir leur opinion, mais les premiers l'emporterent : ils entourerent *Pere Jean*, le ramenerent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées, & s'oppoſerent à la Garde qui vouloit l'arrêter, ou plutôt ſe faire aſſommer; car le *Révérend* étoit dans

une telle fureur, qu'il se feroit plutôt laissé hacher en pieces que de se rendre.

Lorsqu'il fut arrivé au logis, & qu'un de ceux qui étoient montés avec lui nous eut fait le détail de cette aventure, *Vitulos* & moi, craignant de mauvaises suites, lui conseillâmes de sortir par une porte de derriere, qui donnoit dans une autre rue, & de se retirer chez un Traiteur *François* de notre connoissance. Le *Révérend* regarda d'abord cette démarche comme une lâcheté; mais à la fin il entendit raison & disparut. Il fit sagement, car peu de tems après son départ, il arriva un détachement de cinquante Grenadiers pour le prendre.

L'Officier qui étoit à la tête de ces cinquante Hommes nous demanda où étoit celui qu'il cherchoit? *Vitulos* lui répondit que nous n'en savions rien; & qu'il ne croyoit pas qu'il fût dans la maison: qu'en tout cas il pouvoit en faire la perquisition. Le *Compere* lui dit qu'il feroit beaucoup mieux de courir après ceux qui attaquoient les gens dans la rue, par ordre d'un lâche, que de venir chercher un Homme qui n'a-

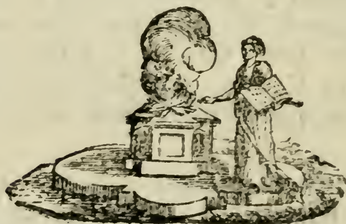
voit fait qu'user du droit que la nature a donné à un chacun de se défendre. L'Officier demanda au *Compere* de quelle autorité il lui tenoit ce propos ? Celui-ci lui répondit que c'étoit de l'autorité que chacun avoit de prendre le parti de l'innocent contre le coupable. L'Officier ne prit point la peine de repliquer : il continua de faire fouiller par-tout, & voyant que le *Révérend* étoit éclipsé, il se retira.

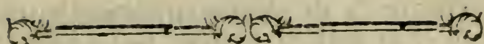
Cette affaire avoit effectivement été suscitée par le *Lord*. Nous apprîmes au moment que la Garde venoit de sortir de chez nous, qu'il s'étoit trouvé parmi les Spectateurs de l'action; mais que pour faire voir qu'il n'y avoit aucune part, il avoit applaudi avec les autres à la vigoureuse défense de *Pere Jean*.

Je trouvai ce procédé indigne d'un honnête homme, & particuliérement d'un Seigneur d'une Naissance aussi illustre que celle du *Lord*. Mais la *Noblesse Angloise*, qui se distingue si glorieusement par la grandeur d'ame, la bravoure & la générosité, n'est pas plus à l'abri que celle des autres Pays, de voir par-

mi elle quelque membre qui la déſhonore.

Cette derniere nouvelle nous fit prendre le parti de faire dire à *Pere Jean* de ſortir le ſoir de la maiſon où il étoit, & de ſe refugier à *Oxfort* ou à *Canterbury* juſqu'à nouvel ordre. Mais le *Révérend* mépriſa cet avis, & s'obſtina à demeurer à *Londres*. Auſſi, mal lui en prit-il; car deux jours après on le ſurprit dans ſon lit, & on le conduiſit en priſon.





CHAPITRE XX.

Suite de cette Aventure.

A PEINE *Pere Jean* fut-il en priſon, que l'on commença ſon procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accuſoit d'avoir tué ſept perſonnes, & d'en avoir eſtropié quinze autres. Le *Révérend* ſe défendit avec tout le courage & la préſence d'eſprit dont il étoit capable : il dit que *Lord Foolishſon* étant venu l'inſulter dans ſon logis, il lui avoit répondu avec vigueur; que pour cela ce Seigneur l'avoit menacé de le faire jetter dans la *Tamiſe*; & qu'il ne doutoit point que la querelle qu'on lui avoit cherchée ne vînt de ſa part. Il nous nomma comme témoins de cette menace : on nous cita, nous comparûmes, nous dépoſâmes la vérité; mais rien de tout cela ne prouva que l'inſulte des deux Matelots & de ce qui s'enſuivit fuſſent l'effet de la menace du *Lord*. Par malheur l'un de ces Matelots étoit mort, & l'autre étoit diſparu : tous ceux qui étoient bleſſés dépoſe-

rent qu'ils s'étoient trouvés par hasard dans la mêlée, & sous les coups de *Pere Jean* qui frappoit à tort & à travers, sans égard & sans distinction. Le *Révérend Pere* n'avoit donc aucun témoignage favorable pour lui : au contraire, le *Lord* pouvoit prouver qu'il s'étoit trouvé là, & qu'il avoit été le premier à louer & exalter le courage de *Pere Jean.* Mais à dire la vérité, l'on ne se donna point la peine de faire de grandes recherches. Le *Révérendissime* étoit un étranger sans appui, sans connoissances ; il avoit tué sept *Anglois*, il en avoit estropié deux fois autant ; & on tenoit le bâton plombé dont il se servit au commencement du combat ; & le *Lord* qu'il accusoit étoit d'une famille considérable ; il ne faut point s'étonner si le tort fut de son côté. L'on ne disconvenoit point que le *Lord* n'eût fait la menace en question ; mais l'on regardoit cela comme un emportement de jeune homme, dont on ne devoit tirer aucune conséquence. Un des Juges s'avisa même de dire qu'il n'étoit pas possible qu'un Homme de Condition se portât à une action si infâme. Enfin *Pere Jean* voyant que ses Juges

étoient très-indiſpoſés en ſa faveur, il leur tint le diſcours ſuivant.

Meſſieurs, chacun de vous ne ſent-il point au fond de ſon ame, que s'il étoit prouvé que j'euſſe menacé de faire jetter un *Lord* d'*Angleterre* dans la *Tamiſe*, & que trois jours après cette menace quelques Scélérats ayant attaqué ce *Lord*, il en eût tué quatre fois autant que j'ai fait; chacun de vous, dis-je, ne ſent-il point qu'il avoueroit, non-ſeulement que la défenſe du *Lord* ſeroit une action héroïque, comparable à tout ce que *Robert Blake* (*a*) & *Jean Churchil* (*b*) ont fait de plus glorieux & de plus éclatant, mais encore qu'il

---

(*a*) Fameux Amiral d'*Angleterre* pour les *Parlementaires*. Son premier exploit fut la défaite des *Eſpagnols* près de *Sancta-Cruz*. Il défit en 1652 la Flotte *Hollandoiſe*, commandée par *Tromp*, *Ruyter* & *de Wit*: quoique les *Hollandois* diſent le contraire. L'année ſuivante il canonna *Tunis*, & brûla les vaiſſeaux des *Tuniſiens*: il débarqua en même tems avec 1200 hommes & tailla en pieces 3000 hommes qui s'oppoſoient à ſon paſſage: delà il s'avança vers *Alger* & *Tripoli*, & ſe fit rendre tous les Eſclaves *Anglois*, &c. Il mourut en 1657.

(*b*) C'eſt le célebre Duc de *Malborough*.

feroit nécessaire de donner ordre de me faire saisir & de me mettre en prison, jusqu'à ce qu'il fût pleinement constaté que je n'aurois eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire? Pourquoi donc ne me rend-on pas la même justice & la même satisfaction qu'on rendroit à ce *Lord?* Si le rang de ma partie la met à l'abri d'une formalité aussi rigoureuse, il ne l'exempte point de toutes les recherches, de toutes les informations qu'on pourroit faire en ce cas: son honneur l'exige, & peut-être que ma vie en dépend. Les loix sont faites pour tout le monde, par conséquent la justice l'est aussi: & je ne crois pas qu'il y ait d'homme en ce pays, non plus qu'ailleurs, qui, reconnoissant l'autorité des loix, s'arroge le privilege absurde d'être au-dessus d'elles. Si les ancêtres de ma partie ont mérité d'être annoblis par leurs vertus, ils n'ont certainement point accepté cet honneur sous condition que leurs descendants pourroient être impunément des Scélérats. Mais tel est le cours des choses de ce Monde: la moindre action vertueuse d'un Homme de Rang est toujours exagérée; les bassesses, les crimes, dont il est coupable sont constamment

ſtamment déguiſés : l'on craint de deſhonorer une Famille, comme ſi des honnêtes Gens devoient porter la peine due aux actions d'un méchant Homme. Ce préjugé auſſi injuſte que ridicule, a rendu la plupart des Gens de Condition incapables d'apprécier leurs propres actions. Tout ce qu'ils font de bien eſt ſelon eux héroïque ; tout ce qu'ils font de mal eſt une vétille. C'eſt un attentat ſacrilege aux droits de la Nobleſſe, que de meſurer leurs actions à l'aune de la raiſon & de l'équité.

Un noble, véritablement Noble (*a*), penſe bien différemment : il ſe croi-

---

(*a*) S'il faut comparer ces deux eſpeces de nobleſſe, (la naturelle & la perſonnelle) la pure naturelle, à bien juger, eſt la moindre, bien que pluſieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle eſt une qualité d'autrui & non ſienne, *& genus & proavos & quæ non fecimus ipſi, vix ea noſtra puto : nemo vixit in gloriam noſtram, nec quod ante nos fuit noſtrum eſt* : & qu'y a-t-il de plus inepte que ſe glorifier de ce qui n'eſt pas ſien ? Elle peut tomber en un homme vicieux, vaunéant, très-mal nay, & en ſoy vrayement vilain. Elle eſt auſſi inutile à autruy, car elle n'entre point en communication ny en commerce

roit deshonoré, s'il savoit que l'on apréciât ses actions au poids de l'opinion. Il ne se fait pas gloire de vertus d'emprunt, mais de réelles de son propre fonds. Il sait que ses Ancêtres ont laissé des Biens & un Nom dont il a hérité, mais il sait en même tems

---

comme fait la science, la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soy rien de commandable que cette noblesse de chair & de sang, la font fort valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les joues & le cœur, (ils veulent mesnager ce peu qu'ils ont de bon,) à cela les cognoist-on, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puisque tant & toujours ils s'y arrestent. Mais c'est pure vanité, toute leur gloire vient par chetifs instruments, *ab utero, conceptu, partu*, & est ensevelie sous le tombeau des Ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels & sepulchres des morts, & anciennement aux statues des Empereurs, ainsi ceux-ci destitués de tout mérite & subjet de vrai honneur ont recours à la mémoire & armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parents ayent eu bonne vue, & à un begue l'éloquence de son ayeul? & néanmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, méprisant les autres: *Contemtor animus & superbia commune Nobilitatis malum.* CHARRON, *De la Sagesse*, *Liv.* I. *Chap.* LV.

qu'il n'en est point ainsi de leurs Vertus (*a*) : c'est un trésor, qui leur est propre, & d'où il ne peut tirer que l'exemple & l'émulation : il regarde la noblesse de son extraction comme un éguillon qui le pousse sans cesse à se distinguer du commun des hommes, & non autrement.

Si ce que je vous dis vous est connu, ainsi qu'à moi, Messieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la justice qui m'est due ? pourquoi ne vous donnez vous point toutes les peines, que vous vous donneriez sans doute

---

(*a*) *Stemmata quid faciunt ? quid prodest, Pontice, longe*
Sanguine censeri, pictosque ostendere vultus
Majorum, & stantes in curribus Æmilianos,
Et Curios jam dimidios, nasumque minorem
Corvini, & Galbam auriculis nasoque carentem?
Quis fructus generis tabula jactare capaci
Corvinum, posthac multa contingere virga
Fumosos Equitum cum Dictatore Magistros,
Si coram Lepidis malè vivitur ? . . . .
Tota licet veteres exornent undique ceræ
Atria, Nobilitas sola est, atque unica, Virtus...:
Ergo ut miremur te, non tua ; primum aliquid da,
Quod possim titulis incidere præter honores,
Quos illis damus, & dedimus, quibus omnia debes.
Juven. Sat. VIII.

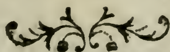
en toute autre occaſion, pour découvrir la vérité ? Si ce qu'on nomme bienſéance exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la Société aux uſages établis, il n'en eſt pas de même dans votre Tribunal ; tous égards doivent y être proſcrits ſans exception : ici tous les hommes ſont égaux, & doivent être tels ; ou le mot de juſtice eſt un vain nom dont l'objet n'a aucune réalité.

L'on m'accuſe d'avoir tué & bleſſé. Mais je n'ai tué ni bleſſé perſonne qu'à mon corps défendant. Un homme me cherche querelle, j'ai la patience de ſupporter ſes injures & de paſſer outre : ſon camarade ſe plaît enſuite de me couvrir de boue, cette patience m'échappe ; je lui donne un ſoufflet, rien de plus naturel que cela. Un troiſieme me provoque au combat ; il m'applique un coup de poing ſur l'eſtomac ; je lui en rends un autre, rien encore de plus naturel que ce que je fais là. Vingt ou trente amis de ces gens là me tombent ſur le corps ; je ſaiſis un gourdin que je porte, je me défends ; j'en jette ſept ſur le carreau & j'en bleſſe quinze, rien encore de plus naturel qu'une telle défenſe. . . . *Mais le gourdin étoit plombé : c'eſt une arme traitreſſe & meurtriere,*

qu'il est défendu de porter dans tous les états policés..... Voudroit-on qu'un homme menacé depuis deux jours d'être jetté dans la riviere, ne portât pour toute arme qu'une baguette? Il seroit absurde de faire une telle supposition.

Ce que je viens de vous dire, Messieurs, est la pure vérité. Tout autre que moi auroit demandé de remettre la défense de sa cause à quelqu'Avocat, dont la Réthorique captieuse imposât & séduisît plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé est indigne de moi. Je ne suis point Orateur, & je méprise tous ceux qui le sont. J'ai exposé mon cas avec simplicité; cela suffit. Tous Juges integres devroient se trouver offensés qu'on leur parlât autrement.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que j'attends avec toute la tranquillité possible la décision de cette affaire. Si elle se termine à mon avantage, tant mieux pour vous; sinon, tant pis. Il s'agit ici de rendre justice, ou de faire une injustice: je suis le patient, vous les Agents; cette affaire vous regarde donc plus particuliérement que moi.





CHAPITRE XXI.

Suite de l'emprisonnement de Pere Jean.

LE Lecteur croira sans doute que les Juges *anglois* auront eu l'équité de renvoyer *Pere Jean*, ou du moins de faire toutes les perquisitions possibles pour justifier son innocence ? point du tout : il fut condamné le lendemain à être pendu à *Tyburn*.

Quelqu'un dira peut-être que si *Pere Jean* n'avoit pas mérité la mort dans cette occasion, il l'avoit méritée dans d'autres, & que le Ciel ne laisse jamais rien impuni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit que de cette fois-ci & non d'autres ; & que le ciel n'a point recours aux injustices des hommes pour punir les coupables. Si j'ai avancé quelque part que les peines & les récompenses méritées étoient les suites naturelles du crime & de la vertu, cela regarde l'autre vie. Quant à celle-ci, si les maux que nous y souffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que

font les autres. Notre deſtinée tient ici-bas à trop de circonſtances, pour que l'on puiſſe toujours dire avec exactitude, *un tel vient d'être fait Maréchal de France, parce qu'il le mérite ; un tel vient d'être condamné à mort parce qu'il le mérite auſſi.*

Quoi qu'il en ſoit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle, que nous courûmes tous quatre à la priſon pour voir le pauvre *Pere Jean.* Nous le trouvâmes à table à côté d'un baril de vin. — *Pa'ſambleu*, mes Amis, s'écria-t-il en nous voyant, vous me prenez ſur le fait. *Socrate* fit ſacrifier un coq à *Eſculape* avant de mourir, & moi je ſacrifie un dindon à mon appétit. Or çà, mettez-vous là, & faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, & vous demeurez : cela revient au même, car tôt ou tard vous en ferez autant. Mon cher oncle, dit le *Compere*, je n'aurois point cru, que c'eût été ſi-tôt, ni d'une maniere ſi funeſte. — A te dire la vérité, reprit le *Révérend*, je n'aurois pas cru non plus que c'eût été cette ſemaine, du moins. Quant à la maniere dont je vais mourir, que ce ſoit de celle-ci ou d'une autre, cela m'eſt égal : la forme n'y fait

rien : mais la briéveté de l'expédition y fait beaucoup, & je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. — Mais la honte.....
— Il n'y a point de honte à mourir, poursuivit *Pere Jean*; il n'y en a qu'à mériter la mort. Il est encore indifférent de mourir en public ou dans son lit; d'avoir dix personnes autour de soi, ou d'en avoir mille. Je suis condamné à souffrir une minute : c'est peu de chose si je suis coupable, & peu de chose encore si je suis innocent. La nature porte tous les jours des sentences bien plus cruelles envers certaines personnes. Les unes minées d'une consomption funeste, d'une Phthisie brûlante, avalent à longs traits le calice de la mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé de mille manieres jusqu'à quel point la patience & les forces humaines peuvent aller. D'autres sont condamnés à souffrir des années entieres les douleurs d'une goutte opiniâtre, d'un cancer dévorant, & d'expirer ensuite dans des tourments effroyables. Après cela, seroit-il raisonnable que je me plaignisse ?

Ma foi, dit *Vitulos*, mon Confrere a raison. Il meurt innocent, il est vrai :

mais il vaut mieux mourir innocent que coupable. D'ailleurs le genre de mort auquel il eſt condamné, eſt le meilleur qu'on puiſſe choiſir. Si ceux qui meurent de cette mort avoient le ſens commun, il la regarderoient comme un bonheur, plutôt qu'avec horreur; mais ils ſont comme ceux que l'on ſaigne, la peur leur fait plus de peine que de mal. Pourquoi mourir pendant deux, trois ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment? Mais telle eſt la nature de la plupart des hommes: ils ne ſouffrent que dans la crainte, & ne jouiſſent que dans l'eſpoir. Or çà aſſeyons-nous, & bûvons un coup à l'heureux voyage de mon cher confrere.

Nous nous aſsîmes donc, & nous nous mîmes à boire pour faire plaiſir au *Révérend*.





CHAPITRE XXII.

Suite du même Sujet.

LORSQUE nous eûmes bu quelques rasades, le *Compere* commença par déclamer à son ordinaire sur le *Bien* & le *Mal* & contre l'Auteur de ce dernier. — Si *tout étoit bien*, s'écrioit-il à tout moment, si le Monde étoit gouverné de la maniere dont mon Compere *Jérôme* le prétend, verroit-on ce jour le plus honnête homme de la Terre, traité comme le dernier des Scélérats ? Grand Dieu ! tu connois le cœur de mon cher Oncle : Si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, & que la méchanceté triomphe (*a*).

(*a*) Mon cher *Jupiter !* s'écrioit *Théognis* : Ta majesté & ton pouvoir sont grands ; personne ne connoît mieux que toi le cœur & l'esprit de l'homme ; rien n'égale ta puissance, ô souve-

Malgré ces déclamations, le *Compere*, ainsi que nous, ne laissoit pas de boire de tems en tems quelque coup, parce que le *Révérendissime Pere Jean* le vouloit ainsi. Mais comme la tristesse échauffe le sang, le vin fit bientôt son effet : nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heures. Alors chacun de nous déploya son caractere. *Pere Jean* entonna d'une voix de tonnerre quelques chansons à boire (*a*), & son confrere

rain arbitre de l'univers! Comment donc se peut-il faire que tu te plaises à voir l'Honnête-Homme & le Méchant jouir du même sort? comme si la Vertu & le Vice seroient égaux à tes yeux.

(*a*) Quelques Lecteurs trouveront peut-être extraordinaire que le *Révérendissime* fût disposé à chanter aux approches de la mort : ils n'auront vraisemblablement pas lu l'histoire des grands hommes morts en plaisantant. Ils ne sauront pas que l'Empereur *Adrien*, étant sur le point de rendre l'ame, tint le propos suivant :

Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca?
Pallidula, rigida, nudula,
Nec (ut soles) dabis joca.

Vitulos le ſeconda, le *Compere* redoubla ſes déclamations; *Diego* ſe mit à chan-

---

» Ma petite ame, petite folâtre, petite flatteuſe, hôte & compagne chérie de mon corps, que vas-tu devenir préſentement, toute pâle, toute tremblante, toute nue? C'en eſt fait: tu ne folâtreras plus, comme tu avois coutume de faire «.

J'ai mis la Traduction de ce morceau en Proſe; car je n'en ai trouvé aucune en Vers François qui en valût la peine. *Prior* & *Pope* ont tâché de le rendre en *Anglois*; mais il s'en faut beaucoup que leurs Vers approchent de l'Original, tant pour la briéveté, que pour la délicateſſe & le naturel qui y regnent. En tout cas voici ces Vers, & le Lecteur en jugera.

Poor little, pretty, flutt'ring Thin!
Muſt we no long:r live together?
And doſt Thou prune thy trembling Wing,
To take thy Fiigt Thou know'ſt not whither?
Thy humorous Vein, thy pleaſing Folly
Lies all neglected, all forgot;
And penſive, Wav'ring, melancholy,
Thou dread'ſt, and hop'ſt, Thou know'ſt not what.

PRIOR.

Ah fleeting Spirit! wandring Fire
That long has varm'd my tender Breaſt!
Muſt thou no more this frame inſpire?
No more a pleaſing chearful Gueſt?
Whither, ah whit:r art thou flying!
To what dark undiſcover'd Shore?
Thou ſeem'ſt all trembling, ſphiv'ring, dying;
And witt and humour are no more.

POPE.

ter le *Miserere*, & moi à pleurer (*a*). Le tintamare que nous fîmes fut tel, que le Geolier, croyant que nous nous battions, accourut avec la Garde pour mettre le holà. Mais lorsqu'il vit de

---

(*a*) Rien ne fait mieux connoître la variété de l'Esprit humain, que cette scene singuliere. Un homme doit mourir, il chante : parmi ses amis, les uns tempestent, les uns prient, & les autres pleurent. Quelle est donc la vraie maniere d'envisager les choses ? ou par combien de faces les choses peuvent-elles être envisagées ici-bas ? Par une seulement. La Vérité est une & simple ; mais la variété, la diversité des opinions, sont infinies. Je ne saurois m'empêcher de rapporter à ce sujet un des plus beaux passages qu'on lise dans *Philon*. Le voici :

» Ce qui nous doit empêcher d'ajouter foi à tant d'Opinions incertaines, répandues presque par tout le monde, & qui nous prouve que les *Grecs*, pour être trop décisifs, tombent dans l'erreur aussi-bien que les Barbares ; c'est que l'Education, les Coutumes reçues, les Loix anciennes, varient étrangement ; en sorte qu'il n'y a pas une seule de ces choses en quoi tout le monde convienne : au contraire, dans chaque Pays, dans chaque Nation, dans chaque Etat, dans chaque Ville, dans chaque Village, bien plus dans chaque Maison même, il y a une grande diversité de

quoi il s'agissoit, il se mit à rire & retourna d'où il étoit venu.

Enfin, lorsque le soir approcha l'on nous avertit de nous retirer. Mais nous nous trouvâmes dans une situation à ne

---

sentiments : car les Hommes ont à cet égard d'autres idées que les Femmes, & les Enfants pensent autrement que les Peres & les Meres. Ce que l'un juge déshonnête, l'autre le trouve honnête, & ce que l'un estime honnête, l'autre le croit déshonnête. L'un trouve telle ou telle chose juste : l'autre la tient injuste. Je ne suis point surpris que le Vulgaire ignorant qui est ordinairement esclave des Loix & des coutumes de sa Patrie, de quelque maniere qu'elles aient été établies, qui dès le berceau, pour ainsi dire, est accoutumé de leur obéir comme à autant de maîtres & de tyrans, & dont l'esprit étant de bonne heure abaissé par une force majeure, ne sauroit s'élever à aucune pensée noble & hardie ; que ce Vulgaire, dis-je, s'en rapporte aveuglément aux traditions de ses ancêtres en laissant son esprit dans une parfaite inaction, affirme ou nie sans examen. Mais je ne saurois assez m'étonner, que les Philosophes, qui font profession de chercher l'évidence & la certitude, se divisent en plusieurs Sectes, dont chacune forme des décisions différentes, & quelquefois même opposées sur toutes les choses grandes & petites".

pouvoir nous tenir ſur nos jambes C'eſt pourquoi l'on fit venir une charrette; & lorſque nous eûmes fait nos *Adieux* à *ſa Révérence*, l'on nous mit deſſus tous les quatre, l'on nous remena au logis où chacun s'endormit, & ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvrit les yeux, je faillis tomber à la renverſe, lorſque je vis le Révérendiſſime *Pere Jean* entrer tout-à-coup dans la chambre. — L'Ami, me dit-il, avec tranſport, je viens d'enfoncer la priſon, & je me ſauve. Prends garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamare de l'*Eſpagnol*. Je vais prendre quelqu'argent, & je pars pour *Paris*. Si j'arrive à bon port, je ſerai logé à l'*Hôtel d'Enguien*, rue du *Champ-fleuri*. Adieu. — En diſant ces mots, il tira quelques guinées de la bourſe commune & diſparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illuſion occaſionnée par le trouble où mes ſens étoient encore. Cependant j'éveillai le *Compere*, *Vitulos* & *Diego*, auxquels je contai ce que je venois de voir, ou de croire voir. Les deux premiers ſe moquerent de moi: *Diego* ſoutint que l'on avoit ſans doute avancé

l'heure de l'exécution, & que c'étoit l'ame de *Pere Jean* qui m'étoit venu dire adieu : tellement que je ne fus certain du fait, qu'environ quatre heures après, qu'il vint ſix Sergents viſiter la maiſon, & nous demander ſi nous ne ſavions aucune nouvelle de notre Camarade qui s'étoit évadé, ainſi que tous les autres priſonniers qui avoient été à portée de paſſer par le trou qu'il avoit fait (*a*).

Lorſque ces Sergents furent partis, je demandai au *Compere* que ſi ſon cher *Oncle* avoit le bonheur d'arriver en *France*, il croiroit encore que *tout fût mal* ? — Pourquoi non ? me répondit-il : n'as-tu pas entendu que ces Sergents ont dit que tous les priſonniers qui avoient été à portée de paſſer par le trou que mon *Oncle* avoit fait, s'étoient échappés ? Il y a ſans doute

(*a*) Quelque Lecteur un peu difficile me demandera avec quel inſtrument *Pere Jean* a pu faire ce trou, &c. Je répondrai que je n'en ſais rien ; & que ce Lecteur difficile devroit ſe contenter de ſavoir que *Pere Jean* s'évada, & rien de plus. Un Auteur n'auroit jamais fini, s'il vouloit contenter tout le monde.

quelques Aſſaſſins parmi ces derniers, qui éviteront la peine due à leurs forfaits, & qui recommenceront leur ancien train de vie ſur de nouveaux fraix. — Avouez du moins, repliquai-je, que s'il y a du *Mal* dans le monde, il y a auſſi quelque *Bien* : car ſi cette aventure va mettre le crime à l'abri de ſa punition, l'innocence va ſe trouver à celui de l'injuſtice. — Le *Compere* ne me répondit rien : il me tourna le dos pour écouter *Diego*, qui prèchoit ſur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.





CHAPITRE XXIII.

Changement de Matieres.

ENVIRON ſix jours après nous reçûmes une Lettre, par laquelle nous apprimes que *Pere Jean* étoit arrivé ſain & ſauf à *Calais*. Cette nouvelle nous cauſa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'inſtant même, & nous nous mîmes en route pour *Paris*. L'attachement que j'avois pour mes Amis, le deſir que j'avois de rejoindre le *Révérend*, l'emporterent ſur l'averſion que j'avois conçue contre les Pays où regne le *Catholiciſme*: peut-être que ce que je venois de voir dans les Pays où regne le *Proteſtantiſme* y contribua un peu auſſi.

Lorſque nous fûmes arrivés à *Paris*, nous trouvâmes effectivement le *Révérend* là où il nous avoit dit. Et notre joie, en le revoyant, ne fut pas moindre que celle de notre réunion à *Londres*.

Notre premier ſoin après cela fut de chercher un logement: nous en trou-

vâmes un dans la *Vieille rue du Temple*, chez un Sculpteur, Ami du *Compere* dès notre premier séjour en cette Ville. Alors chacun de nous reprit son train de vie ordinaire : le *Compere Matthieu* se mit à écrire, *Pere Jean* à boire, *Vitulos* à se divertir, *Diego* à prier, & moi à méditer.

Lorsque le *Compere* eut fini son *Traité du Manicheïsme*, il nous le lut. *Pere Jean* & *Vitulos* le trouverent fort bien écrit, beaucoup moins dangereux qu'ils se l'étoient imaginé : pour moi je n'en jugeai point de même ; je trouvai cet Ouvrage malin, pernicieux, & capable de faire les plus fortes impressions sur l'esprit des jeunes gens. Il étoit rempli de fades plaisanteries, à la vérité, de pointes, d'hyperboles & de beaucoup de polissonnerie ; mais c'étoit particuliérement par-là que je jugeois de l'effet qu'il pourroit faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes *François* est dépravé, disois-je en moi-même, leur goût bizarre ; or ce Livre contient précisément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudissements imaginables ; & c'est à la faveur de l'espece d'enthousiasme où il va jetter ses Lecteurs idiots, que le venin qu'il contient

fera l'effet le plus funeste. Si cet Ouvrage étoit un Traité en regle du *Manichéisme*, le *Compere* ne pourroit y dire que ce que l'on a dit avant lui sur ce point; & les objections que l'on auroit à y oppòser se trouveroient toutes faites: mais les meilleures repliques ne tiennent guere contre une plaisanterie favorablement reçue. Le tort se range ordinairement du côté de celui qui a raison, tandis que le Plaisant a tous les droits du monde. Un sophisme, un raisonnement mal fondé, ne tiennent point vis-à-vis un Homme d'esprit, mais une plaisanterie le déconcerte. Aussi est-ce à l'abri de cette derniere que les Incrédules du jour se sont retranchés: c'est de là qu'ils lancent leurs traits empoisonnés contre les Dogmes les plus respectables. Ayant vu quelques Grands Hommes qui, persuadés que les raisonnements les plus solides ne peuvent rien contre l'Erreur & la Superstition, ont pris le parti de les tourner en ridicule, ils ont voulu faire de même; mais au lieu de s'en tenir à l'Erreur seule, ils ont attaqué la Vérité, & qui plus est, la Source même de la Vérité.

Je pris donc la liberté de dire au *Compere* mon ſentiment ſur ſon Livre: mais le *Compere*, au lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il auroit le front d'oſer préſenter un tel Manuſcrit à un Libraire. ? — Pourquoi non ? me répondit-il: je ne trouve rien dans mon Ouvrage qui répugne à la Vérité ; or je ne dois point rougir à le publier. Quand même mon Livre ſeroit rempli d'erreurs & d'abominations, il n'en ſeroit que mieux reçu de Meſſieurs de la *Librairie*. La plupart de ces Gens-là ſe ſoucient fort peu qu'un Livre ſoit bon ou mauvais, lorſqu'ils voient leur profit à l'imprimer. L'intérêt eſt la Religion des Libraires, & l'argent eſt leur Dieu. Les peines les plus ſéveres, les menaces les plus terribles, ne peuvent les empêcher de ſacrifier à ſon autel. Comme il importe fort peu aux Apothicaires que les Malades crevent, moyennant qu'ils ſe défaſſent de leurs drogues, il n'importe pas davantage aux Libraires d'empoiſonner la Société entiere, pourvu qu'ils vendent leurs Livres. Si tu écoutois ces Animaux raiſonner entre eux lorſqu'ils ont fait l'acquiſition de quelque Ouvrage pernicieux, tu leur

entendrois dire : *Voilà un excellent livre ; il va se vendre comme du pain. Mais prenons bien garde de nous laisser pincer en le vendant : cachons le dans notre grenier ; & quoique nous en ayons mille Exemplaires, disons toujours aux gens qui en souhaitent, que c'est le dernier, & faisons-le bien payer.*

Il n'y a point de tours que ces Messieurs n'inventent pour tromper la Police, le Public, & pour se tromper les uns & les autres. S'ils ont à imprimer un Ouvrage dont ils craignent quelques suites fâcheuses, ils le feront sur du papier & avec des caracteres étrangers & y mettront le premier nom de Ville & d'Imprimeur qui leur viendra dans la tete S'ils envoient quelques Livres prohibés dans certains Pays, ils ont toujours le Suisse ou le Valet-de-Chambre de quelque Grand Seigneur, qui reçoivent les Balots sous l'adresse de leur Maître, & les font passer chez celui pour qui ils sont destinés. S'ils proposent cinq cent Exemplaires d'un Ouvrage en souscription, ils en tireront mille. S'ils font le Catalogue de quelque Vente, & qu'il y ait un Livre rare d'une telle date, ils y mettront celle d'une édition moins recherchée,

pour déforienter les Etrangers qui pourroient en faire hausser le prix, & ils ont le Livre pour rien : si la tricherie est découverte, la fausse date passe pour une faute d'impression : j'en ai vu qui rendoient en ce cas l'Ouvrage imparfait, pour l'acheter à bon compte, & le recompléter ensuite. Si six de ces Messieurs s'entendent dans une Vente, & qu'ils aient envie de six cent *numéros* qui soient les mêmes, ils ne hausseront point l'un sur l'autre : ils acheteront ce nombre entr'eux, ils le partageront, & boiront encore par-dessus le marché à la santé du Propriétaire qu'ils auront volé; estimant qu'il vaut mieux faire un grand profit sur cent Exemplaires, qu'un petit profit sur six cent : ou bien, ils établiront une Société permanente, & feront en sorte d'avoir à vil prix la plupart des Livres d'une Vente, pour les revendre à profit commun dans une autre, comme font en *Hollande* le Libraire *Rarissime* & ses *Associés*. Ils ne font point plus scrupuleux dans les commissions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs Confreres, soit étranger ou autre, imprime un Ouvrage, par exemple en 4 Vo-

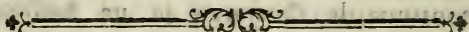
lumes *in*-8, ils le contreferont en trois Volumes *in*-12, pour le donner à quelques ſous de moins, & couper l'herbe à leur Camarade. Il eſt vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occaſion. S'ils voient de ne pas trouver leur compte dans une Contrefaction en moins de Volumes que l'Edition originale, ils en feront une, ſoi-diſant augmentée de quelques Notes, qui n'ont point le ſens commun, ou d'une mauvaiſe Table, griffonnée par quelque chétif Auteur qu'ils ne manquent point d'avoir à leurs ordres: ou ils l'enrichiront de quelques mauvaiſes *figures* gravées par quelques Apprentifs de *Paris*, par quelque Graveur de *Hollande*, ou par tel autre Original du calibre de l'habile homme qui égratigne les Planches des Journaux *Anglois*. Enfin ſi je voulois faire une énumération de toutes les ſubtilités de ces Meſſieurs-là, il y auroit de quoi faire un Livre auſſi gros que celui qui contient les Tours de *Maître Gonin*; & je ferois voir à toute la Terre que les Avocats & les Procureurs portent à tort le titre glorieux de *premiers Fripons de l'Univers*.

Mais

Mais tels que ſoient les Libraires, continua le *Compere*, je ne laiſſerai point de me ſervir de leur miniſtere pour publier mon Ouvrage ; ainſi que Dieu, ſi l'on en croit la *Légende*, s'eſt ſervi quelquefois du miniſtere du Diable pour publier la Vérité.

Je ne repliquai rien à mon cher *Compere* : car il étoit homme à continuer ſa *Litanie* juſqu'au lendemain Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos ſur ce qu'il venoit de me dire, & de rendre juſtice au fond de mon ame aux Libraires honnêtes gens que j'avois connus dans le cours de mes voyages.





CHAPITRE XXIV.

Evénement funeste.

TROIS mois après notre arrivée à *Paris*, le Livre de mon cher *Compere* parut. Les Idiots reçurent cet Ouvrage avec avidité, parce qu'il les faisoit rire : mais les Connoisseurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenoit, & l'apprécierent à sa valeur : tellement que le bruit qu'il fit flatta infiniment l'amour propre de son Auteur ; car il aimoit que ses Ouvrages fissent du bruit. Mais la joie du pauvre *Compere* fut troublée par une Maladie qui l'attaqua un soir à la sortie de table.

Le Révérendissime *Pere Jean*, en sa qualité de *Médecin*, ordonna d'abord quelques remedes qui parurent faire un un très-bon effet. Mais le lendemain le mal du *Compere* redoubla de façon, que son cher Oncle trouva à propos de faire venir deux autres *Médecins*, pour consulter ensemble sur la nature & l'état de cette Maladie. La consulta-

tion finie, ces Meſſieurs convinrent du traitement, & du régime que le Malade devroit obſerver, & *Pere Jean* ſe chargea de la cure.

Quelques ſoins que le *Révérendiſſime* ſe donnât, il ne put arrêter le progrès du mal de mon cher *Compere*. En trois jours de tems, il ſe trouva dans un tel état, que l'on déſeſpéra de ſa vie. *Vitulos* fut donc rechercher les mêmes *Médecins* : il ſe tint une nouvelle conſultation ; l'on y conclut qu'il falloit que le Malade partit, & *Pere Jean* ſe chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorſque ces *Meſſieurs* furent ſortis, le *Révérend* s'approcha du lit de ſon Neveu, & lui dit tout uniment que quand *Hypocrate*, *Gallien* & *Boerhaave* reviendroient ſur la Terre, ils ne pourroient lui ſauver la vie. — Tout ce que je te recommande, continua-t-il, c'eſt de ne point faire ici le ſot : il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'ame, avec cette fermeté d'eſprit, dont je t'ai donné l'exemple dans les Priſons de *Londres*, d'où je ne croyois ſortir que pour aller faire un ſaut ſur rien. Tu t'es plaint toute ta vie du Mal qu'il y a dans le Monde : or ce Mal ne va

être plus rien pour toi ; je te le répete, meurs donc d'une mort digne de toi.

Lorſque *Pere Jean* eut fini ſon compliment, il nous dit de donner à ſon Neveu tout ce qu'il deſireroit, & s'en alla au Cabaret.

Le *Révérendiſſime* étant parti, je m'approchai du lit du *Compere*, & je le trouvai comme pétrifié par la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Il giſſoit immobile ; la rougeur que la fievre lui occaſionnoit, avoit fait place à une pâleur mortelle, ſes yeux étoient fermés.... il ne les ouvrit enfin, que pour jetter un regard vers le Ciel, en s'écriant :

Affreuſe image du Trépas,
Qu'un triſte honneur m'avoit fardée !
Surprenantes horreurs ! épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas !
Que l'on vous connoît mal quand on vous enviſage
Avec un peu d'éloignement !
Qu'on vous mépriſe alors, qu'on vous brave aiſément !
Mais que la grandeur du courage
Devient d'un difficile uſage
Quand on touche au dernier moment !

Je fus ſurpris de voir le *Compere* dans cette ſituation d'eſprit. Je m'attendois à le voir mourir avec cette fermeté d'ame, qu'il avoit fait paroître

toute sa vie, lorsqu'il parloit de son dernier moment : mais cette vaine Philosophie, dont il avoit fait tant de bruit, ne put seulement lui procurer le courage de faire quelque contenance, ni de dissimuler un instant (*a*).

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher *Compere* venoit de l'idée horrible que la plupart des Hommes se forment de la mort ; mais je m'apperçus bientôt que cette frayeur avoit une

---

(*a*) *Hi sunt qui trepidant, & ad omnia fulgura pallent,*
Cùm tonat : exanimes primo quoque murmure cœli.
Juv. Sat. XIII.

— Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis scelerisque luela,
Carcer, & horribilis de saxo jactu deorsum,
Verbera, Carnifices, Robur, Pix, Lamina, Tedæ ;
Quæ tamen & si absunt, at mens sibi conscia facti
Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis,
Nec videt intereà, qui terminus esse malorum
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis,
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant.
Hinc Acherusia fit — vita. —
— Sua quemque premit terroris imago.
Heu quantùm pœnis miseros mens conscia donat,
Quòd Styga, quòd manes, infestaque tartara somnis
— Videt ! — infera monstra flagellant.

toute autre caufe. Des remords cruels le dévoroient.... Hélas ! ils l'avoient dévoré toute fa vie ! l'humeur atrabilaire & infupportable où il fe trouvoit quelquefois, étoit fans doute l'effet du trouble de fon ame. Les différents Syftèmes qu'il forgeoit à tous moments, & qu'il foutenoit l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté, étoient comme des Forts où il fe croyoit mettre à l'abri des reproches de fa confcience. Son efprit l'avoit égaré, & l'amour propre l'empêchoit de fe redreffer : il fuyoit de précipice en précipice, & par-tout les remords portés fur les aîles de la Vérité venoient l'affaillir....

Je ne faurois exprimer combien l'état de mon pauvre *Compere* me toucha. Je faifis le premier inftant favorable pour le confoler. — Si votre vie, lui dis-je, fut un tiffu d'égarements criminels, les frayeurs qui vous agitent en ce moment, font extravagantes. Vous paffez d'une extrêmité à l'autre. S'il vous refte affez d'efprit pour reconnoître vos fautes, il doit vous refter affez de raifon pour favoir que celui que vous avez accufé d'impuiffance, & peut-être d'injuftice, eft toujours votre pere. Si votre ame eft encore fufceptible de quel-

que affection, ce ne doit point être de cette frayeur déſeſpérante que vous témoignez, ce doit être d'un repentir ſincere de vos péchés. Le déſeſpoir d'un pécheur fait injure à la Divinité & l'irrite; un retour véritable, une tendre confiance, une ſoumiſſion entiere l'appaiſent. Si Dieu eſt bon, il eſt miſéricordieux: mais pour que nous ſentions les effets de ſa miſéricorde, nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre dignes: ſi nous retournons à Dieu, il revient à nous: il ne nous demande rien au-delà de nos forces, & des moyens de réconciliation qui nous ſont donnés: mais il veut abſolument l'emploi de ces forces & de ces moyens; ſa bonté fait le reſte... Ah mon cher *Jérôme!* s'écria le *Compere*, ces remords effroyables dont je ſuis bourrelé ſont les avant-coureurs des ſupplices horribles qui me ſont deſtinés.... — Il ne put continuer: les ſanglots & les larmes lui couperent la parole: & il ne recouvra de calme que pour entrer dans une eſpece de léthargie qui dura plus de quatre heures.

Je ne pus m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes ſur la nature de l'eſprit humain. — Il faut,

dis-je en moi-même, que l'orgueil, la vanité, la présomption, aient un empire bien absolu sur l'homme, pour que, malgré les égarements criminels & funestes où il sait qu'il se plonge, il puisse tenir toute sa vie contre le cri de la conscience & la voix de la Religion. Il n'est point étonnant qu'un homme plongé dans la débauche & la crapule, tel que le redoutable *Pere Jean*, puisse parvenir à un tel point d'endurcissement que son ame, féroce autant que courageuse, devienne insensible à la crainte & aux remords; mais qu'un homme éclairé, qui voit, qui connoît ses erreurs, auquel la conscience reproche sans cesse ses fautes, qu'un tel homme, dis-je, puisse tenir sa vie entiere contre des motifs si puissants, c'est ce que je ne puis comprendre. Le trouble & l'effroi furent de tout tems le partage des superstitieux, & leur bourreau (*a*);

(*a*) Il n'y a point de peur qui trouble l'Homme comme celle que la Superstition lui inspire : car celui-là ne craint point la Mer qui ne navigue point; ni les Combats, qui ne suit point les Armées; ni les Voleurs de grands chemins, qui ne sort point de sa Maison; ni

hélas! ils ne feroient point le ſupplice d'un Philoſophe à ſa mort, s'il avoit écouté le premier remords qu'il ſentit dans le cours de ſa vie. Mais quelle extravagance ! quel aveuglement ! de mépriſer par orgueil, ou plutôt, de fuir comme un tourment ce qui n'eſt qu'un motif deſtiné à nous ramener à la réſipiſcence, dans la voie de la Vé-

---

la Calomnie, qui n'a rien; ni l'Envie, qui mene une vie privée; ni les Tremblements de terre, qui demeure dans les *Gaules*; ni la foudre, qui habite l'*Ethiopie*; mais, celui qui craint les Dieux, craint toutes choſes. La Terre & la Mer, l'Air & le Ciel, les Ténebres & la Lumiere, le Bruit & le Silence, il craint même juſqu'à un Songe : En un mot le Sommeil fait oublier à l'Eſclave la ſévérité de ſon Maître, & au Malheureux la peſanteur des fers dont il eſt garrotté; l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un ulcere, les douleurs les plus aiguës donnent quelque relâche pendant la nuit à ceux qui en ſont tourmentés, mais la Superſtition ne fait point de Tréve, pas même avec le Sommeil : elle ne permet pas à une Ame de reſpirer un ſeul moment.... Mais le pis eſt que les ſuperſtitieux n'ont pas même l'eſprit, lorſqu'ils ſont éveillés, de ſe rire de tout cela, & de concevoir qu'il n'y a rien de réel dans ces Fantômes qui les épou-

rité & de la Vertu. *Les remords*, dit un Savant Homme, *sont les Huissiers de la Divinité. Ils nous avertissent de nos égarements : ils nous citent sans cesse devant le Tribunal de celui que nous avons offensé : nous fuyons ; nous croyons que c'est pour y être jugés & condamnés.... hélas ! ce n'est que pour y reconnoître notre tort : que pour éprouver les*

---

vantent. Enfin quoiqu'ils soient sortis de leurs Songes, ils s'entretiennent encore de leur illusion, & redoutent une ombre chymérique qui ne leur peut faire aucun mal.... Mais ce qui passe toute imagination, c'est que la Mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'homme, non-seulement n'engloutit pas la Superstition, au contraire on diroit qu'elle la fortifie; & l'imagination passant les limites du Tombeau, porte les craintes jusqu'au-delà de la vie.... Les portes de l'Enfer s'ouvrent pour laisser voir à l'Ame superstitieuse, des Rivieres de feu, les noirs Torrents du Styx : Là elle apperçoit d'épaisses Ténebres remplies de Spectres hideux, de Figures affreuses à voir, qui poussent des cris & des gémissements effroyables. Là se présentent à son imagination, des Juges, des Tourments, des Bourreaux, enfin des Abymes & des Cavernes pleines de miseres & de douleurs. PLUTARQUE, *Traité de la Superstition*, *pag.* 1. 2. 3.

effets de la miséricorde de notre Pere commun, & nous faire rentrer dans le sentier où il veut que nous marchions.

J'allois pousser mes réflexions plus loin, mais les lamentations que l'*Espagnol* faisoit sur la mort prochaine de son maître, & qui augmentoient de moment à autre, m'en empêcherent. Tantôt il crioit, il gémissoit ou beugloit comme un taureau; tantôt il parloit à Dieu, à la Vierge, à tous les Saints, & puis au *Compere*, qui ne l'entendoit pas. — Vous allez mourir, se mit-il à dire à ce dernier, & je ne vous verrai plus! Vous allez mourir sans Confession, sans Absolution, sans Viatique & sans Extrême-Onction; car vous ne parlez plus, vous ne voyez plus, vous n'entendez plus, & quand même vous parleriez, que vous verriez & que vous entendriez encore, voici mon camarade *Jérôme*, qui, tout dévot qu'il est, ne veut point que je cherche le moindre Prêtre pour vous consoler dans ce dernier moment, pour vous absoudre de vos fautes, & vous ouvrir la porte du Paradis. D'ailleurs nous n'avons ici, ni Cierge béni, ni Eau bénite, ni Reliques qui puissent tenir l'Ennemi de votre Ame éloigné

de ces lieux. J'avois autrefois un morceau de la Tunique de *S. François*, je l'ai perdu : j'avois un *Agnus-Dei*, on me l'a volé ; j'avois un Rameau de la Pâque-Fleurie, le *Redoutable* l'a brûlé! .... Bienheureux *S. Anacréon* (a)! qui avez fuccédé à *S. Lin* dans le Siege de *Rome*! je ne fuis qu'un miférable pécheur, qu'un chétif *Efpagnol*...! qu'un pauvre Gentilhomme, né du commerce illégitime du Sous-Gardien des *Cordeliers* de *Bilbao* avec la Sacriftine des *Carmélites* de la même Ville, je n'ofe par-fois élever ma voix indigne jufqu'au Ciel : priez, s'il vous plaît, le glorieux *S. Michel* Archange, & toujours Vierge, de defcendre ici-bas avec fa rondache, fa pertuifane & fon corfet, de fe placer à côté du lit de mon doux maître, de le garder des embûches de *Satan* à fon heure derniere, & de conduire fon Ame faine & fauve en Paradis, lorfqu'elle quittera fon Corps. Sans quoi c'eft fait de lui. La Philofophie eft quelque chofe d'admirable tandis que l'on vit, mais elle ne

(a) Il veut dire *S. Anaclet.*

ſert de rien à la mort. Il faut des ſecours d'un autre genre à mon cher maître ; ceux des hommes lui manquent ; il ne peut en recevoir que d'en Haut.... Peut-être, hélas ! n'aura-t-il point le tems de ſe repentir de ſes fautes ; mais je m'en repens pour lui....

Mais que vois-je ? mon doux maître va paſſer.... Bienheureuſe Vierge Marie ! quelles grimaces il fait ! voyez donc comme il roule les yeux.... ah ! mon cher maître, dites votre *In manus* : c'eſt fait de vous !... c'eſt fait de vous !... c'eſt fait de vous !... mais il ne peut plus parler.... Mon cher *Vitulos* dites-le pour lui, ou donnez-lui du moins une cuillerée de bouillon. Ayons de la charité pour nos ſemblables, ſi nous voulons qu'on en ait pour nous..... C'eſt là faute de ce maudit *Jérôme*, ſi mon maître meurt. Mon Maître avoit une ſanté de fer : il auroit vécu autant qu'un Patriarche : mais depuis quelque tems il le contredit en tout. Il l'accuſe de je ne ſais quel *Manichéiſme*, comme s'il y avoit du *Manichéiſme* à croire que ſi Dieu fait pour quatre ſous de bien, le Diable en fait pour ſix de mal. Dieu voudroit ſauver tous les hommes : hélas ! *Satan* lui en eſcamote au moins

quatre-vingt dix-neuf ſur cent. Le vilain animal a plus de pouvoir qu'on ne penſe ; il en a tant qu'il a été la cauſe de la mort de ſon Maître même.

Mais mon doux Maître n'eſt point encore trépaſſé. Il ouvre les yeux.... il me regarde.... Ah ! Philoſophe incomparable, ſi tu reviens de cette maladie, je promets à *S. Roch*, un Cierge quinze fois plus gros que celui que je donnai à *S. Dominique*, lorſqu'il nous tira de la miſere par le canal du Marquis de *Barjolac*, qui vient d'être tué d'un coup de fuſil dans la rue *Fromenteau*, ainſi que je l'ai appris du portier des *Quinze-Vingt*.... *Diégo* alloit continuer ; mais la préſence du Révérendiſſime *Pere Jean* de *Domfront*, qui rentra en ce moment, le fit taire.

Lorſque le *Réverend* ſe fut apperçu que le *Compere* reſpiroit encore, il dit : — Ma foi, je croyois mon neveu déja dans les eſpaces imaginaires. Si j'avois ſu cela je ne ſerois point rentré ſi-tôt. Je n'aime point à troubler les gens qui n'ont plus rien à faire en ce monde qu'à mourir. Auſſi longtems qu'il y a quelque eſpoir de guériſon chez un malade, je ſuis homme à me mettre en quatre pour le ſecourir : paſſé

cela, je le laisse : une Femmelette suffit près de lui pour lui rafraîchir la langue & le gosier avec quelque syrop propre à cela. Ces cris, ces pleurs, ces remontrances que l'on fait à un mourant, l'étourdissent; cette foule de spectateurs l'étouffent & l'éblouissent. Un homme qui meurt a assez de besogne en lui-même sans l'accabler de fadaises, de sornettes, & d'un vain attirail. S'il meurt volontiers, s'il est détaché de tout ce qu'il laisse en ce monde, il est insensé de lui en rappeller le souvenir par des pleurs inutiles. S'il regrette la vie, sa famille, ses parents, ses amis, les cris & les gémissements de ceux qui lui sont chers, feront qu'il les regrettera encore davantage. Toutes ces prédications, ces propos, ces regrets, ces exhortations, sont aussi hors de saison. Un homme qui a vécu un certain nombre d'années doit savoir mourir un quart-d'heure, comme disoit *Montmorency* au *Cordelier* qui le prêchoit (*a*) ; & la foule de spectateurs ne peut,

---

(*a*) *Anne de Montmorency*, Pair, Maréchal & Connétable de France, l'un des plus grands Capitaines du XVIe. Siecle. Il s'étoit trouvé à

comme je l'ai dit, que rendre l'agonie d'un Mourant plus douloureuſe. Il y a de l'inhumanité à faire ſouffrir un Homme, pour ſe procurer la ſinguliere ſatisfaction de le voir expirer : qui en a vu un en a vu mille : vouloir en voir davantage eſt une curioſité barbare, qui reſſemble à celle de ceux qui ne peuvent être aſſez près de l'échafaud, toutes les fois qu'on roue quelque Malheureux.

---

huit Batailles, dans quatre deſquelles il avoit eu le ſouverain commandement. Ayant été bleſſé à mort à la Bataille de *S. Denis*, un Cordelier ſe mit en devoir de l'exhorter, mais ce Grand Homme lui dit d'un ton ferme & aſſuré : *Penſe-tu, mon ami, qu'un Homme qui a vécu près de 80 ans avec honneur, n'ait point appris à mourir un quart-d'heure ?*



CHA-



CHAPITRE XXV.

Suite de la Maladie du Compere.

PERE JEAN parloit encore, lorſque le *Compere* ſortit de ſa léthargie. Comme cet état l'avoit fatigué extraordinairement, on lui donna à boire ; & le *Révérend* jugea à propos de ne lui dire mot. Mais le *Compere* rompit lui-même ce ſilence : il demanda à ſon Oncle s'il ne croyoit pas qu'il pût en échapper ? Celui-ci lui répondit que non : & qu'il devoit s'attendre de partir de ce monde avant 24 heures.

Eſt-il poſſible, s'écria le *Compere*, que perſonne ne puiſſe me ſauver la vie, ou du moins me la prolonger de quelques jours ? Ah ! mon cher Oncle ! que vais-je devenir ? je ſuis un homme perdu. Je ſors d'un aſſoupiſſement funeſte, pendant lequel mon eſprit s'eſt repréſenté des choſes horribles. J'ai vu l'Enfer ouvert, & les ſupplices effroyables que l'on y fait ſouffrir à ceux qui, comme moi, n'ont ſuivi

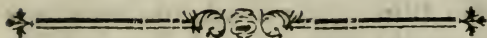
dans leur vie que ce que la perversité de leur Ame leur inspiroit. Qu'il va m'en coûter, pour la vaine satisfaction que j'ai eue de me singulariser par mes opinions criminelles ! Je vous ai trompés, mes amis, & je me suis trompé moi-même, Mon cher maître, dit l'*Espagnol*, s'il étoit permis à votre serviteur *Diego de la Plata* de vous donner quelque petit conseil, je vous dirois que ces lamentations que vous faites sont excellentes ; mais qu'il conviendroit plutôt que vous employassiez cet intervalle de connoissance que le Ciel vous envoie, pour examiner votre conscience & vous confesser ensuite. Je connois le *R. P. Anselme*, *Récollet*, qui a assisté *Louis Dominique Cartouche* à la mort ; il a reçu de *Rome* le pouvoir d'absoudre tous les cas réservés, je vais le chercher. — Hélas ! mon cher *Diego*, dit le *Compere*, crois-tu qu'il y ait encore du pardon pour moi ? — Oui dà, mon doux Maître, reprit l'*Espagnol*, il y en bien eu pour *S. Longin* qui a percé le côté de notre Seigneur. — Va donc, dit le *Compere*, cours & reviens au plus vite avec cet homme de Dieu.... — Ventre-bleu, s'écria *Pere Jean*, si

quelque *Frocart* a l'audace d'entrer ici, je l'étripe, & je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher Confrere, dit *Vitulos*: si vous aimez votre neveu, laissez-lui la satisfaction de mourir comme il veut. Les mourants sont comme les enfants : ils ont des fantaisies ; il faut s'y prèter. Que ce soit un Moine ou un autre qui assiste le *Compere* dans ce moment, peu importe, moyennant qu'il se tranquillise, & qu'il avale la pillule sans faire la grimace. — Je ne suis point de ce sentiment-là, dis je, à mon tour : ce moment est trop précieux pour abandonner un homme à lui-mème, ou entre les mains de quelque Béat, qui est plus capable de lui faire tourner la tète que de lui procurer des secours solides & nécessaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaises & de puérilités la cervelle d'un Malade ; il s'agit de lui donner une idée sublime & majestueuse de l'Auteur de la Nature, une idée nette & distincte de la Religion, & d'affermir sa foi sur tous les Dogmes qu'elle prescrit : il s'agit ensuite de lui rappeller ses fautes, de lui inculquer un

repentir ſincere, un ferme propos de s'amender, s'il retourne en ſanté, ainſi qu'une confiance ſolide en la miſéricorde de celui qu'il a offenſé. Je me charge de m'acquitter, autant qu'il me ſera poſſible, de toutes ces choſes envers le *Compere*, & je le prie de m'écouter.... — J'allois continuer, mais le *Compere* témoigna que je lui fairois plaiſir de me taire; & pria derechef l'*Eſpagnol* d'aller lui chercher un Confeſſeur.

Pere Jean voyant cela, dit à ſon Neveu de mourir de la façon qu'il l'entendroit, & ſortit.





CHAPITRE XXVI.

Suite de cet Evénement.

DIEGO partit donc, ainſi qu'il en avoit été requis, & ne tarda guere à amener ſon Pere *Anſelme.*

Lorſque ce Religieux fut entré, il nous fit tous ſortir de la chambre, & ſe mit en devoir de confeſſer le *Compere.* Comme il n'y avoit qu'une cloiſon entre cette chambre & le cabinet où nous nous étions retirés, & qu'ils parloient aſſez haut l'un & l'autre, nous entendîmes tout ce qu'ils dirent. Le *Compere*, baigné de larmes, ſe confeſſa d'abord de tout ce que le *Récollet* voulut. Alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique, qu'il accompagna de peintures ſi ridicules de l'Enfer, d'un tableau ſi dégoûtant du Paradis, que je faillis pluſieurs fois d'aller prendre le Moine par le collet, & de le jetter en bas de l'eſcalier.

Enfin, le *Récollet* finit par dire au malade qu'il n'y avoit point de pardon pour lui, s'il ne donnoit un tiers de

ſon Bien aux pauvres, un tiers aux Ames du *Purgatoire*, & le reſte à l'Egliſe. Ce que le *Compere* promet de faire. Mais comme l'effet valoit mieux que la promeſſe, le Religieux inſiſta, & le Malade nous fit appeller pour lui remettre ſa part de la bourſe commune : mais on lui répondit que *Pere Jean* avoit la clef de la caſſete. En attendant qu'il fût de retour, le Pere *Anſelme* ordonna au *Compere* de jeûner au pain & à l'eau pendant ſix ans, s'il revenoit de ſa maladie, & d'entrer au bout de ce tems-là dans le Tiers Ordre de *S. François*. Le *Compere* promit, non-ſeulement toutes ces choſes, mais il demanda en outre s'il ne ſeroit point plus ſûr pour lui, de mourir dans l'Habit de cet Ordre. Le *Récollet* répondit qu'oui : mais comme il ne lui étoit point poſſible de lui fournir cet Habit dans le moment, il ajoûta que ſon Capuchon ſuffiroit. En conſéquence de quoi il encapuchonna le *Compere*, & lui ceignit le Cordon Séraphique autour des reins. Le *Compere* ainſi accoûtré commença à enviſager la mort avec courage & réſignation. — Mes chers Amis, nous dit-il, je ſens en ce moment une ſatisfaction que je n'avois

point encore éprouvée. Joignez vos prieres aux miennes, pour demander à Dieu que les Marques vénérables dont je suis revêtu, soient les instruments de mon triomphe sur *Satan*, & les preuves les plus complettes de mon humilité.

Comme *Diego* étoit sorti aussi-tôt qu'il eut introduit le *Récollet*, il rentra en ce moment avec un *Carme* qu'il avoit été chercher; & un *Jacobin*, qu'il avoit vraisemblablement été prier de venir aussi, arriva presqu'en même tems.

Lorsque ces nouveaux venus virent le *Récollet*, & qu'ils se virent l'un & l'autre, ils demanderent à l'*Espagnol* s'il se moquoit d'eux? Mais le *Récollet* leur demanda à son tour si ce n'étoit pas plutôt de lui qu'ils se moquoient. De sorte que de propos à autres les Moines s'échaufferent, & se mirent à faire un carillon si épouvantable que la maison en trembla. Bref ils alloient en venir aux mains, lorsque *Pere Jean* rentra.

Le *Révérend* ne sut d'abord s'il rêvoit, ou s'il veilloit. La vue de ces trois Moines en dispute, celle du *Compere* en Capuchon, le firent reculer

d'étonnement; mais ayant repris ses esprits, il saisit un manche à balai, il tomba sur cette *Monacaille*, & les alloit assommer tous, si *Vitulos* & moi n'y eussions mis le holà. Les trois Religieux prirent d'abord le *Révérend* pour le Diable. Le *Carme* effrayé se sauva sous le lit; le *Jacobin* se mit à crier *miséricorde*! & le *Récollet* se mit à l'exorciser. D'un autre côté, *Diego* étoit tombé évanoui, le *Compere* se démenoit sur son lit, un Chien que nous avions aboyoit à tout rompre, & le Chat épouvanté étoit grimpé aux vitres, où il poussoit des miaulements épouvantables.

Lorsque la colere de *Pere Jean* fut un peu appaisée, il fit sortir le *Carme* de son réduit, & il ordonna aux trois Moines de s'embrasser. — Or çà, *Cafards*, de par tous les Diables, dit-il, qui faites le métier de réconcilier les pécheurs avec Dieu, réconciliez-vous tout-à-l'heure les uns avec les autres, ou je vous arrache la fressure. — Hélas! Monsieur, dit le *Jacobin*, ne savez-vous pas que nous ne nous réconcilions jamais avec personne? Ces Bons Peres ont la gloire de leur Ordre à soutenir, & moi j'ai celle du mien.

Défref-

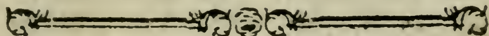
Défreſſurez-nous, ſi vous le voulez, vous ne nous ferez faire aucune baſſeſſe.—Sors donc d'ici, Race de Vipere, reprit *Pere Jean*, & va vuider ton différent dans la rue avec ces deux Coquins-là. — Et mon Capuchon, dit le *Récollet*? ... — Sors d'ici au plutôt, ou je t'anéantis. — En même tems le *Révérend* ſauta à ſon ſabre qui étoit pendu contre la muraille, & les trois Moines faillirent à ſe caſſer le cou en dégringolant l'eſcalier.

Lorſque cette Monacaille fut diſparue, je dis à *Pere Jean*: Votre *Révérence* vient de faire encore un bel exploit. Voici bien une autre affaire que votre querelle de *Londres*. Là vous n'aviez affaire qu'à un *Lord*; ici ce ſera au Corps entier des Eccléſiaſtiques. — Eh! que me peut-il arriver de pis qu'à *Londres*? répondit le *Révérend*: le *Lord* y a voulu me faire aſſaſſiner, & la Juſtice me faire pendre. Je ſuis ſi accoutumé à vivre parmi les dangers, que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelqu'égard pour l'état de votre Neveu. — Et cette Race infernale en avoit-elle elle-même des égards pour mon Neveu? Si je n'étois venu mettre ces originaux à la

raiſon, le charivari qu'ils faiſoient auroit duré juſqu'au ſoir. Au reſte, peu importe que la mort de mon Neveu ſoit avancée ou reculée de quelques moments, puiſqu'il faut qu'il parte....

Or çà, notre Ami, continua le *Révérend* en s'adreſſant au *Compere*, te voilà pas mal accoutré avec ton Capuchon ? Je me ſuis toujours bien douté que tu ferois quelque folie à l'heure de la mort : mais je ne croyois pas que ç'auroit été celle de mourir encapuchonné. Tu t'es fait gloire toute ta vie d'être le martyr de la plus ſublime Philoſophie, & tu finis par être celui de la plus vile Superſtition : fin vraiment glorieuſe, & digne de ceux qui, comme toi, n'ont jamais raiſonné qu'au haſard & ſans principes; mais plutôt par envie de faire du bruit, que par celle d'inſtruire les hommes. Va, je te renie pour mon Neveu, & je ne veux plus te voir. Il y a des ſottiſes qui ſont dignes de pitié, mais les tiennes ſont dignes de mépris. Adieu. — Enfin finiſſant ces mots, le *Révérend* prit ſon havreſac, & fut ſe loger à deux ou trois maiſons au-deſſus de celle où nous étions; & quelques inſtances que *Vitulos* & moi lui fîmes, nous ne pûmes le retenir.

CHA-



CHAPITRE XXVII.

Mort du Compere Matthieu.

LE *Compere* ne prêta guere d'attention, ni à ce que ſon cher Oncle lui dit, ni à ſon départ. La ſcene qui venoit de ſe paſſer lui avoit cauſé une émotion ſi conſidérable, qu'il avoit perdu les trois quarts du bon ſens qui lui reſtoit. Enfin il entra dans une ſeconde léthargie, que nous crûmes être la derniere. Mais au bout de deux heures il reprit ſes ſens, & redemanda ſon *Récollet*. On lui dit qu'il reviendroit plus tard. Mais comme cela ne le contentoit pas, je pris le parti d'aller prier notre hôte le Sculpteur de chercher quelque Eccléſiaſtique.

Le Sculpteur revint un moment après avec un Prêtre Séculier. Celui-ci étoit un vénérable Vieillard qui faiſoit tout uniment ſon métier, qui n'avoit peut-être point parlé deux fois en ſa vie de la *Conſtitution*, & qui n'avoit jamais lu les *Nouvelles Eccléſiaſtiques*. Il

aborda le *Compere* d'un air ouvert & affable; & après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtât son Capuchon, parce que cela le devoit gêner. Ce que le *Compere* permit.

Lorsque ce Prêtre eut appris que le Malade s'étoit confessé, il lui dit: Mon cher Enfant, il me paroît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de miseres cette vie est remplie, & savoir que la mort d'un vrai Chrétien est la fin de ses miseres. Envisagez donc votre dernier moment comme un port assuré, où vous serez à l'abri de toutes les tempêtes. Mettez votre confiance en la miséricorde du Pere commun de tous les hommes. Si vous avez négligé de marcher dans les voies de la justice, repentez-vous de tout votre cœur, & demandez-lui pardon de vos égarements. Si vous n'avez pas eu toute la foi que notre Religion auguste exige, ayez maintenant cette foi ferme & sincere, & croyez tout ce qu'elle prescrit. Les disputes & les déréglements qui déshonorent le Sanctuaire, l'exemple des Esprits-Forts du siecle, la corruption de notre nature, vous auront peut-être fait secouer le

joug de la Religion de vos Peres ; ils vous auront conduit à cette eſpece d'Incrédulité qui eſt malheureuſement ſi commune aujourd'hui ; rentrez donc dans cette Religion, croyez que Dieu a envoyé ſon divin Fils ſur la terre pour éclairer les hommes, & pour les tirer de l'eſclavage où la chûte de leur premier Pere les avoit plongés : croyez que ce Fils de Dieu eſt Dieu lui-même : croyez, en un mot, tous les Dogmes & les Myſteres que l'Evangile contient, & que l'on vous a vraiſemblablement enſeignés dans votre jeuneſſe. Ces Myſteres auguſtes, quelque impénétrables qu'ils ſoient, n'en ſont pas moins dignes de notre foi & de notre vénération. Si vous jettez les yeux ſur l'Hiſtoire de l'Egliſe, vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués ſans motif d'intérêt, de vengeance, ou d'ambition. Si les mêmes paſſions ont regné quelquefois chez ceux qui étoient faits pour être les défenſeurs de la pureté de la Religion, il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'Evangile par les hommes qui le prêchent ſans le pratiquer : nous devons juger de l'Evangile par l'Evangile

même, & par les diſcours de ceux qui, en le prêchant, ſe conforment à ce qu'il preſcrit.

Je n'entrerai point ici dans des diſcuſſions trop étendues, continua l'Eccléſiaſtique; les circonſtances ne me le permettent pas. Je n'occuperai point non plus vos derniers moments de cent propos inutiles, qui ne ſervent qu'à jetter le malade dans le trouble & l'effroi, ou dans une ſuperſtition odieuſe & criminelle; il me ſuffit de ſavoir ſi vous avez un repentir ſincere de vos fautes, une ferme confiance en Dieu & aux mérites de Jeſus-Chriſt.

Le *Compere* ayant répondu qu'*oui*, le Prêtre continua ſes exhortations, & dit des choſes ſi touchantes, que le malade, *Vitulos* & moi, fondîmes en larmes. Enfin le bon Vieillard ſe diſpoſoit à aller chercher le *Viatique*, lorſque le *Compere* entra tout-à-coup en agonie, & expira. Quelques heures plutôt il ſeroit mort comme un *Sot*, & il mourut comme un *Saint*.

Le Lecteur me diſpenſera de lui exprimer la douleur où cette mort me plongea: il doit en juger par l'attachement tendre & ſincere que j'avois pour mon cher *Compere*.

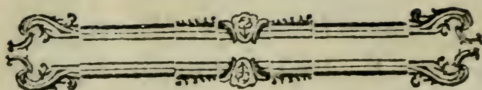
La fureur qu'il avoit de philosopher l'avoit conduit d'erreurs en erreurs, & lui avoit attiré, ainsi qu'à moi, bien des peines & des traverses : ce qui l'avoit rendu farouche sur la fin de sa vie. D'ailleurs il avoit le cœur bon, il étoit humain & compatissant. Ces vertus seules feroient son éloge. S'il fit des folies, ce ne fut point plus par envie d'en faire, que par haine pour celle des autres.

Cette mort acheva de troubler l'esprit du pauvre *Espagnol*. Le *Compere* fut à peine expiré, qu'il fallut l'emmener hors du logis pour le vacarme qu'il y faisoit; & trois jours après on fut obligé de le conduire aux Petites Maisons. Nous ne restions plus que trois, *Pere Jean*, *Vitulos* & moi; mais nous nous séparâmes bientôt. Le *Révérend* se fit Capitaine de Dragons, son Confrere retourna chez les *Capucins*, & moi je demeurai à *Paris*.

Le Prêtre respectable, qui avoit assisté le *Compere* dans ses derniers moments, fut dorénavant ma seule compagnie. Il me permit de prendre mon logement chez lui. Sa douceur, sa charité, sa piété, m'attacherent à lui

pour jamais. Ses diſcours, ſes inſtructions, ſes lumieres & ſon zele, me ramenerent à mon ancienne croyance : il me démontra par des arguments invincibles la vérité des Dogmes que j'avois rejettés ſi légérement ; & je compris enfin, que ſi les paſſions & la mauvaiſe foi, peuvent entraîner les hommes dans des erreurs dangereuſes en matiere de Foi, toute la ſincérité poſſible peut nous y entraîner de même, lorſqu'en pareil cas nous ne voulons nous en rapporter qu'à nos foibles lumieres.

F I N.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

Fin de la Table.